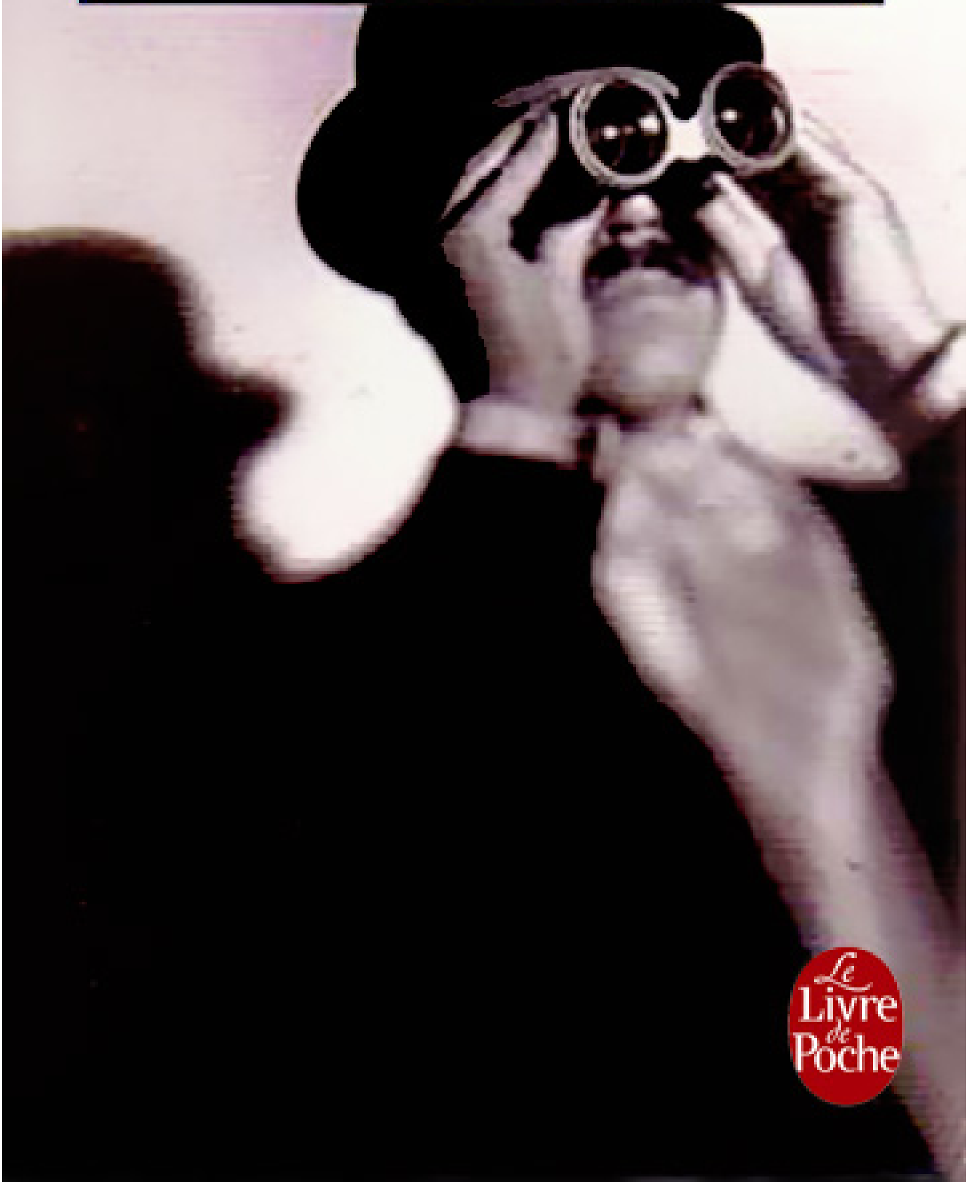
AGATHA CHRISTIE

Drame en trois actes



Le Livre de Poche

AGATHA CHRISTIE

DRAME
EN TROIS ACTES

THREE ACT TRAGEDY

Traduit de l'anglais
par LOUIS POSTIF

Approved - Approved - Approved - Approved
eBook diffusé
en DOC, HTML,
PDF, EPUB et MOBI
Team
AlexandriZ
teamalexandriz.org

Metteur en scène :

Sir Charles CARTWRIGHT

Assistants :

M. SATTERTHWAITE
Miss Hermione LYTTON GORE

Toilettes

d'AMBROSINE

Éclairage

d'HERCULE POIROT

PREMIER ACTE

CHAPITRE PREMIER

LE NID DE CORNEILLES

M. Satterthwaite, assis sur la terrasse du Nid de Corneilles, regardait son hôte, sir Charles Cartwright, qui gravissait le sentier venant de la mer.

Le Nid de Corneilles était une villa moderne, du meilleur goût, sans aucune de ces décorations pompeuses et superflues si chères au cœur des architectes de troisième ordre. C'était une construction solide et simple, de couleur blanche, aux dimensions trompeuses ; elle était, en effet, beaucoup plus grande qu'elle ne le paraissait. Elle devait son nom à son emplacement au sommet d'une colline surplombant le port de Loomouth. D'un côté de la terrasse, protégée par une forte balustrade, la falaise descendait à pic dans la mer. Le Nid de Corneilles se trouvait à quinze cents mètres de la ville si l'on empruntait la route qui s'enfonçait en zigzaguant à l'intérieur des terres, mais il n'en était qu'à sept minutes si l'on prenait le sentier escarpé des pêcheurs qu'escaladait en ce moment. Charles Cartwright.

Sir Charles était un homme d'âge mûr, bien bâti et au teint hâlé. Vêtu d'un vieux pantalon de flanelle grise et d'un chandail blanc, il se balançait légèrement en marchant, les poings à demi fermés. Neuf personnes sur dix auraient dit en le voyant : « C'est sûrement un marin en retraite. » La dixième, plus perspicace, eût hésité à formuler un jugement, intriguée par quelque chose d'indéfinissable dans les manières du personnage. Alors, peut-être, un tableau eût surgi en son esprit, un lointain souvenir, le pont d'un bateau, mais un bateau tronqué par une épaisse tenture de riche étoffe… un homme, Charles Cartwright, debout sur ce pont, baigné de lumière, mais de lumière artificielle, les mains à demi fermées, l'allure souple, et la voix… agréable et très amplifiée, d'un officier de marine distingué. « Inutile d'insister, monsieur, disait Charles Cartwright, je ne puis, à mon regret, répondre à votre question. »

Le lourd rideau retombait avec un froufrou soyeux, la lumière inondait la salle, l'orchestre attaquait la dernière valse syncopée à la mode et de jeunes vendeuses, la tête ornée de nœuds de rubans volumineux, circulaient en criant : « Chocolat ! Limonade ! »

Le premier acte de « L'Appel de la Mer », avec Charles Cartwright dans le rôle du commandant Vanstone, était terminé.

De son poste d'observation, M. Satterthwaite, plongeant le regard au-dessous de lui, se mit à sourire.

M. Satterthwaite, de petite taille, la peau desséchée et le teint terreux, affectionnait les arts en général et le théâtre en particulier. Très snob, mais de fréquentation plaisante, il figurait immanquablement dans les grands dîners et les réceptions officielles. Les listes d'invités dans les rubriques mondaines de la presse se terminaient toujours par ces mots « et M. Satterthwaite ». C'était, en outre, un homme d'une intelligence remarquable et un fin observateur des hommes et des choses.

En ce moment même, il murmurait, en hochant la tête : « Je n'aurais jamais cru cela. Non, vraiment, je n'y aurais jamais songé ! »

Un bruit de pas se fit entendre sur la terrasse et M. Satterthwaite tourna la tête. Le gros personnage d'âge moyen et aux cheveux gris qui avança une chaise pour s'asseoir, portait sa profession gravée sur son visage plein de bonté et de pénétration : médecin de Harley Street, rue où habitent les plus fameux praticiens de Londres. Sir Bartholomé Strange avait pleinement réussi dans sa carrière. Spécialiste renommé des troubles nerveux, il avait reçu récemment le titre de chevalier à l'occasion de l'anniversaire du roi.

Il approcha son siège de celui de M. Satterthwaite et prononça :

— Qu'est-ce que vous n'auriez jamais cru ? Allons, dites-nous cela.

Tout souriant, M. Satterthwaite attira l'attention de son compagnon sur l'homme qui, d'un pas alerte, gravissait le sentier.

— Je n'aurais jamais cru que sir Charles aurait supporté si longtemps un tel exil.

— Fichtre, moi non plus ! dit l'autre en riant et rejetant la tête en arrière. Je connais Charles depuis son enfance. Nous avons étudié ensemble à Oxford. Il n'a pas changé : il est encore meilleur comédien dans la vie privée qu'au théâtre ! Charles joue toujours un rôle. C'est plus fort que lui… c'est sa seconde nature. Charles ne quitte jamais un salon comme tout le monde : il fait une sortie théâtrale, et d'ordinaire sur une réplique appropriée. Cependant, il aime à changer de personnage… ce en quoi il a tort. Voilà deux ans, il s'est retiré de la scène sous prétexte de mener une vie simple et de satisfaire sa vieille passion pour la mer. Il a choisi cet endroit pour y bâtir sa villa, qui représente à ses yeux la maison de campagne idéale. Trois salles de bains, avec les perfectionnements les plus récents ! Tout comme vous, Satterthwaite, je ne pensais pas que cela durerait. Je pensais : Charles est un homme de théâtre, il a besoin de son public ; deux ou trois capitaines en retraite, un groupe de vieilles femmes et un pasteur ne constituent point un auditoire suffisant. Je m'imaginais que « le personnage aux goûts simples et épris de la mer » tiendrait au plus six mois. Oui, franchement, j'étais persuadé qu'il se fatiguerait vite de ce rôle. Je le voyais ensuite dans celui d'un homme du monde blasé

vivant à Monte-Carlo, ou peut-être celui d'un propriétaire foncier dans les Highlands… car notre Charles est très versatile.

Le médecin interrompit son discours. Son regard amusé suivait affectueusement l'homme qui montait vers eux sans soupçonner les propos que ses amis tenaient sur son compte. Dans deux minutes, il les aurait rejoints.

— Cette fois, reprit sir Bartholomé, nous nous sommes trompés, ce me semble. L'attrait de la vie simple persiste.

— Un homme qui joue toujours la comédie se fait parfois mal juger, remarqua M. Satterthwaite. On finit par ne plus le prendre au sérieux.

Le médecin approuva d'un signe de tête.

— Oui, fit-il pensivement. C'est exact.

Lançant aux deux autres un joyeux bonjour, Charles Cartwright monta l'escalier conduisant à la terrasse.

— « La Mirabelle » s'est surpassée, annonça-t-il. Vous auriez dû m'accompagner, Satterthwaite.

M. Satterthwaite hocha la tête. Il avait trop souvent souffert du mal de mer en traversant la Manche pour conserver des illusions sur la résistance de son estomac. Ce matin-là, de sa chambre à coucher, il avait suivi des yeux « La Mirabelle ». Une forte brise soufflait du large et M. Satterthwaite s'était félicité d'être resté sur la terre ferme.

Sir Charles se dirigea vers la fenêtre du salon et commanda des rafraîchissements.

— Oui, vous auriez dû venir, Tollie, répéta-t-il, s'adressant cette fois au docteur. Ne passez-vous pas la moitié de votre vie assis dans votre cabinet d'Harley Street, recommandant à vos malades de refaire leur santé sur les vagues de l'Océan ?

— Un médecin possède le grand avantage de n'être point obligé de suivre les conseils qu'il prodigue aux autres, répliqua sir Bartholomé.

Sir Charles éclata de rire. Inconsciemment, il jouait encore un rôle : celui du joyeux marin aux manières brusques. C'était un homme d'une beauté remarquable, aux proportions harmonieuses, au visage fin et rieur ; ses cheveux légèrement grisonnants aux tempes lui conféraient un surcroît de distinction. Il paraissait ce qu'il était en réalité : d'abord un gentleman, puis un artiste.

— Êtes-vous sorti seul ? lui demanda le médecin.

— Non. (Sir Charles se retourna pour prendre son verre des mains d'une jolie servante qui tenait un plateau.) J'avais avec moi un « matelot » : la jeune Egg, pour préciser.

Une certaine note de timidité dans la voix de sir Charles fit lever les yeux à M. Satterthwaite.

— Miss Lytton Gore ? Elle connaît donc la navigation à voile ?

Sir Charles éclata d'un gros rire.

— À côté d'elle, je me sens un marin d'eau douce…Mais j'apprends le métier, grâce à elle.

Les pensées se présentaient en foule à l'esprit de M. Satterthwaite.

« Étonnant… Egg Lytton Gore… voilà sans doute pourquoi il ne s'ennuie pas… l'âge… le démon de midi… à cette époque de la vie, c'est toujours une jeune fille… »

Sir Charles continua :

— La mer… il n'y a rien de pareil… Le soleil, le vent, la vague… et une joyeuse chanson de marin quand on rentre chez soi.

Il contempla avec joie la maison blanche, pourvue de trois salles de bains, d'eau chaude et d'eau froide dans toutes les chambres, du dernier modèle de chauffage central, d'appareils électriques des plus modernes et de tout un personnel de choix : femmes de chambre, cuisinière et fille de cuisine. Sir Charles se faisait de la vie simple une idée un peu compliquée.

Une femme grande et très laide sortit de la maison et vint vers eux.

— Bonjour, miss Milray.

— Bonjour, Sir Charles. Bonjour, ajouta-t-elle en inclinant légèrement la tête du côté des deux invités. Voici le menu du dîner. Avez-vous l'intention d'y apporter quelques changements ?

Sir Charles prit le papier et murmura :

— Voyons un peu. Melon cantaloup, potage Favorite, maquereau frais, coq de bruyère, soufflé surprise, Diane au canapé… Non, je ne vois rien à changer. Cela ira très bien, miss Milray. Tout le monde arrive au train de quatre heures et demie.

— J'ai déjà donné des ordres à Holgate. À propos, sir Charles, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, peut-être serait-il préférable que je dîne avec vous ce soir ?

Sir Charles parut surpris, mais répondit poliment :

— J'en serais enchanté, miss Milray… mais… euh…

— Autrement, sir Charles, vous seriez treize à table, et il y a tant de gens superstitieux, reprit miss Milray, d'un ton qui laissait supposer qu'elle eût accepté chaque soir la place du treizième invité à table sans la moindre appréhension.

Elle poursuivit :

— Tout est prêt. J'ai prévenu Holgate que la voiture devra aller chercher lady Mary et les Babbington. Est-ce bien cela ?

— Exactement. J'allais justement vous prier de le faire.

Un léger sourire éclaira le visage ingrat de la vieille demoiselle, qui se retira.

— Cette femme est vraiment remarquable, dit sir Charles. Je crains toujours de la voir venir me laver les dents.

— Elle paraît, en effet, très capable.

— Je l'ai à mon service depuis six ans, expliqua sir Charles. Elle a d'abord été ma secrétaire à Londres, et ici elle remplit les fonctions de gouvernante auréolée d'une sorte de prestige. Elle gère mon intérieur avec une précision de mécanisme d'horlogerie. Et voilà qu'elle va me quitter.

— Pourquoi ?

— Elle prétend, dit sir Charles en se frottant le nez d'un air de doute, elle prétend que sa mère est impotente. Personnellement, je n'en crois pas un mot. Ce genre de femme n'a pas de mère. Il sort d'une génération spontanée produite par une dynamo. Non, il y a autre chose là-dessous.

— Sans doute, déclara sir Bartholomé, les gens ont-ils parlé ?

— Parlé ? (L'acteur ouvrit de grands yeux.) Et de quoi ont-ils parlé ?

— Mon cher Charles, vous savez ce que valent les cancans ?

— On aurait jasé sur ses rapports… avec moi ? Avec une pareille tête ? Et à son âge ?

— Elle doit approcher de la cinquantaine.

— Très probablement.

Sir Charles réfléchit un instant.

— Mais, sérieusement, Tollie, l'avez-vous regardée ? Elle a des yeux, un nez et une bouche, mais ce n'est pas ce qu'on peut appeler un visage, du moins un visage féminin. Les femmes les plus médisantes du voisinage n'oseraient tenir un pareil laideron comme capable d'inspirer une passion à un homme.

— Vous sous-estimez l'imagination de la vieille fille anglaise.

Sir Charles hocha la tête.

— Je ne le crois pas. Miss Milray dégage une certaine honnêteté hideuse que ne saurait nier même une vieille fille anglaise. Elle est la vertu et la respectabilité en personne… et cette femme m'est bigrement utile. J'ai toujours choisi des secrétaires vilaines comme le péché.

— Quel homme prudent !

Pendant quelques minutes, sir Charles demeura plongé dans ses pensées. Pour l'en distraire, sir Bartholomé demanda :

— Qui vient tantôt ?

— Angie, d'abord.

— Angela Sutcliffe ? Parfait.

M. Satterthwaite se pencha en avant, curieux de connaître les noms des invités. Angela Sutcliffe était une célèbre actrice ayant passé la première jeunesse, mais toujours en vogue, pleine d'esprit et de charme. On disait qu'elle prenait la succession de la fameuse Ellen Terry.

— Il y a aussi les Dacres.

De nouveau, M. Satterthwaite approuva de la tête. Mme Dacres dirigeait la grande maison de couture Ambrosine Ltd. On voyait son nom sur les programmes de théâtre… « Les toilettes de miss Blank, au premier acte, viennent de chez Ambrosine Ltd., Brook Street. » Le capitaine Dacres était un homme heureux. Il passait la moitié de son temps sur les champs de courses. Il avait couru lui-même autrefois le Grand National. Des bruits avaient circulé sur son compte…On ne sut jamais exactement à quel sujet, mais on avait bavardé. Il n'y eut pas d'enquête, rien ne transpira ; cependant, à l'énoncé du nom de Freddie Dacres, les gens relevaient un tantinet le sourcil.

— J'ai aussi invité Anthony Astor, l'auteur dramatique.

— Cela va de soi. C'est elle qui a écrit « Sens Unique », dit M. Satterthwaite. J'ai vu deux fois sa pièce, qui a eu un gros succès.

Il éprouva une légère satisfaction à montrer qu'il savait qu'Anthony Astor était une femme.

— C'est exact, approuva sir Charles. J'ai oublié son vrai nom… Wills, je crois. Je ne l'ai rencontrée qu'une fois. Je l'ai invitée pour être agréable à Angela. Ce sont là tous mes invités.

— Et les gens du pays ? s'enquit le médecin.

— Les gens du pays ! Il y aura les Babbington : le pasteur, un brave homme, pas trop austère, et son épouse, une femme vraiment délicieuse. Elle donne des conseils de jardinage. Il y a aussi lady Mary et Egg. Et voilà ! Ah ! j'oubliais : un jeune homme appelé Manders, journaliste, ou quelque chose de ce genre. Un type à la mine sympathique. Cette fois, c'est tout.

M. Satterthwaite, en homme méthodique, fit la récapitulation en comptant sur ses doigts.

— Miss Sutcliffe, une, les Dacres, trois, Anthony Astor, quatre, lady Mary et sa fille, six, le pasteur et sa femme, huit, le jeune homme, neuf, nous-mêmes, douze. Vous, ou miss Milray, vous êtes trompé dans votre compte, sir Charles.

— Ce ne peut être miss Milray, affirma sir Charles. Cette femme est infaillible. Voyons un peu. Oui, sacrebleu, vous avez raison. J'ai oublié un invité. Ma mémoire m'a fait défaut.

Il ricana.

— Il n'en serait pas du tout flatté. Ce type est l'homme le plus vaniteux que je connaisse.

Les yeux de M. Satterthwaite clignotèrent. Selon lui, les hommes les plus vaniteux de la création étaient les acteurs, sans en exclure sir Charles Cartwright. Cette façon de voir la paille dans l'œil du voisin l'amusa fort.

— Qui est cet individu si épris de sa personne ? demanda-t-il.

— Un drôle de citoyen, mais un homme célèbre, expliqua sir

Charles. Vous le connaissez peut-être de réputation. Hercule Poirot. C'est un Belge.

— Le détective ? demanda M. Satterthwaite. Je l'ai déjà rencontré. C'est, en effet, un personnage remarquable.

— Un vrai « numéro », précisa sir Charles.

— Je ne le connais pas personnellement, fit sir Bartholomé, mais j'en ai beaucoup entendu parler. Je le croyais en retraite depuis quelque temps. C'est sans doute une légende. J'espère, Charles, que pendant cette fin de semaine nous n'aurons pas de crime à déplorer.

— Pourquoi ? Parce que nous aurons un détective dans la maison ? Il me semble, Tollie, que vous mettez la charrue devant les bœufs.

— Cela répond à un de mes principes.

— Lequel, docteur, je vous prie ? demanda M. Satterthwaite.

— Les aventures vous arrivent sans que vous alliez au loin les chercher. Pourquoi d'aucuns ont-ils une vie tumultueuse et d'autres une vie morne ? En raison de leur milieu ? Pas du tout. Un homme peut fort bien voyager jusqu'aux confins du globe sans que rien d'extraordinaire ni de fâcheux ne l'atteigne. Un massacre aura eu lieu une semaine avant son arrivée dans un pays, un tremblement de terre le lendemain de son départ, et le paquebot qu'il a failli prendre fera naufrage. Un autre individu peut habiter la banlieue de Londres, se rendre chaque jour à la Cité et vivre une existence très tourmentée. Il peut avoir affaire à des maîtres chanteurs, à de jolies femmes ou à des bandits en auto. Certaines personnes semblent vouées aux accidents et aux naufrages. Il en va de même pour des individus du genre de votre Hercule Poirot : ils n'ont pas besoin de courir après le crime, le crime vient à eux.

— En ce cas, dit M. Satterthwaite, mieux vaut en effet que miss Milray dîne avec nous afin que nous ne soyons pas treize à table.

— Eh bien, fit élégamment sir Charles, libre à vous d'avoir votre meurtre, Tollie, si vous y tenez… à condition, toutefois, que le cadavre ne soit pas le mien.

Éclatant de rire, les trois hommes entrèrent dans la maison.

CHAPITRE II

UN INCIDENT AVANT LE DINER

M. Satterthwaite s'intéressait surtout à voir vivre ses semblables.

Il s'intéressait plus aux femmes qu'aux hommes. Il y avait dans son caractère quelque chose de féminin qui lui permettait de mieux pénétrer l'âme des femmes. Toute sa vie, il avait reçu leurs confidences, mais elles ne l'avaient jamais pris au sérieux. Il en ressentait parfois de l'amertume. Il avait continuellement l'impression d'être assis aux fauteuils d'orchestre et de suivre la pièce sans jamais monter sur la scène pour y jouer un rôle. À la vérité, ce rôle de spectateur lui convenait à merveille.

Ce soir-là, installé dans la vaste pièce donnant sur la terrasse et artistement aménagée par un décorateur moderne en une cabine de luxe d'un élégant paquebot, M. Satterthwaite demeurait perplexe devant la nuance des cheveux de Cynthia Dacres, une teinte curieuse qu'il soupçonnait de venir tout droit de Paris. Il eût été impossible de déterminer ce qui était naturel chez cette grande femme dont la ligne répondait aux exigences du moment. Elle avait le cou et les bras hâlés, mais on n'aurait su dire si cette nuance était artificielle ou non. Sa chevelure cuivrée aux reflets verdâtres était arrangée à la dernière mode et, seul, un habile coiffeur de Londres était capable de réussir un tel chef-d'œuvre. Ses sourcils épilés, ses cils noircis, son visage délicieusement fardé et sa bouche à l'arc amplifié par le rouge à lèvres, soulignaient encore la perfection de sa robe de soirée d'une coupe fort simple, semblait-il, ce qui était loin d'être vrai, et d'un tissu rare, d'un bleu couleur de nuit.

« C'est une femme intelligente, se dit M. Satterthwaite, l'observant d'un œil approbateur. Je me demande ce qu'elle est en réalité. »

Mais, cette fois, il pensait à l'esprit de Mme Dacres, et non à son corps.

Elle s'exprimait d'une voix traînante, suivant la mode du jour.

— Mon cher, ce n'était guère possible. Une chose peut se faire ou non. Celle-ci était impraticable. C'était simplement pénétrant.

C'était le nouveau mot en vogue… tout était « pénétrant ».

Sir Charles mélangeait vigoureusement des cocktails tout en s'entretenant avec Angela Sutcliffe, une grande femme aux cheveux gris, à la bouche malicieuse et aux beaux yeux.

Dacres parlait avec Bartholomé Strange.

— Tout le monde connaît les ennuis du vieux Ladisbourne. C'est le secret de polichinelle.

Ce petit homme rouge, à la face de renard, aux moustaches courtes et au regard fuyant, s'exprimait d'une voix aiguë et mordante.

À côté de M. Satterthwaite était assise miss Wills, dont la pièce « Sens Unique » avait été acclamée comme l'une des productions les plus spirituelles et les plus audacieuses jouées à Londres depuis nombre d'années. Mince et élancée, miss Wills avait le menton légèrement en retrait et des cheveux blonds ondulés sans art. Elle portait des lorgnons et était vêtue d'une robe verte très lâche en tissu léger. Sa voix forte manquait de distinction.

— Je suis allée dans le midi de la France, dit-elle, mais ce séjour ne m'a guère plu. Je n'y ai rencontré aucune sympathie. Néanmoins, ce voyage m'a beaucoup aidée dans mon travail… Il faut voir un peu de tout, n'est-ce pas ?

M. Satterthwaite songea à part lui : « Pauvre femme, transplantée par le succès loin de son milieu !… Une pension de famille à Bournemouth ! Voilà où elle aimerait à vivre. » Il s'étonna du contraste entre les auteurs et leurs œuvres. Pouvait-on discerner chez miss Wills la moindre nuance de ce ton mondain et cultivé si généreusement répandu dans les pièces d'Anthony Astor ? Il remarqua alors que les yeux bleu pâle derrière les lorgnons reflétaient une vive intelligence. À présent, ils se tournaient vers lui avec un regard scrutateur qui le déconcerta légèrement. On eût dit que miss Wills s'efforçait de lire en son âme.

Sir Charles commença de servir les cocktails.

— Permettez-moi d'aller vous chercher un cocktail, dit M. Satterthwaite, se levant d'un bond.

Miss Wills sourit.

— Ce n'est pas de refus, répondit-elle.

La porte s'ouvrit : Temple, la domestique, annonça lady Mary Lytton Gore, M. et Mme Babbington, et miss Lytton Gore.

Ayant apporté à miss Wills son cocktail, M. Satterthwaite se glissa adroitement vers lady Mary Lytton Gore. Comme nous l'avons dit, il avait un faible pour les titres.

Ce snob aimait la compagnie des dames de qualité, et, sans conteste, lady Mary en était une.

Restée veuve avec une fillette de trois ans et dans une situation financière très critique, elle s'était fixée à Loomouth et vivait dans une petite villa. Elle n'avait gardé qu'une seule servante très dévouée. Grande et maigre, le visage doux et l'air timide, lady Mary paraissait plus âgée que ses cinquante-cinq ans. Elle adorait sa fille, qui lui causait cependant bien des soucis.

Hermione Lytton Gore, surnommée pour quelque raison obscure

« Egg », ou Œuf, ressemblait peu à sa mère. Elle appartenait à un genre de femme plus énergique. M. Satterthwaite ne la trouvait pas belle, mais très séduisante. Egg, douée d'une vivacité peu commune, semblait deux fois plus vivante que toute autre personne dans la pièce. Les boucles de sa chevelure noire qui lui retombaient dans le cou, le regard droit de ses yeux gris, la courbe de sa joue, son rire communicatif, tout en elle donnait l'impression d'une jeunesse débordante et folle.

Elle bavardait avec Oliver Manders, qui venait d'arriver.

— Je ne comprends pas pourquoi la navigation à voile vous ennuie à ce point. Vous y preniez tant de plaisir autrefois !

— Egg… ma chère… on grandit, dit-il d'une voix chantante, les sourcils levés.

Ce beau jeune homme, d'environ vingt-cinq ans, aux manières onctueuses, avait un air… indéfinissable. Était-il étranger ?

Quelqu'un d'autre observait Oliver Manders : un petit homme au crâne ovoïde et à la lèvre supérieure ornée d'une épaisse moustache. M. Satterthwaite s'était fait reconnaître par Hercule Poirot. Le détective belge s'était montré très affable. M. Satterthwaite le soupçonna d'exagérer volontairement ses manières d'étranger. D'ordinaire ses petits yeux brillants semblaient dire : « Vous vous attendez à ce que je fasse le pitre, à ce que je joue la comédie pour vous ? Bien… Vous allez être servi à souhait. »

Mais en ce moment, les yeux de Poirot ne pétillaient point. Il paraissait grave, voire un peu triste.

Le Révérend Stephen Babbington, pasteur de Loomouth, vint se joindre à lady Mary et à M. Satterthwaite. C'était un homme d'une soixantaine d'années, aux bons yeux fanés et d'une extrême timidité. Il s'adressa à M. Satterthwaite.

— Estimons-nous heureux d'avoir sir Charles parmi nous. Il se montre si aimable… si généreux ! C'est un excellent voisin. Lady Mary partage mon avis, n'est-ce pas ?

Lady Mary eut un sourire.

— Il m'est très sympathique. Son succès ne l'a pas gâté. Sur bien des points, il est demeuré enfant.

M. Satterthwaite réfléchit à l'insondable instinct de maternité chez la femme. Appartenant à la génération victorienne, il approuvait ce trait du caractère de lady Mary.

Une domestique s'approcha, portant un plateau chargé de cocktails.

— M'man, tu peux prendre un cocktail, dit Egg à sa mère en se dirigeant vers le groupe, un verre à la main. Rien qu'un.

— Merci, chérie, répondit faiblement lady Mary.

— Je pense que ma femme me permettra aussi d'en prendre un,

fit M. Babbington.

Et il laissa fuser un petit rire ecclésiastique.

M. Satterthwaite jeta un coup d'œil vers Mme Babbington, engagée, avec sir Charles, dans une conversation sérieuse sur les engrais.

« Elle a de beaux yeux », songea-t-il.

Mme Babbington était une grosse personne à la mise négligée. Pleine d'énergie et l'esprit dégagé de toute idée mesquine, c'était, ainsi que l'avait déclaré sir Charles, une femme délicieuse.

— Dites-moi, fit lady Mary en se penchant vers M. Satterthwaite, quand nous sommes entrées, vous parliez à cette jeune personne en toilette verte. Qui est-ce ?

— C'est l'auteur dramatique… Anthony Astor.

— Comment ! Cette… cette jeune femme au teint anémique ? Oh ! (elle se rétracta.) Que je suis impolie ! C'est l'effet de la surprise. Elle ne ressemble nullement… ou plutôt si, elle ressemble à une gouvernante d'enfants tout à fait quelconque.

Cette appréciation du physique de miss Wills était si exacte que M. Satterthwaite ne put réprimer un sourire. M. Babbington promena autour de la pièce son regard aimable de myope. Puis il avala une gorgée de son cocktail et faillit étouffer. « Il n'a pas l'habitude de boire des cocktails », pensa M. Satterthwaite, amusé. Sans doute cette boisson représente-t-elle pour lui l'époque moderne… en tout cas, il n'aime pas les cocktails. » M. Babbington avala une seconde gorgée en faisant une légère grimace et dit :

— Parlez-vous de cette dame là-bas ? Oh ! mon Dieu…

Il porta la main à sa gorge.

La voix d'Egg Lytton Gore se fit entendre :

— Oliver… espèce de Shylock !…

« Et voilà ! se dit M. Satterthwaite. C'est un juif ! »

Quel couple charmant ils formaient ! Tous les deux si jeunes et si beaux… Ils se chamaillaient… C'est toujours bon signe…

Un bruit à côté de lui vint le distraire de ses pensées. M. Babbington s'était levé, se balançait en avant et en arrière, le visage convulsé.

— Regardez ! s'écria Egg. M. Babbington se trouve mal !

La voix claire de la jeune fille attira soudain l'attention de tous les invités, bien que déjà lady Mary se fût levée et tendît au pasteur une main secourable.

Sir Bartholomé Strange se précipita en avant, soutint le malade et, le soulevant à demi, le conduisit vers un divan au fond de la pièce. Les autres l'entourèrent, désireux de se rendre utiles, mais incapables de rien faire.

Deux minutes plus tard, Strange se redressa et hocha la tête. Il

parla franchement, comprenant qu'il était vain de dissimuler la vérité.

— Hélas ! dit-il, il est mort !

CHAPITRE III

CHARLES S'ÉTONNE

— Veuillez entrer ici une minute, Satterthwaite.

Sir Charles passa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

Une heure et demie s'était déjà écoulée depuis la mort du pasteur. La paix succédait à la confusion. Lady Mary avait conduit Mme Babbington éplorée hors du salon et l'avait accompagnée jusqu'au presbytère. Miss Milray s'était chargée de donner des coups de téléphone. Le médecin local était arrivé et procédait aux constatations. On avait servi une simple collation, après quoi, d'un commun accord, les invités s'étaient retirés dans leurs chambres respectives. M. Satterthwaite opérait sa retraite lorsque sir Charles le rappela de la porte du salon-cabine.

Réprimant un léger tremblement nerveux, M. Satterthwaite entra. Il était suffisamment âgé pour ne pas goûter le spectacle de la mort… Bientôt, peut-être lui-même… mais pourquoi songer à cela ?

« J'ai encore au moins vingt ans à vivre », se dit-il.

Demeuré avec sir Charles dans le salon-cabine, Bartholomé Strange accueillit l'arrivée de M. Satterthwaite par un aimable signe de tête.

— Très bien, fit-il. Vous allez nous aider de votre expérience.

Légèrement surpris, M. Satterthwaite s'assit dans un fauteuil près du médecin. Sir Charles arpentait la pièce. Il avait oublié de fermer les poings et ne ressemblait plus autant à un officier de marine.

— Charles est fort ennuyé de cette affaire, déclara sir Bartholomé… je veux dire de la mort de ce pauvre Babbington.

M. Satterthwaite estima que l'autre avait mal exprimé sa pensée. Pouvait-on décemment se réjouir d'un pareil accident ? Il comprit alors que la phrase banale employée par Strange avait un tout autre sens.

— C'est un grand malheur, dit M. Satterthwaite, tâtant le terrain avec prudence. Un très grand malheur, en vérité, ajouta-t-il.

— Hum ! Oui, c'est bien triste, prononça le médecin, d'un ton professionnel.

Cartwright cessa de marcher.

— Avez-vous déjà vu quelqu'un mourir de la sorte, Tollie ?

— Non, répondit sir Bartholomé pensivement. Du moins, je ne m'en souviens pas. Mais, ajouta-t-il, je n'ai pas assisté à autant de décès que vous pourriez le croire. Un spécialiste des maladies

nerveuses ne tue pas ses patients. Il tient à les garder vivants pour en tirer son revenu. MacDougal a certainement vu plus de morts que moi.

Le docteur MacDougal, que miss Milray avait appelé, était le médecin le plus important de Loomouth.

— MacDougal n'a pas vu expirer cet homme. Il avait déjà succombé avant son arrivée. Il n'a donc pu se former une opinion que d'après nos explications. Il conclut à une attaque d'apoplexie, étant donné l'âge de Babbington et sa santé plutôt précaire. Cette version ne me satisfait nullement.

— Sans doute lui-même n'en est-il pas satisfait, grommela sir Bartholomé. Mais un médecin doit faire une déclaration. Le mot « attaque » est excellent : il ne veut rien dire, mais calme la curiosité du profane. Après tout, Babbington était âgé et sa santé avait récemment inspiré des craintes ; sa femme ne nous l'a pas caché. Il pouvait souffrir d'une faiblesse organique insoupçonnée.

— Est-ce là le type classique de l'attaque d'apoplexie ? demanda sir Charles.

— Si vous aviez étudié la médecine, répondit sir Bartholomé, vous sauriez qu'il n'existe pour ainsi dire pas de type classique de maladies.

— Alors, quelle est votre opinion, sir Charles ? demanda M. Satterthwaite.

Cartwright hésita un instant. De la main, il fit un geste vague. Strange poussa un soupir.

— Charles n'en sait rien. Son esprit se tourne tout naturellement vers des éventualités dramatiques.

Sir Charles, l'air absorbé, pensif, hocha la tête.

M. Satterthwaite, perplexe, lui trouvait à présent une certaine ressemblance avec… Aristide Duval, le chef de la police secrète, chargé de démêler une intrigue embrouillée dans « Les Fils souterrains ». Tout comme Aristide Duval, surnommé le Boiteux, Sir Charles claudiqua l'instant d'après.

Sir Bartholomé continua d'opposer son rude bon sens aux soupçons non formulés de sir Charles.

— Voyons, Charles, que suspectez-vous ? Un suicide ? Un meurtre ? Qui aurait eu intérêt à tuer ce vieux pasteur inoffensif ? C'est fantastique. Le suicide entre dans le domaine du possible. Babbington avait peut-être une raison personnelle de se détruire…

— Laquelle ?

Sir Bartholomé hocha doucement la tête.

— Qui peut pénétrer le secret de l'âme humaine ? Supposons qu'on ait averti Babbington qu'il était atteint d'une maladie incurable, tel que le cancer. Ce serait là un mobile suffisant. Il aurait pu vouloir épargner à sa femme le calvaire d'assister à ses longues souffrances. Ce

n'est là évidemment qu'une hypothèse. Rien ne nous autorise à conclure que Babbington désirait en finir avec la vie.

— Pour moi, je ne crois pas au suicide, fit sir Charles.

De nouveau, Bartholomé Strange poussa un léger ricanement.

— Évidemment ! Il vous faut un crime sensationnel… un poison nouveau ne laissant aucune trace dans le cocktail.

Sir Charles fit une grimace.

— Je n'y tiens pas tant que cela. Fichtre ! n'oubliez pas que c'est moi qui ai mélangé les cocktails !

— Un accès de folie homicide, hein ? Pour nous les symptômes ne se font pas encore sentir, mais avant demain matin nous serons tous passés de vie à trépas.

— Il n'y a pas là matière à plaisanterie, mais…

Sir Charles s'interrompit, irrité.

— Je ne plaisante pas du tout, riposta le médecin d'une voix grave et plus sympathique. Je ne plaisante pas sur la mort de ce pauvre Babbington, mais votre façon de voir m'amuse, Charles… et je ne voudrais pas qu'inconsciemment vous vous mettiez dans l'embarras.

— Comment cela ? demanda sir Charles.

— Peut-être M. Satterthwaite devine-t-il ce à quoi je fais allusion ?

— Oui, je crois comprendre où vous voulez en venir, répondit M. Satterthwaite.

— Vos inutiles soupçons, mon cher Charles, continua sir Bartholomé, risquent de vous être préjudiciables. Ces choses se répètent. La moindre parole relative à un meurtre pourrait causer de sérieux ennuis et du chagrin à Mme Babbington. J'ai vu dans ma vie pareil cas se produire une fois ou deux. Une mort subite… quelques propos énoncés à la légère… des bruits circulant dans le voisinage… qui vont en s'amplifiant et que personne ne peut arrêter. Ne comprenez-vous pas, Charles, combien il serait vain et cruel de laisser divaguer votre imagination sur une interprétation fantaisiste ?

L'indécision se peignit sur les traits de l'acteur.

— Je n'envisageais guère la chose sous cet angle, reconnut-il.

— Vous êtes un type merveilleux, Charles, mais vous lâchez trop souvent la bride à votre imagination. Voyons : croyez-vous sincèrement que quelqu'un aurait désiré supprimer un vieillard aussi inoffensif que Babbington ?

— Non, convint sir Charles. Comme vous le dites, cette idée est ridicule. Excusez-moi, Tollie, il ne s'agissait point d'une simple facétie de ma part, mais plutôt d'une réelle intuition. J'ai vraiment eu l'impression qu'il se passait quelque chose de louche.

M. Satterthwaite toussota.

— Puis-je me permettre une suggestion ? M. Babbington s’est trouvé mal peu après son entrée dans le salon et aussitôt après avoir absorbé son cocktail. Or, j’ai remarqué qu’il avait fait la grimace en buvant. J’ai pensé qu’il n’était pas habitué à ce goût-là. Mais supposons que l’hypothèse de sir Bartholomé soit exacte… que M. Babbington ait pour quelque raison voulu se suicider. Cette version me semble raisonnable, tandis que celle du meurtre me paraît absolument ridicule. M. Babbington a pu mettre quelque chose dans son verre à notre insu. Jusqu’ici, rien n’a été dérangé dans cette pièce et les verres à cocktail n’ont pas bougé de place. Voici celui de M. Babbington auprès du mien. J’étais en effet assis à côté de lui et nous parlions ensemble. Je propose donc que sir Bartholomé fasse analyser le fond du verre… cela ne provoquera aucun bavardage.

Sir Bartholomé se leva et prit le verre.

— Bien, fit-il. Je consens à satisfaire votre caprice. Charles, je parie avec vous dix livres contre une qu’il n’y a rien d’autre dans ce verre que de l’honnête gin et du vermouth.

— Entendu ! approuva sir Charles.

Puis il ajouta avec un triste sourire :

— Tollie, je vous rends en partie responsable de mes écarts d’imagination.

— Moi ?

— Oui, vous, avec vos histoires criminelles de ce matin. Vous disiez que cet individu, Hercule Poirot, était une sorte d’oiseau de malheur que le crime suivait partout. À peine arrive-t-il quelque part qu’une mort suspecte se produit. Rien d’étonnant que j’aie pensé tout de suite au meurtre !

— Je me demande… fit M. Satterthwaite, qui s’interrompit.

— Moi aussi, j’y pense, dit Charles Cartwright. Quel est votre avis, Tollie ? Si nous lui demandions son opinion sur cette affaire ? Par simple courtoisie, cela va de soi.

— C’est un point délicat, murmura M. Satterthwaite.

— Je connais le protocole entre médecins, mais, Dieu me damne si je sais le premier mot du protocole à observer envers les détectives ! remarqua sir Bartholomé.

— On ne saurait demander de chanter à un chanteur professionnel, reprit Satterthwaite. Peut-on décemment prier un détective professionnel d’exercer son talent ? C’est là, vous le voyez, une question de tact.

— Affaires d’opinion, déclara sir Charles.

Un léger coup à la porte, et le visage d’Hercule Poirot se montra, une excuse aux lèvres.

— Entrez, je vous prie ! s’écria sir Charles, se levant pour l’accueillir. Nous parlions justement de vous.

— Je craignais de vous déranger.

— Pas le moins du monde. Prenez donc quelque chose.

— Non, merci, non. Je bois rarement du whisky. Un verre de sirop, peut-être…

Mais le sirop n'entrait pas dans la collection des boissons offertes par sir Charles ce soir-là. Ayant installé son invité dans un fauteuil, l'acteur alla droit au fait.

— Je n'irai pas par quatre chemins. Nous parlions justement de vous, monsieur Poirot, et… de ce qui s'est passé ce soir. Dites-moi, y voyez-vous quelque chose d'anormal ?

Poirot leva le sourcil.

— Quelque chose d'anormal ? Qu'entendez-vous par là ?

Bartholomé Strange intervint :

— Mon ami s'est fourré dans la tête qu'on a tué le vieux Babbington.

— Et ce n'est pas votre avis, n'est-ce pas ?

— Nous aimerions savoir ce que vous en pensez.

Poirot dit pensivement :

— Il s'est trouvé mal très brusquement… en vérité, trop brusquement.

— En effet.

M. Satterthwaite exposa son hypothèse. Il croyait à un suicide et demandait qu'on fît analyser le fond du verre.

Poirot approuva d'un signe de tête.

— En tout cas, cela ne peut causer aucun mal. Il me semble improbable, tout à fait improbable, que quelqu'un ait pu songer à faire disparaître un vieux pasteur si charmant et si inoffensif. Le suicide me paraît encore plus invraisemblable. Toutefois, l'analyse du verre de cocktail tranchera la question.

— Et quel sera, croyez-vous, le résultat de cette analyse ?

Poirot haussa les épaules.

— Moi ? Je ne puis que faire des suppositions. Vous me demandez de deviner le résultat de l'analyse ?

— Oui.

— Eh bien ! je pense qu'on y trouvera seulement le résidu d'un excellent Martini sec. (Il salua sir Charles.) Empoisonner un homme par un cocktail, par un verre de cocktail offert à la ronde parmi tant d'autres sur un plateau, me paraît d'une technique plutôt difficile. Et si ce brave ecclésiastique avait voulu se détruire, il n'eût point choisi le cadre d'une réunion mondaine pour mettre son projet à exécution. C'eût été de sa part un manque total de charité envers ses semblables, et M. Babbington m'a produit l'effet d'un homme plein de tact. (Il fit une pause.) Puisque vous me le demandez, voilà mon opinion.

Il y eut un instant de silence. Puis sir Charles poussa un profond

soupir, ouvrit une des fenêtres et regarda dehors.

— Le vent a tourné d'un point, annonça-t-il.

Le marin reparaissait et le détective du Service Secret n'existait plus.

Mais aux yeux observateurs de M. Satterthwaite, sir Charles semblait abandonner à regret le rôle qu'en fin de compte il ne devait pas jouer.

CHAPITRE IV

UNE MODERNE ÉLAINE

— Allons, monsieur Satterthwaite, quel est votre avis ?

M. Satterthwaite regarda à droite et à gauche. Impossible de s'échapper. Egg Lytton Gore le tenait acculé dans un coin. Ces jeunes femmes modernes sont impitoyables…

— Sir Charles vous a fourré cette idée dans la tête, dit-il.

— Non pas. Elle y était déjà… depuis le commencement. La mort a été si brusque.

— C'était un vieillard d'une santé fragile…

Egg l'interrompit :

— Cela ne tient pas debout. Il souffrait de névrite et d'arthrite rhumatismale. Ces maladies n'entraînent pas la mort subite. D'ailleurs, jamais il n'a eu d'attaque. Il me rappelait ces vieilles portes grinçantes qui durent éternellement. Que pensez-vous de l'enquête ?

— Peuh… elle m'a semblé tout à fait… euh… normale.

— Et de la déposition du docteur MacDougal ? Épouvantablement technique, n'est-ce pas ? Description savante des organes… Mais ne vous semble-t-il pas qu'il se retranche derrière ce flot de paroles ? Son discours peut se résumer ainsi : rien ne prouve que cette mort n'est pas due à une cause naturelle. D'autre part, on ne peut affirmer qu'elle soit naturelle.

— Vous coupez les cheveux en quatre, ma petite amie.

— Votre reproche s'adresse plutôt au docteur MacDougal. Très perplexe, et n'ayant rien sur quoi appuyer son jugement, il s'entoure de la prudence médicale. Quel est l'avis de sir Bartholomé Strange ?

M. Satterthwaite répéta certaines affirmations du praticien.

— Il a traité la chose par le mépris, n'est-ce pas ? fit Egg, pensive. Naturellement, lui aussi prend ses précautions… Un grand médecin de Harley Street ne peut se compromettre.

— Il n'y avait au fond du verre que du gin et du vermouth, lui rappela M. Satterthwaite.

— La cause est donc entendue. Pourtant, après l'enquête, il s'est produit un fait qui me laisse perplexe…

— Sir Bartholomé vous aurait-il dit quelque chose ? demanda M. Satterthwaite, en proie à une agréable curiosité.

— Pas à moi… mais à Oliver. Oliver Manders… Il était invité au dîner ce soir-là, mais peut-être ne vous souvenez-vous pas de lui ?

— Si fait. Je m'en souviens parfaitement. C'est un de vos grands

amis ?

— Il l'était autrefois. À présent, nous nous chamaillons à tout bout de champ. Il travaille dans le bureau de son oncle à la Cité et il devient un peu affecté. Vous comprenez ce que je veux dire. Il parle toujours de lâcher son métier pour se lancer dans le journalisme. D'ailleurs, il écrit fort bien. Mais jusqu'ici, ce ne sont que des projets en l'air. Il songe avant tout à s'enrichir. Les gens me répugnent : ils ne pensent qu'à gagner de l'argent. N'est-ce pas, monsieur ?

Cette réflexion de la jeune fille le frappa par sa puérilité et sa franchise.

— Ma petite amie, tant de gens sont répugnants… et à bien des titres !

— La plupart des hommes sont des misérables, déclara Egg. Voilà pourquoi je suis vraiment navrée de la mort de M. Babbington. Je ressentais pour lui une sincère affection. Il m'a préparée à la confirmation avec une grande indulgence. J'ai foi dans la religion… non comme mère, qui assiste à l'office du matin et lit des tas de petits livres saints… moi j'essaie de comprendre son rôle dans l'histoire. Je ne saurais donc aimer le communisme comme Oliver. Dans la pratique, nos principes s'accorderaient à peu près : mettre les richesses en commun afin que chacun reçoive sa part, à la différence que… Mais inutile d'entrer dans les détails. Les Babbington étaient de vrais chrétiens. Ils se montraient tolérants et se gardaient de juger leurs semblables, témoignant à tous une grande bonté. Tout le monde les adorait. Il y avait aussi Robin…

— Robin ?

— Leur fils… Il est parti pour les Indes… où il a été tué… J'avais un faible pour lui.

Les yeux d'Egg s'abaissèrent et elle tourna son regard du côté de la mer. Au bout d'un instant, son attention se reporta sur M. Satterthwaite et les réalités présentes.

— Maintenant, vous comprenez mieux mon chagrin devant ce malheur. Supposons qu'il ne s'agisse point d'une mort naturelle…

— Ma chère enfant !

— Cette mort est bizarre, avouez-le.

— Vous venez vous-même de reconnaître que les Babbington n'avaient point d'ennemis.

— Voilà précisément ce qui m'intrigue. Je ne puis concevoir pour quel motif…

— C'est fantastique ! On n'a découvert aucun poison au fond du verre.

— Quelqu'un l'aurait-il piqué avec une aiguille hypodermique ?

— Contenant le poison violent dont les Indiens de l'Amérique du Sud enduisent leurs flèches ? fit ironiquement M. Satterthwaite.

Egg ricana.

— C'est cela. Ce bon vieux poison qui ne laisse aucune trace. Tous, tant que vous êtes, vous prenez la chose de haut. Quelque jour, peut-être, vous vous apercevrez que nous sommes dans le vrai.

— Nous ?

— Oui, sir Charles et moi-même.

Egg rougit légèrement.

M. Satterthwaite pensa en vers. Comme ceux de sa génération, il lisait les *Citations pour toutes les circonstances de la vie,* recueil qui figurait naguère en bonne place dans toutes les bibliothèques.

Il avait deux fois son âge,
Sa joue portait la cicatrice d'un ancien coup d'épée.
Son teint était hâlé et ses traits tourmentés.
Elle leva les yeux vers lui et l'aima d'un amour fatal.

Il éprouva une légère honte de ces réminiscences poétiques. À notre époque, on fait si peu cas de Tennyson ! En outre, si Charles Cartwright était bronzé, il ne portait pas de cicatrices, et Egg Lytton Gore, bien que capable d'une saine passion, ne semblait nullement destinée à périr d'amour ni à voguer à la dérive dans une barque. Elle n'avait rien de la jeune vierge d'Astolat. « Si ce n'est sa jeunesse », pensa M. Satterthwaite.

Les jeunes filles se laissent souvent attirer par les hommes d'âge mûr au passé aventureux. Egg ne faisait pas exception à cette règle.

— Pourquoi ne s'est-il jamais marié ? demanda-t-elle brusquement.

— Ma foi…

M. Satterthwaite fit une pause. En toute sincérité, il eût répondu : « Par prudence », mais il comprit qu'Egg Lytton Gore aurait refusé de le croire.

Sir Charles Cartwright avait eu mainte intrigue amoureuse, mais il s'était toujours tenu à l'écart du mariage. Egg recherchait une explication plus romanesque au célibat de l'acteur.

— Ne disait-on pas qu'il raffolait de cette jeune actrice morte de la poitrine et dont le nom commençait par un M… ?

M. Satterthwaite se souvint de la dame en question. La rumeur publique avait associé le nom de Charles Cartwright à celui de cette jeune femme, mais de façon superficielle, et pas un moment M. Satterthwaite ne crut que sir Charles s'était confiné dans le célibat par fidélité à la mémoire de la disparue. Il l'expliqua avec tout le tact désirable.

— Il a dû avoir beaucoup de succès féminins, remarqua Egg.

— Euh… sans doute, admit M. Satterthwaite.

— J'aime les hommes qui ont eu beaucoup d'aventures, dit Egg.

Cela prouve qu'ils sont normaux.

L'esprit victorien de M. Satterthwaite reçut un nouveau choc. Il ne trouva pas de réponse. Sans remarquer sa surprise, la jeune fille continua de monologuer.

— Sachez-le, sir Charles est plus habile que vous ne l'imaginez. Il pose, évidemment, et se prend au tragique mais, à part cela, c'est un homme intelligent. Il sait mieux manœuvrer un voilier qu'on le croirait à l'entendre parler. On voit en lui un cabotin, mais on se trompe. Tenez, aujourd'hui on jurerait qu'il cherche à produire de l'effet… qu'il veut jouer le rôle du grand détective. Moi, je pense qu'il le remplirait à merveille.

— Possible, acquiesça M. Satterthwaite.

L'intonation de sa voix trahissait nettement ses sentiments. Egg les saisit au vol et les exprima par ces mots :

— Alors, d'après vous, la « Mort d'un Clergyman » n'a rien de sensationnel ? Ce serait simplement : « Regrettable incident au cours d'une réception mondaine. » Qu'en pense M. Poirot ? Lui devrait savoir.

— M. Poirot a attendu les résultats de l'analyse du cocktail et d'après lui tout s'est passé normalement.

— Ce M. Poirot devient vieux, remarqua Egg. Il retarde un peu.

M. Satterthwaite fit la grimace. Inconsciente de son étourderie, elle reprit :

— Venez à la maison prendre le thé avec mère. Vous lui êtes sympathique. Elle me l'a dit.

Très flatté, M. Satterthwaite accepta l'invitation.

En rentrant à la villa, Egg téléphona à sir Charles pour s'excuser d'avoir accaparé son hôte.

M. Satterthwaite s'assit dans le petit salon aux soieries fanées et aux meubles anciens soigneusement entretenus. Cette pièce de l'époque victorienne répondait à l'idée que M. Satterthwaite se faisait d'un boudoir féminin.

L'entretien qu'il eut avec Lady Mary prit tout de suite un tour très familier. Ils parlèrent de sir Charles : M. Satterthwaite le connaissait-il bien ? Pas intimement, répondit M. Satterthwaite. Voilà quelques années, il avait monté à ses frais une des pièces de sir Charles et depuis lors ils étaient restés amis.

— Il a beaucoup de charme, fit lady Mary, en souriant. Tout comme Egg, je suis obligée de le reconnaître. Vous avez sans doute remarqué que ma fille s'engoue facilement des héros ?

M. Satterthwaite se demanda si l'amour maternel de lady Mary ne prenait pas ombrage de l'adoration de sa fille pour les héros. Peut-être faisait-il fausse route ?

— Egg voit si peu le monde ! soupira lady Mary. Nous sommes

dans une situation plutôt gênée. Une de mes cousines l'a présentée à la société londonienne et l'a un peu sortie, mais depuis Egg n'a pour ainsi dire pas quitté la maison. À mon sens, la jeunesse devrait fréquenter beaucoup de gens et voyager. Il est dangereux de la tenir toujours dans la même ambiance.

M. Satterthwaite acquiesça. Il songeait à sir Charles et à son voilier. Mais lady Mary envisageait les choses d'un point de vue différent, comme elle l'expliqua quelques instants plus tard.

— La venue de sir Charles dans notre milieu a été très favorable à Egg. Son horizon s'en est trouvé élargi. Les jeunes gens n'abondent pas dans ce pays. J'ai toujours craint que ma fille ne se mariât avec le premier venu, par le seul fait de fréquenter toujours le même homme.

M. Satterthwaite eut une intuition subite.

— Songeriez-vous au jeune Oliver Manders ?

Lady Mary rougit de surprise ingénue.

— Oui, monsieur Satterthwaite. Comment avez-vous deviné que je pensais à ce jeune garçon ? Egg et lui se voyaient souvent à une certaine époque. Peut-être suis-je un peu vieux jeu, en tout cas, je ne prise pas toutes les idées d'Oliver.

— Il faut que jeunesse se passe, remarqua M. Satterthwaite.

Lady Mary hocha la tête.

— J'ai craint un moment… Ce parti est pourtant convenable. Je connais très bien le jeune homme et son oncle, qui l'a tout récemment pris dans ses bureaux, est très riche. C'est stupide de ma part, mais…

Elle s'arrêta court, ne trouvant plus ses mots.

M. Satterthwaite se permit alors une réflexion et prononça d'un ton calme :

— Cependant, lady Mary, vous n'aimeriez pas voir votre fille épouser un homme ayant le double de son âge ?

La réponse de son hôtesse le surprit :

— Peut-être ce mariage offrirait-il plus de sécurité. Du moins, on sait où l'on va. Un homme de cet âge a commis toutes les folies dont il est capable.

Avant que M. Satterthwaite pût émettre son avis, Egg les avait rejoints.

— Tu as été bien longue, chérie, lui dit lady Mary.

— Je parlais à sir Charles, petite mère. Il demeure seul dans toute sa gloire.

Elle regarda M. Satterthwaite d'un œil réprobateur.

— Vous ne m'aviez pas avertie que les autres invités s'étaient envolés.

— Ils sont tous partis hier, à l'exception de sir Bartholomé Strange, qui devait rester jusqu'à demain, mais a été rappelé à Londres ce matin par un télégramme urgent. Un de ses patients se trouvait en

danger.

— Dommage ! fit Egg. Je voulais, en effet, étudier tous ces gens. Peut-être aurais-je pu découvrir quelque indice.

— Un indice de quoi, chérie ?

— M. Satterthwaite me comprend. Bah ! Peu importe ! Oliver est toujours par ici. Nous allons le prendre au lasso. Il est intelligent quand il veut.

En rentrant au Nid de Corneilles, M. Satterthwaite surprit son hôte assis sur la terrasse surplombant la mer.

— Tiens ! Vous voilà, Satterthwaite ! Vous avez pris le thé chez les Lytton Gore ?

— Oui. Cela ne vous a pas ennuyé ?

— Certes, non. Egg m'a téléphoné… Une drôle de petite fille, Egg…

— Une enfant délicieuse.

— Oui, peut-être…

Sir Charles se leva et fit quelques pas.

— Plût à Dieu, fit-il soudain d'un ton amer, que je ne fusse jamais venu dans ce maudit pays !

CHAPITRE V

POUR FUIR UNE FEMME

M. Satterthwaite songea en lui-même : « Il en pince réellement pour elle. »

Il se sentit pris de pitié envers ce joyeux bourreau des cœurs qui, à cinquante-deux ans, s'était laissé prendre au piège. Mais Charles Cartwright n'était pas dupe et savait qu'il courait au-devant d'une grande déception. La jeunesse recherche la jeunesse.

« Les jeunes filles n'affichent pas d'ordinaire leur amour, se dit M. Satterthwaite. Egg fait étalage de ses sentiments envers sir Charles. Elle se montrerait plus discrète s'ils étaient vraiment profonds. L'élu de son cœur est Oliver Manders. »

M. Satterthwaite se trompait rarement dans ses présomptions.

Cependant, un facteur échappait à sa pénétration, car il n'en soupçonnait point l'existence : le prestige que prend l'âge mûr aux yeux de la jeunesse. M. Satterthwaite se refusait à admettre qu'Egg pût préférer un homme rassis à un jouvenceau. À ses yeux, la jeunesse était le plus précieux des dons.

Ses convictions s'affermirent lorsque, après le dîner, Egg lui demanda l'autorisation de lui amener Oliver « pour mener l'enquête ».

C'était, certes, un beau garçon avec ses yeux sombres aux lourdes paupières et sa grâce naturelle. La jeune fille avait réussi à le faire venir à force de persuasion, mais il se laissa entraîner sans enthousiasme.

— Ne pourriez-vous la calmer un brin, monsieur ? fit-il en voyant sir Charles. Cette vie saine en pleine nature décuple son énergie. Vous vous emballez trop facilement, ma chère amie, et vous ne rêvez que crimes sensationnels… enquêtes policières, etc.

— Seriez-vous sceptique, Manders ?

— Plutôt, monsieur. Il est ridicule d'imputer la mort de ce vieux pasteur doux comme un agneau à autre chose qu'à une cause naturelle.

— Vous avez peut-être raison, dit sir Charles.

M. Satterthwaite lança un regard vers son hôte. Quel rôle jouait ce soir Cartwright ? Ce n'était ni celui de l'officier de marine en retraite… ni celui du détective international. Non, il adoptait une attitude toute nouvelle et M. Satterthwaite fut suffoqué en le voyant se contenter de demeurer dans l'ombre d'Oliver Manders. Renversé dans son fauteuil, la tête dans la pénombre, il observait Egg et Oliver

discutant… Egg avec fougue, Oliver d'un ton calme et indolent.

Sir Charles paraissait plus âgé que d'habitude… et fatigué.

Plus d'une fois, Egg s'adressa à lui d'une voix ardente et empressée… mais il n'encourageait point ses élans.

À onze heures, les deux jeunes gens s'en allèrent. Sir Charles les accompagna sur la terrasse et leur offrit une lampe électrique de poche pour descendre le sentier rocailleux.

Mais ils n'en avaient pas besoin par cette belle nuit baignée de lune. Ils s'éloignèrent ensemble, leurs voix s'éteignirent avec la distance.

Malgré le temps splendide, M. Satterthwaite, ne voulant pas risquer un rhume, rentra au salon-cabine. Sir Charles s'attarda encore quelques instants sur la terrasse.

Lorsqu'il reparut au salon, il ferma la porte-fenêtre derrière lui et se dirigea vers une petite table pour se verser un verre de whisky à l'eau de Seltz.

— Satterthwaite, déclara-t-il, dès demain je quitte ce pays pour de bon.

— Quoi ? s'écria Satterthwaite, stupéfait.

Une sorte de plaisir mélancolique devant l'effet produit par ses paroles se peignit un instant sur les traits de Charles Cartwright.

— C'est pour moi le seul parti à prendre, dit-il, appuyant à dessein sur ces mots. Je vendrai cette villa. Personne ne saura jamais ce qu'elle représente à mes yeux, ajouta-t-il d'un ton pathétique.

Après cette soirée où il avait tenu le second violon, sir Charles prenait sa revanche. Il jouait la grande scène du renoncement qu'il avait si souvent répétée dans tant de mélodrames : renonciation à la femme d'un ami, à la jeune fille de ses rêves…

Il reprit, d'un air bravache :

— Il s'agit de faire la part du feu… La jeunesse appartient à la jeunesse. Ces deux-là sont faits l'un pour l'autre. Je disparaîtrai…

— Où irez-vous ? demanda M. Satterthwaite.

L'acteur eut un geste vague.

— N'importe où. Qu'est-ce que cela peut me faire ?

Il ajouta d'une voix légèrement altérée :

— Peut-être à Monte-Carlo.

Puis, comprenant la platitude de cette réponse, il essaya de se rattraper :

— On peut trouver la solitude au milieu de la foule comme en plein désert. J'ai toujours été une âme solitaire…

Sur cette phrase mélodramatique, il salua M. Satterthwaite et fit sa sortie.

M. Satterthwaite se leva et se disposa à le suivre pour gagner sa chambre.

— Je suis tranquille : il n'ira pas en plein désert, pensa-t-il.

Le lendemain matin, sir Charles s'excusa auprès de M. Satterthwaite de le quitter pour aller à Londres ce jour-là.

— N'abrégez pas votre séjour pour autant, mon cher ami. Vous deviez rester chez moi jusqu'à demain pour vous rendre ensuite chez les Harberton à Tavis tock. La voiture vous y conduira. Maintenant que ma décision est prise, je ne veux pas reculer.

Sir Charles redressa les épaules, serra chaleureusement la main de M. Satterthwaite et le confia aux soins de la compétente miss Milray.

Celle-ci accepta la situation avec son flegme habituel. Elle n'exprima ni émotion ni surprise devant la brusque résolution de sir Charles. En vain M. Satterthwaite essaya-t-il de la faire parler. Pas plus les morts subites que les brusques changements de plans ne troublaient miss Milray. Indifférente à tous les événements, elle s'efforçait de toujours se montrer à la hauteur de sa tâche. Elle téléphonait aux agences immobilières, envoyait des câbles à l'étranger et expédiait la correspondance d'affaires sur sa machine à écrire. Pour échapper au spectacle déprimant d'une si grande perfection, M. Satterthwaite alla flâner sur le quai. Il marchait lentement lorsqu'il fut saisi de derrière par le bras. Se retournant, il se trouva face à face avec une jeune fille au visage pâle.

— Que signifie cette histoire ? lui demanda Egg, furieuse.

— Quelle histoire ? répliqua M. Satterthwaite.

— Tout le monde raconte que sir Charles s'en va… qu'il a l'intention de vendre le Nid de Corneilles.

— C'est tout à fait exact.

— Il s'en va ?

— Il est parti.

— Oh !

Egg lui lâcha le bras. À présent, on eût dit une toute petite enfant en proie à un gros chagrin.

M. Satterthwaite ne savait que dire.

— Où est-il allé ?

— À l'étranger. Dans le midi de la France.

— Oh !

M. Satterthwaite demeurait interloqué. De toute évidence, Egg trahissait un sentiment plus profond que l'adoration platonique des héros…

Plein de sympathie pour elle, il cherchait des mots consolateurs, lorsqu'une question de la jeune fille le fit sursauter :

— Avec quelle garce est-il parti ?

M. Satterthwaite la regarda, bouche bée. De nouveau, Egg le prit par le bras et le secoua violemment.

— Vous devez le savoir ! cria-t-elle. Laquelle ? Celle aux cheveux

gris ou l'autre ?

— Ma chère petite, je ne sais de quoi vous parlez.

— Si, si, vous le savez ! Il y a sûrement une femme là-dessous. Il a de l'affection pour moi, j'en suis certaine. Une de ces deux femmes a dû s'en rendre compte l'autre soir et a réussi à l'éloigner de moi. Je hais les femmes. Ce sont des chipies. Avez-vous vu la toilette de celle aux cheveux verts ? J'en grinçais des dents, de rage et d'envie. Une femme aussi élégante sait aguicher les hommes… Pas d'erreur ! Auprès d'elle, on se sent aussi mal fagotée que la femme d'un vicaire. Est-ce elle ? Ou celle aux cheveux gris ? Elle est amusante, celle-ci. On le voit sur son visage. En outre, elle plaît beaucoup aux hommes. Il l'appelait Angie. Laquelle des deux, dites ?

— Ma petite, vous vous êtes fourré des idées dans la tête. Lui… euh… Charles Cartwright ne s'intéresse à aucune de ces femmes.

— Je ne vous crois pas. En tout cas, elles s'intéressent à lui…

— Non, non, vous vous trompez. Votre imagination travaille trop.

— Des garces ! s'écria Egg. Voilà ce qu'elles sont.

— Il ne faut pas employer ce mot, chère petite.

— Je pourrais me servir de termes encore plus vilains.

— Possible, possible, mais je vous en prie, surveillez votre langage. Je vous le répète, vous vous méprenez sur sir Charles.

— Alors, pourquoi s'en est-il allé… ainsi ?

M. Satterthwaite toussota.

— Ma foi… parce qu'il l'a jugé bon.

Egg le regarda fixement.

— Insinuez-vous… que c'est à cause de moi ?

— Qui sait ? Peut-être ?

— Et il a préféré s'enfuir. Sans doute lui ai-je un peu trop dévoilé mon jeu… Les hommes n'aiment pas qu'on se jette à leur cou, n'est-ce pas ? Maman a raison, après tout… Vous ne sauriez vous imaginer comme elle parle bien des hommes ! Toujours à la troisième personne du singulier… et avec une politesse victorienne. « Un homme déteste qu'on lui coure après ; une femme doit toujours laisser l'homme mener le train. » Ne trouvez-vous pas cette expression « mener le train » délicieuse ? En la circonstance, c'est Charles… qui mène le train. Il m'a fui… Le pire, c'est que je ne peux songer à le rattraper. Si je le poursuivais, sans doute prendrait-il un bateau pour se rendre dans les déserts de l'Afrique… ou plus loin encore.

— Hermione, dit M. Satterthwaite, parlez-vous sérieusement au sujet de sir Charles ?

La jeune fille lui lança un regard courroucé.

— Certes, oui !

— Et que faites-vous d'Oliver Manders ?

D'un geste impatient de la tête, Egg chassa de son esprit le

souvenir du jeune éphèbe. Elle suivait le cours de sa pensée.

— Croyez-vous que je devrais lui écrire ? Rien de tragique. Une simple lettre de jeune fille… pour le mettre à l'aise et dissiper ses craintes.

Elle fronça le sourcil.

— Quelle sotte j'ai été ! Maman s'en serait mieux tirée. Les femmes de cette époque savaient s'y prendre, elles ! Elles s'y entendaient pour se retirer en rougissant. Je me suis trompée sur toute la ligne. J'étais persuadée qu'il avait besoin d'encouragements… d'un peu de réconfort. Dites-moi. (Elle se tourna brusquement vers M. Satterthwaite.) Hier soir, m'a-t-il vue jouer la scène du baiser avec Oliver ?

— Pas que je sache. À quel moment ?…

— Tout s'est passé au clair de lune, comme nous descendions le sentier. Je croyais qu'il nous regardait toujours de la terrasse. Je me disais que s'il était témoin de mes démonstrations envers Oliver, cela pourrait le stimuler un peu car je suis certaine de ne pas lui être indifférente. Je jurerais qu'il m'aime.

— N'êtes-vous pas cruelle pour Oliver ?

Egg hocha la tête.

— Pas le moins du monde. Oliver croit rendre hommage à une jeune fille en l'embrassant. C'était, je l'avoue, un rude coup pour sa vanité ; mais on ne peut songer à tout. Je voulais émoustiller Charles. Depuis quelque temps, il se montrait trop distant à mon égard.

— Ma chère enfant, je vois que vous ne comprenez pas la raison du brusque départ de Charles. Il s'est imaginé que vous aimiez Oliver et s'est enfui pour s'épargner de la souffrance.

Egg se retourna, saisit M. Satterthwaite par les épaules et le regarda en plein dans les yeux.

— Est-ce bien vrai ? Me dites-vous toute la vérité ? L'imbécile ! L'idiot ! Oh !…

Elle lâcha M. Satterthwaite et marcha à côté de lui d'un pas léger.

— Alors il reviendra, dit-elle. Il reviendra. Sinon…

— Sinon ?

Egg éclata de rire.

— Je le ferai revenir. Vous verrez.

Compte tenu de la différence dans la façon de s'exprimer, Egg et la Vierge d'Astolat du poème de Tennyson possédaient de nombreux points communs. Mais M. Satterthwaite se dit que la méthode suivie par Egg serait plus efficace que celle d'Élaine, et que la jeune fille moderne ne mourrait pas d'amour incompris.

DEUXIÈME ACTE

CERTITUDE

CHAPITRE PREMIER

SIR CHARLES REÇOIT UNE LETTRE

M. Satterthwaite était venu passer la journée à Monte-Carlo. Sa tournée de réceptions mondaines était terminée et il affectionnait particulièrement la Riviera en septembre.

Assis dans le jardin, il savourait les rayons du soleil en lisant un numéro du « Daily Mail », vieux de deux jours.

Soudain, un nom attira son attention : « Strange. Mort de sir Bartholomé Strange. » Il lut le filet d'un bout à l'autre.

« Nous avons le regret d'annoncer la mort de sir Bartholomé Strange, l'éminent spécialiste des maladies nerveuses. Sir Bartholomé recevait des amis dans sa résidence du Yorkshire. Il paraissait en excellente santé et de très bonne humeur, lorsqu'il mourut subitement à la fin du repas. Il plaisantait avec des amis et buvait un verre de porto lorsqu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie. Il succomba avant l'arrivée du médecin. Sir Bartholomé sera très regretté. Il était… »

Suivaient quelques phrases sur la vie et l'œuvre du célèbre praticien.

M. Satterthwaite, profondément impressionné, laissa le journal lui échapper des mains. Il se représenta le médecin tel qu'il l'avait vu pour la dernière fois : fort, jovial, en parfaite santé. Et maintenant… Certains mots se détachèrent alors du contexte de l'article et frappèrent désagréablement l'esprit de M. Satterthwaite : « Il buvait un verre de porto »… « Attaque d'apoplexie… » « et succomba avant l'arrivée du médecin… »

Du porto, pas un cocktail cette fois, mais à part cela il y avait une curieuse similitude entre cette mort et celle de M. Babbington, au Nid de Corneilles, en Cornouailles. M. Satterthwaite revit en pensée le visage convulsé du bon vieux pasteur…

Supposé qu'après tout…

Il leva les yeux et aperçut sir Charles Cartwright qui venait vers lui à travers le gazon.

— Satterthwaite ! Quelle heureuse rencontre ! Je désirais précisément vous voir. Avez-vous lu dans le journal la mort de ce pauvre vieux Tollie ?

— Je viens d'en prendre connaissance.

Sir Charles s'assit sur une chaise à côté de lui. Il portait un costume de yacht immaculé. Finis, les pantalons de flanelle grise et les vieux chandails ! C'était le yachtman civilisé du Midi de la France.

— Écoutez-moi, Satterthwaite. Tollie se portait comme un charme. Jamais il n'a eu aucune maladie. Serais-je un parfait crétin… ou cette affaire ne vous rappelle-t-elle point… euh…

— Celle de Loomouth ? En effet. Mais nous pouvons nous tromper. La coïncidence n'est sans doute que superficielle. Somme toute, les morts subites proviennent de différentes causes.

Impatient, sir Charles hocha la tête, puis il dit :

— Je viens de recevoir une lettre… d'Egg Lytton Gore.

M. Satterthwaite dissimula un sourire.

— Est-ce la première ?

Sir Charles ne se tenait point sur ses gardes.

— Non, j'en ai reçu une peu après mon arrivée ici. Elle m'a suivi un peu partout. Elle m'apportait de banales nouvelles. Je n'y ai pas répondu… Vous l'avouerai-je, Satterthwaite ? Je n'ai pas osé y répondre… La petite n'y voyait aucune malice, mais je ne voulais point passer pour un idiot.

M. Satterthwaite porta la main à sa bouche où s'attardait encore un sourire.

— Et celle-ci ? demanda-t-il.

— Elle est différente. C'est un appel au secours…

— Au secours ?

M. Satterthwaite leva les sourcils.

— Elle se trouvait là… vous comprenez… dans la maison, lors du drame…

— Vous voulez dire qu'elle séjournait chez sir Bartholomé Strange le jour de sa mort ?

— Oui.

— Qu'en dit-elle ?

Sir Charles avait tiré une lettre de sa poche. Il hésita un instant, puis la tendit à son compagnon.

— Tenez, lisez plutôt.

M. Satterthwaite déplia la feuille de papier avec curiosité.

« Cher sir Charles. Je ne sais quand cette lettre vous parviendra. Bientôt, je l'espère. Je suis si troublée que je ne sais que faire. Vous avez sans doute appris par les journaux la mort de sir Bartholomé Strange. Il a succombé de la même manière que M. Babbington. Ce ne saurait être une coïncidence… C'est impossible… absolument impossible… J'en suis triste à mourir.

« Ne pourriez-vous rentrer et procéder vous-même à une enquête ? Ma requête peut vous sembler déplacée, mais vous aviez conçu des soupçons sur la mort de Babbington et personne alors ne voulait vous écouter. Maintenant c'est votre ami qui a été tué. Si vous ne rentrez pas, personne ne découvrira la vérité. Vous seul y réussirez,

j'en ai la ferme conviction…

« Autre chose. Je suis inquiète au sujet de quelqu'un… Il n'a rien à voir dans cette affaire… je le sais, mais les circonstances peuvent paraître bizarres. Je ne puis m'expliquer par lettre. J'attends votre retour, car vous reviendrez, n'est-ce pas ? Vous seul découvrirez la vérité.

« À vous, en toute hâte.

« Egg. »

— Eh bien ? demanda sir Charles. Sa lettre écrite dans la précipitation est un peu incohérente, mais qu'en pensez-vous ?

M. Satterthwaite replia lentement la missive pour s'accorder un instant de réflexion avant de répondre.

Il convint que la lettre semblait décousue, mais il ne la croyait pas rédigée en hâte. Selon lui, c'était une élucubration longuement préparée, visant à flatter la vanité de sir Charles, son esprit chevaleresque et ses instincts sportifs.

Étant donné ce que M. Satterthwaite savait de sir Charles, cette lettre constituait une sorte de piège.

— À qui se rapporte, croyez-vous, le mot « quelqu'un » ? demanda-t-il.

— Manders, sans nul doute.

— Se trouvait-il là également ?

— Il devait y être, mais je ne vois pas à quel titre. Tollie ne l'a rencontré qu'une fois, chez moi, lors de ma dernière réception. Pourquoi l'aurait-il invité à aller le voir ? Je n'y comprends rien.

— Recevait-il souvent chez lui ?

— Trois ou quatre fois par an. Il donnait toujours un grand dîner à l'occasion du Saint-Léger.

— Passait-il beaucoup de temps dans le Yorkshire ?

— Il y possédait une maison de santé… qu'on appelle « sanatorium », une clinique, si vous préférez. Il a acheté l'Abbaye de Melford (c'est un ancien couvent), l'a restaurée et a construit un sanatorium dans la propriété.

— Je comprends.

M. Satterthwaite se tut un moment et reprit :

— Je me demande quels étaient les autres invités de sir Bartholomé Strange ?

Sir Charles émit l'idée qu'on pourrait trouver ce renseignement dans un journal datant de quelques jours et ils se mirent en quête de quotidiens anglais.

— Nous y voici ! annonça sir Charles, et il lut à haute voix :

« Sir Bartholomé Strange donne sa réception habituelle en l'honneur du Saint-Léger. Parmi les invités figurent lord et lady Eden,

lady Mary Lytton Gore, sir Jocelyn et lady Campbell, le capitaine et Mme Dacres, et miss Angela Sutcliffe, la célèbre actrice. »

Les deux hommes s'entre-regardèrent.

— Les Dacres et Angela Sutcliffe, répéta sir Charles. On ne mentionne pas le nom d'Oliver Manders.

— Allons chercher le *Continental Daily Mail* de ce jour, proposa M. Satterthwaite. Nous y trouverons peut-être du nouveau.

Sir Charles parcourut le journal. Soudain, il se redressa.

— Bon Dieu ! Satterthwaite, écoutez ceci :

SIR BARTHOLOMÉ STRANGE

> *« Aujourd'hui, l'enquête sur la mort de sir Bartholomé Strange a conclu à un empoisonnement par la nicotine, mais on ne possède aucun indice sur la manière dont le poison a été administré. »*

Sir Charles fronça le sourcil.

— Empoisonnement par la nicotine ! Cela semble plutôt bénin… et insuffisant pour terrasser un homme. Je n'y comprends rien.

— Qu'allez-vous faire ?

— Moi ? Je vais retenir ma place dès ce soir dans le Train bleu.

— Après tout, dit M. Satterthwaite, je pourrais en faire autant.

— Vous ? s'exclama sir Charles, tout surpris.

— Cette sorte d'enquête est de mon ressort, déclara modestement M. Satterthwaite. Ce n'est pas la première fois que je m'intéresse au crime. En outre, je connais assez bien le colonel Johnson, officier de police, ce qui nous facilitera la tâche.

— Parfait ! s'écria sir Charles. Allons tout de suite au bureau des Wagons-Lits.

M. Satterthwaite songea en lui-même :

« La petite Egg a réussi à le faire rentrer. Elle l'avait bien prédit. Savoir jusqu'à quel point sa lettre était sincère ? Décidément, Egg Lytton Gore est une opportuniste. »

En attendant que sir Charles sortît du bureau des Wagons-Lits, M. Satterthwaite se promena dans le jardin, le cerveau toujours agréablement préoccupé par la mystérieuse Egg Lytton Gore. Admirant l'esprit de ressource et la force de persuasion de la jeune fille, il fit taire le côté victorien de sa nature qui refusait aux membres du beau sexe toute initiative dans les affaires sentimentales.

M. Satterthwaite était très observateur. Au milieu de ses méditations sur les femmes en général et sur Egg Lytton Gore en particulier, il se demanda :

« Où diable ai-je donc déjà vu ce petit homme au crâne en forme de poire ? »

Le propriétaire dudit crâne, assis sur un banc, son chapeau posé à sa droite, regardait vaguement devant lui. Il arborait une paire de moustaches d'une dimension extravagante.

À proximité, un enfant à la mine boudeuse sautillait tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, et de temps en temps écrasait la bordure de lobélies.

— Ne fais pas cela, chéri, lui disait sa mère, levant les yeux de son journal de modes.

— Je ne sais pas à quoi m'amuser, maman, répliqua le bambin.

Le petit homme se détourna pour considérer la mère et M. Satterthwaite le reconnut.

— Monsieur Poirot ! Quelle agréable surprise !

M. Poirot se leva et salua.

— Enchanté, monsieur.

Les deux hommes se serrèrent la main et M. Satterthwaite s'assit près de Poirot en disant :

— Tout le monde semble s'être donné rendez-vous à Monte-Carlo. Il y a une demi-heure à peine, j'ai rencontré sir Charles Cartwright, et maintenant, c'est vous.

— Sir Charles est également ici ?

— Il est venu pour faire du yachting. Vous savez qu'il a vendu sa maison de Loomouth ?

— Ah ! Je l'ignorais. Vous m'en voyez étonné.

— Cela ne m'a point surpris. Cartwright n'est pas homme à se plaire longtemps au même endroit.

— Là-dessus, je suis d'accord avec vous, monsieur Satterthwaite. Mon étonnement s'explique d'une autre façon. Il me semblait que sir Charles avait une raison particulière de demeurer à Loomouth… une raison charmante, n'est-ce pas ? Suis-je dans le vrai ? La petite demoiselle au surnom si amusant : Egg, ou œuf, comme nous dirions en français.

Ses yeux pétillaient d'une douce malice.

— Tiens ! Vous avez remarqué cela ?

— Certes ! J'ai un faible pour les amoureux. Vous aussi, je crois. La jeunesse est toujours si attendrissante !

Il poussa un soupir.

— Il me semble, dit M. Satterthwaite, que vous avez plutôt deviné la raison du départ de sir Charles. Il a quitté Loomouth pour fuir…

— Mlle Egg ? Il est visible qu'il l'adore. Pourquoi donc cette fuite ?

— Ah ! fit M. Satterthwaite, vous n'entendez rien au caractère anglo-saxon.

M. Poirot suivait son propre raisonnement.

— Évidemment, il a choisi le meilleur moyen. Fuyez une femme… aussitôt elle court après vous. Sir Charles, en homme d'expérience, doit le savoir.

M. Satterthwaite parut amusé de cette remarque.

— Je crains que vous ne vous trompiez légèrement sur le compte de notre ami. Dites-moi, monsieur Poirot, que faites-vous ici ? Vous êtes en vacances ?

— Je suis en vacances perpétuelles. J'ai réussi dans ma carrière. Je suis riche. J'ai pris ma retraite et maintenant je fais mon tour du monde.

— Magnifique ! s'exclama M. Satterthwaite.

— N'est-ce pas ?

— Maman ! cria le gamin, à quoi faut-il s'amuser à présent ?

— Chéri, lui dit sa mère sur un ton de reproche, n'est-ce pas suffisant d'être venu ici et de jouir de ce beau soleil ?

— Oui, mais je ne sais que faire.

— Cours… amuse-toi… Va voir la mer.

— Maman, dit une petite fille, apparaissant soudain, joue avec moi, veux-tu ?

La mère ainsi interpellée leva les yeux de son livre.

— Amuse-toi avec ta balle, Marcelle.

Docile, la petite fille fit rebondir sa balle, d'un air maussade.

— Moi aussi, je m'amuse, déclara Hercule Poirot, avec une drôle d'expression.

Puis, comme en réponse à la pensée qu'il lisait sur les traits de son interlocuteur, il ajouta :

— Eh oui ! Vous y êtes. C'est bien cela.

Après un instant de silence, il reprit :

— Comprenez-moi. J'ai eu une enfance pauvre. À la maison, nous étions nombreux et nous dûmes gagner notre vie de bonne heure. J'entrai dans la police. À force de travail, j'ai peu à peu monté en grade. Je commençai par me créer une réputation parmi mes collègues et bientôt mon nom devint célèbre, même à l'étranger. Enfin, l'heure de la retraite sonna pour moi. Puis vint la Grande Guerre. Le cœur meurtri, je dus me réfugier en Angleterre, où une brave dame m'offrit l'hospitalité. Elle mourut… non pas d'une mort naturelle, mais assassinée. Je me mis aussitôt à l'œuvre et fis fonctionner mes petites cellules grises. Enfin, je découvris le meurtrier de ma bienfaitrice. Je m'aperçus alors que je n'étais pas un homme fini. Mon activité s'avérait plus forte que jamais. Alors commença ma seconde carrière, celle d'un détective privé en Angleterre. J'ai résolu depuis de nombreux problèmes aussi fascinants que déconcertants. Ah ! monsieur, j'ai vécu. La psychologie humaine est étonnante. Devenu

riche, je me dis : « Quelque jour, je posséderai tout l'argent dont j'ai besoin et j'en profiterai pour réaliser mes rêves. »

Il posa la main sur le genou de M. Satterthwaite, et poursuivit :

— Mon ami, méfiez-vous du jour où vos rêves seront réalisés. Ces enfants qui s'ennuient près de nous ont sans doute rêvé de venir à la Côte d'Azur… et de contempler un nouveau paysage. Vous comprenez ?

— Je comprends, répondit M. Satterthwaite, que vous-même vous vous ennuyez.

Poirot acquiesça d'un signe de tête.

— Vous l'avez dit.

À certains moments, M. Satterthwaite rappelait Puck, le personnage de Shakespeare. En cet instant, par exemple. Son visage ridé se crispait malicieusement. Il hésitait. Oui, ou non, se déciderait-il à parler ?

Lentement, il déplia le journal qu'il portait encore sur lui.

— Avez-vous lu ceci, monsieur Poirot ?

De l'index, il indiquait un certain paragraphe.

Le petit Belge prit le journal. M. Satterthwaite l'observa tandis qu'il lisait. Aucun changement ne se produisit sur les traits du détective, mais son compagnon eut l'impression de voir son corps se raidir comme celui d'un terrier décelant la présence d'un rat.

Hercule Poirot lut deux fois le fait divers, replia le journal et le rendit à M. Satterthwaite.

— C'est intéressant, dit-il.

— Oui. On dirait, n'est-ce pas, que sir Charles avait raison et que nous nous sommes trompés ?

— En effet, fit Poirot… on dirait que nous nous sommes trompés… Je le reconnais volontiers, mon ami. Jamais je n'aurais pu croire qu'un vieillard si aimable et si bon aurait pu être assassiné… Bah ! Je me suis peut-être fourvoyé… Bien que, savez-vous, cette autre mort n'est probablement qu'une coïncidence. Les coïncidences les plus bizarres peuvent se produire. Moi, Hercule Poirot, j'en ai connu d'étonnantes.

Il fit une pause et continua :

— L'instinct de sir Charles Cartwright l'a vraisemblablement mis sur la bonne piste. C'est un artiste sensible, impressionnable, il a de l'intuition plutôt que du raisonnement. Dans la vie, une telle méthode conduit souvent aux pires désastres, mais parfois aussi à la réussite. Je me demande où se trouve maintenant sir Charles ?

M. Satterthwaite sourit.

— Je vais vous l'apprendre. Il est dans le bureau de la Compagnie des Wagons-Lits. Lui et moi, nous regagnons ce soir l'Angleterre.

— Ah ! Ah ! fit Poirot, les yeux brillants et interrogateurs. Avec

quel zèle agit notre sir Charles ! Ainsi, il a décidé de jouer le rôle du policier amateur ? Ou bien a-t-il une autre raison ?

M. Satterthwaite ne répondit point, mais, dans ce silence, Poirot discerna une réponse.

— Je comprends, dit-il. Les beaux yeux de Mlle Egg y sont pour quelque chose. Ce n'est pas seulement le crime qui le rappelle là-bas ?

— Elle lui a écrit pour le supplier de rentrer, expliqua M. Satterthwaite.

Poirot hocha la tête.

— Je reste perplexe, fit-il. Je ne comprends pas tout à fait…

M. Satterthwaite l'interrompit.

— Vous ne comprenez pas la jeune Anglaise moderne. Rien de surprenant ! Moi-même je ne la comprends pas toujours. Une jeune fille comme miss Lytton Gore…

À son tour, Poirot interrompit son interlocuteur :

— Pardon. Vous ne saisissez pas ma pensée. Je comprends fort bien miss Lytton Gore. J'en ai rencontré plusieurs dans son genre. Vous l'appelez le type moderne de la jeune Anglaise. Pourtant… comment dirai-je ? ce type de femme est éternel.

M. Satterthwaite parut légèrement ennuyé. Il croyait être seul à comprendre Egg. Ce ridicule étranger ignorait tout de la femme anglaise.

Poirot poursuivit, d'un ton rêveur :

— La connaissance de la nature humaine… quelle chose dangereuse parfois !

— Mais souvent utile, rectifia M. Satterthwaite.

— Tout dépend du point de vue où l'on se place.

— Eh bien…

M. Satterthwaite, hésitant et légèrement déçu, se leva. Il avait lancé l'appât, mais le poisson n'avait pas mordu. Sa connaissance de l'humaine nature était-elle en défaut ?

— Monsieur Poirot, je vous souhaite d'agréables vacances.

— Je vous remercie.

— J'espère qu'à votre prochaine visite à Londres, vous voudrez bien venir me voir.

Il lui remit sa carte.

— Voici mon adresse.

— Vous êtes très aimable, monsieur Satterthwaite. Je serai ravi d'aller vous dire un petit bonjour.

— Alors, au revoir.

— Au revoir et bon voyage.

M. Satterthwaite s'éloigna. Poirot le suivit des yeux un instant, puis, une fois de plus, il regarda droit devant lui et contempla les eaux bleues de la Méditerranée.

Il demeura encore assis une dizaine de minutes.

Le jeune garçon reparut.

— Je suis allé regarder la mer, maman. Que vais-je faire à présent ?

— Question admirable ! murmura Hercule Poirot.

Il se leva et marcha lentement dans la direction des bureaux de la Compagnie des Wagons-Lits.

CHAPITRE II

LA DISPARITION DU MAÎTRE D'HÔTEL

Sir Charles et M. Satterthwaite étaient assis dans le cabinet de travail du colonel Johnson. Le chef de la police était un gros homme à la face rouge, à la voix rude et aux manières affables.

Il avait accueilli M. Satterthwaite avec un plaisir évident et paraissait charmé de connaître le fameux Charles Cartwright.

— Ma femme raffole du théâtre. Elle est une de vos admiratrices. Moi-même j'aime à voir une bonne pièce, quelque chose de propre et d'honnête. Quant à ce qu'on donne maintenant sur la scène… Pouah !

Conscient de n'avoir rien à se reprocher à ce sujet, sir Charles, qui n'avait jamais monté de pièces scabreuses, répondit comme il convenait avec toute son aisance habituelle. Quand ils en arrivèrent à l'objet de leur visite, le colonel Johnson s'empressa de leur fournir tous les renseignements désirables.

— Vous dîtes que c'était un de vos amis ? Quel malheur ! Oui, il était très aimé et on dit beaucoup de bien de son sanatorium. Sous tous les rapports, sir Bartholomé était un homme remarquable. Bon, généreux et sympathique, il avait atteint les sommets de la carrière médicale. C'était le dernier homme qu'on se serait attendu à voir assassiner et tout indique qu'il s'agit d'un meurtre. Le suicide et la mort accidentelle restent hors de question.

— Satterthwaite et moi nous revenons du midi de la France, déclara sir Charles, et nous ne connaissons la mort de sir Bartholomé que par des entrefilets lus dans les journaux.

— Et naturellement vous voudriez en apprendre tous les détails ? Eh bien ! je vais vous satisfaire de mon mieux. Selon moi, nous devrions rechercher le maître d'hôtel. C'était un nouveau domestique… sir Bartholomé ne l'avait à son service que depuis une quinzaine de jours, et aussitôt après le crime il disparaît… s'évanouit dans l'air. Cela semble plutôt louche, n'est-ce pas ?

— Vous ignorez totalement où il est allé ?

Le visage du colonel Johnson, déjà rouge, s'empourpra davantage.

— Vous allez nous accuser de négligence, sans doute ? Je reconnais volontiers que les apparences sont contre nous. Cet individu était sous notre surveillance comme tous les occupants de la maison. Il a répondu à notre interrogatoire de façon tout à fait satisfaisante et nous a révélé le nom du bureau de placement londonien qui lui avait

procuré sa situation ainsi que l'adresse de son dernier maître, sir Horace Bird. Son attitude ne trahissait aucune crainte. Nous avons appris avec stupeur sa disparition, alors que la maison était étroitement gardée. J'ai donné un savon à mes hommes, mais ils m'ont juré n'avoir pas quitté leur service.

— Étonnant ! s'exclama M. Satterthwaite.

— Entre nous, dit sir Charles pensivement, cet homme a commis une grosse sottise. Rien ne lui faisait croire qu'on le soupçonnait. En s'enfuyant, il a attiré l'attention sur lui.

— En effet, et il ne lui reste aucun espoir de nous échapper. Son signalement a été communiqué à toute la police et son arrestation n'est plus qu'une question de jours.

— Bizarre ! murmura sir Charles. C'est à n'y rien comprendre.

— À mon avis, sa fuite s'explique par le fait qu'il a perdu son sang-froid et a eu le trac.

— L'individu qui a l'audace de commettre un meurtre manquerait-il du courage nécessaire pour attendre dans le calme la suite des événements ?

— Cela dépend. Je connais les criminels… des froussards, tous tant qu'ils sont. Celui-ci, se croyant soupçonné, a pris la poudre d'escampette.

— Avez-vous vérifié les renseignements qu'il a donnés sur sa personne ?

— Certes, sir Charles. Cela fait partie de la routine habituelle. Le bureau de placement de Londres a confirmé ses dires. Il possédait un certificat de sir Horace Bird, le recommandant chaleureusement. Sir Horace voyage actuellement en Afrique orientale.

— Le certificat n'est peut-être qu'un faux.

— Bravo ! s'écria le colonel Johnson, considérant sir Charles de l'air radieux d'un magister félicitant un brillant élève. Nous avons câblé à sir Horace, mais il s'écoulera quelque temps avant que nous recevions sa réponse. Il prend part à une expédition de chasse.

— Quand le maître d'hôtel a-t-il disparu ?

— Le lendemain de la mort de sir Bartholomé. Un médecin assistait au dîner… sir Jocelyn Campbell… qui est quelque peu toxicologue, ce me semble. Lui et Davis (le médecin de l'endroit) tombèrent d'accord sur la possibilité d'un crime. Aussitôt on réunit tout le monde et l'interrogatoire eut lieu le soir même. Ellis (c'est le nom du maître d'hôtel) monta se coucher et le lendemain nous constations son absence. Son lit n'était même pas défait.

— Il se serait donc sauvé à la faveur de la nuit ?

— Tout le laisse croire. Une des invitées, miss Sutcliffe, l'actrice… Vous la connaissez peut-être ?

— Très bien.

— Miss Sutcliffe a émis l’idée que l’homme se serait échappé par un passage secret.

Le colonel se moucha pour cacher son embarras.

— Cela ressemble à un roman d’Edgar Wallace, mais il paraît qu’une telle issue existe et que sir Bartholomé s’en montrait plutôt fier. Il l’a même fait visiter à miss Sutcliffe. Ce souterrain aboutit à des ruines situées à un kilomètre environ de la propriété de sir Bartholomé.

— Voilà, certes, une explication plausible, acquiesça sir Charles. Seulement… le maître d’hôtel connaissait-il l’existence de ce souterrain ?

— Ce point reste à élucider. Ma femme prétend que les domestiques savent tout. Et, ma foi, je crois qu’elle a raison.

— Le poison employé est, paraît-il, la nicotine, remarqua M. Satterthwaite.

— En effet. C’est là un poison dont on se sert rarement. Il paraît, en outre, que si un homme est grand fumeur, comme c’était le cas pour sir Bartholomé, il peut mourir des suites d’un empoisonnement par le tabac. Toutefois, le décès du praticien a été trop brusque pour qu’on s’arrête à une telle hypothèse.

— Comment la nicotine a-t-elle été administrée ?

— Nous l’ignorons, admit le colonel Johnson. C’est là le point faible de l’enquête. Selon la déclaration du médecin, le poison a dû être absorbé quelques minutes seulement avant la mort.

— Les invités buvaient du porto, n’est-ce pas ?

— Oui. On aurait pu supposer que le poison se trouvait dans le porto, mais pas du tout. Nous avons analysé le fond de son verre : c’était du porto pur. Les verres à vin avaient été enlevés, mais ils se trouvaient à l’office. On ne les avait pas encore lavés : aucun d’eux ne contenait quoi que ce soit d’anormal. Sir Bartholomé avait mangé comme tout le monde : du potage, de la sole grillée, du faisan, des pommes de terre soufflées, un entremets au chocolat, de la laitance de poisson sur du pain grillé. Sa cuisinière était à son service depuis quinze ans. On ne voit pas comment le poison a pu être administré, et pourtant il se trouvait dans l’estomac. C’est un problème ardu.

Sir Charles se retourna vivement vers M. Satterthwaite et dit, l’air agité :

— Tout à fait comme l’autre fois !

Puis il regarda le chef de la police et ajouta, en manière d’excuse :

— Il faut que je vous explique. Un décès a eu lieu chez moi, en Cornouailles…

Le colonel Johnson dressa l’oreille.

— Il me semble en avoir entendu parler par une jeune fille… miss Lytton Gore.

— Ah ! Elle vous a tout raconté ?

— Oui. Elle ne voulait pas démordre de son point de vue, mais, sir Charles, je n'accorde aucun crédit à ses dires, qui n'expliquent point la fuite du maître d'hôtel. Est-ce que, par hasard, votre domestique aurait également disparu ?

— Je n'ai pas de maître d'hôtel… seulement une femme de chambre.

— N'était-ce point un homme déguisé en femme ?

Au souvenir de sa pimpante soubrette, sir Charles sourit.

— Ce n'était qu'une supposition de ma part, dit Johnson. Non, je ne m'attarderai pas à l'hypothèse de miss Lytton Gore. Il s'agissait de la mort d'un vieux pasteur. Qui, dites-moi, aurait eu intérêt à se débarrasser d'un pauvre ecclésiastique ?

— Voilà le côté troublant de l'affaire, dit sir Charles.

— C'est sûrement là une coïncidence. Croyez-m'en : le maître d'hôtel est le coupable. Sans doute est-ce un vulgaire assassin. Malheureusement, impossible de relever aucune de ses empreintes digitales. Un expert a examiné sa chambre et l'office, mais en pure perte.

— Si c'est lui le criminel, quel mobile l'a poussé ?

— Voilà encore un point épineux, concéda le colonel Johnson. L'homme s'est peut-être introduit comme domestique, avec l'intention de voler, et sir Bartholomé l'aurait démasqué.

Sir Charles et M. Satterthwaite observèrent un silence courtois. Le colonel Johnson lui-même semblait n'ajouter aucune foi à la vraisemblance de son hypothèse.

— Le fait est que, jusqu'ici, nous ne pouvons nous livrer qu'à des suppositions. Une fois John Ellis sous les verrous, et son identité découverte, s'il est déjà tombé sous nos griffes… nous devinerons sans difficulté le mobile de son crime.

— Vous avez sans doute perquisitionné chez sir Bartholomé ?

— Naturellement, sir Charles. Nous avons parcouru ses papiers avec la plus grande attention. Il faut que je vous présente à l'inspecteur Crossfield, chargé de l'enquête, un homme digne de toute confiance. Je lui ai fait remarquer, et il partage entièrement ma façon de voir, que la profession de sir Bartholomé pouvait jouer un rôle dans le crime. Un médecin connaît des secrets professionnels. Les papiers de sir Bartholomé étaient tous classés et bien en ordre. Sa secrétaire, miss Lyndon, a aidé Crossfield à les étudier.

— Et ils n'ont rien remarqué de suspect ?

— Rien du tout, sir Charles.

— S'est-on aperçu de la disparition de certains objets de valeur… argenterie, bijoux ou autre chose ?

— On n'a rien enlevé.

— Qui se trouvait dans la maison ?

— J'ai établi une liste… où est-elle ? Ah ! oui. Je l'ai confiée à Crossfield. Il faut que vous connaissiez Crossfield. Je l'attends d'une minute à l'autre, car il doit m'apporter son rapport.

À ce moment, un coup de sonnette retentit.

— Ce doit être lui.

L'inspecteur Crossfield était un homme à la forte carrure, à la parole lente, mais aux yeux bleus très vifs.

Il salua son chef, qui le présenta aux deux visiteurs.

Si M. Satterthwaite eût été seul, il aurait été difficile de faire parler Crossfield. Celui-ci n'éprouvait aucune sympathie pour les messieurs de Londres… des amateurs imbus de leurs idées personnelles. Sir Charles, cependant, faisait à ses yeux exception à la règle. L'inspecteur Crossfield professait un enthousiasme juvénile pour les célébrités du théâtre et du cinéma. À deux reprises, il avait vu jouer sir Charles et la joie de contempler cette étoile en chair et en os le rendit très loquace.

— Je vous ai vu à Londres, sir Charles, quand j'y suis venu avec mon épouse. On jouait « Le Dilemme de Lord Aintree ». Nous avions pris des places au parterre. La salle était comble et nous dûmes faire la queue pendant deux heures. Rien au monde n'aurait pu empêcher ma femme d'entrer. « Je tiens absolument à voir sir Charles Cartwright dans « Le Dilemme de lord Aintree ! » ne cessait-elle de me répéter. C'était au théâtre de Pall Mail.

— Eh bien, fit sir Charles, j'ai quitté la scène, comme vous le savez sans doute. Mais on me connaît toujours au Pall Mail.

Il tira une carte, sur laquelle il griffonna quelques mots.

— Tenez, remettez cela au contrôle la prochaine fois que vous et Mme Crossfield ferez un saut à Londres et on vous donnera deux excellents fauteuils.

— J'accepte avec joie, sir Charles. Merci. Ma femme sera dans tous ses états quand je lui parlerai de notre rencontre.

Après quoi, l'inspecteur Crossfield devint une cire molle entre les mains de l'ex-acteur.

— Il s'agit d'une étrange affaire, sir Charles, commença Crossfield. Dans toute ma carrière, je n'ai pas encore vu un cas d'empoisonnement par la nicotine. Et pas davantage le docteur Davis.

— Je pensais que c'était seulement une sorte de maladie due à l'excès de tabac, observa sir Charles.

— À vous dire vrai, je le pensais aussi moi-même. Mais le docteur Davis affirme que l'alcaloïde pur est un liquide inodore et qu'il suffit de quelques gouttes pour foudroyer un homme.

Sir Charles sifflota.

— Quel poison violent !

— Comme vous dites, sir Charles. Et, pourtant, on l'emploie couramment. On soigne les roses avec des solutions de nicotine et on peut l'extraire du tabac ordinaire.

— Les roses ! murmura sir Charles. Voyons, où ai-je entendu dire ?…

Il fronça le sourcil, puis hocha la tête.

— N'avez-vous rien de nouveau à me signaler, Crossfield ? demanda le colonel Johnson.

— Rien de définitif, monsieur. Nous avons appris qu'Ellis a été vu à Durham, à Ipswich, à Balham, à Land's End et dans une douzaine d'autres endroits. Il faut prendre ces renseignements pour ce qu'ils valent.

L'inspecteur se tourna vers sir Charles.

— Dès qu'on répand le signalement d'un individu recherché par la police, on le voit dans tous les coins du pays.

— Quel est le signalement de cet homme ? s'enquit sir Charles.

Johnson prit une feuille de papier sur son bureau et lut tout haut :

« John Ellis, taille un mètre quatre-vingts, dos légèrement voûté, cheveux gris, petits favoris, yeux noirs, voix grave, une dent lui manque à la mâchoire supérieure. On s'en aperçoit quand il sourit. Aucun autre signe particulier. »

— Hum ! fit sir Charles. Signalement sans valeur à part les favoris et la dent manquante. Pour l'instant, les favoris n'existent plus, et si vous attendez qu'il veuille bien sourire…

— L'ennui, remarqua Crossfield, c'est que rares sont les gens doués de l'esprit d'observation. J'ai eu mille difficultés à obtenir ces vagues renseignements des domestiques de l'Abbaye. C'est toujours pareil. Si je demande le signalement d'un individu, suivant les personnes à qui je m'adresse il est grand, mince, court, gros, trapu, élancé… pas un homme sur cinquante ne sait se servir de ses yeux.

— Alors, selon vous, inspecteur, Ellis serait le coupable ?

— Pour quelle raison aurait-il pris la fuite ? Ne perdons pas de vue ce détail.

— Voilà le hic, fit sir Charles, pensivement.

Crossfield se tourna vers le colonel Johnson et lui fit part des dispositions prises par lui. Le colonel approuva de la tête et demanda à l'inspecteur la liste des personnes présentes à l'Abbaye, le soir du crime. Elle fut communiquée aux deux nouveaux enquêteurs. La voici, telle qu'elle avait été établie le soir même :

Martha Leckie, cuisinière.

Béatrice Church, première femme de chambre.

Doris Coker, seconde femme de chambre.

Victoria Bail, petite bonne.

Alice West, femme de chambre servant à table.

Violet Bessington, fille de cuisine.

(Les servantes désignées ci-dessus étaient au service du défunt depuis plusieurs années et les renseignements sur elles sont bons. Mme Leckie était cuisinière à l'Abbaye depuis quinze ans.)

Gladys Lyndon, secrétaire, 33 ans.

(Travaillait chez sir Bartholomé Strange depuis trois ans. N'a pu fournir aucun éclaircissement sur le mobile du crime.)

Invités

Lord et lady Eden, 187, Cadogan Square.

Sir Jocelyn et lady Campbell, 1256, Harley Street.

Miss Angela Sutcliffe, 28, Cantrell Mansions, S. W. 3.

Le capitaine et Mme Dacres, 3, St. John's House W. 1.

(Mme Dacres dirige une maison de haute couture, connue sous la raison sociale d'Ambrosine, Ltd., Bruton Street.)

Lady Mary et miss Hermione Lytton Gore, Rose Cottage Loomouth.

Miss Muriel Wills, 5, Upper Catheart Road, Tooting, Londres.

M. Oliver Manders, chez MM. Speier et Ross, 01 Broad Street, E. C. 2.

— Tiens ! fit sir Charles, le jeune Manders figurait parmi les invités ?

— Tout à fait par hasard et à la suite d'un accident, expliqua l'inspecteur Crossfield. Ce jeune homme est allé jeter sa moto dans un mur tout proche de l'Abbaye et sir Bartholomé qui, paraît-il, le connaissait un peu, lui offrit l'hospitalité pour la nuit.

— Quel imprudent ! dit plaisamment sir Charles.

— En effet, approuva l'inspecteur. Je soupçonne le jeune homme d'avoir bu un verre de trop ce soir-là. Pourquoi serait-il allé se précipiter contre ce mur, s'il était à jeun ?

— Euh… la jeunesse d'aujourd'hui est bien téméraire ! observa Cartwright.

— Telle est aussi mon opinion, sir Charles.

— Je vous remercie beaucoup, inspecteur. Colonel Johnson, ne voyez-vous aucun inconvénient à ce que mon ami et moi allions visiter l'Abbaye ?

— Certes, non, cher monsieur. Cependant, j'ai peur que vous n'en reveniez guère plus avancés que nous.

— Y trouverons-nous quelqu'un ?

— Seulement les domestiques, répondit Crossfield. Les invités sont partis immédiatement après l'enquête et la secrétaire, miss Lyndon, est retournée à Harley Street.

— Nous pourrions peut-être en profiter pour voir le docteur Davis ? proposa M. Satterthwaite.

— Excellente idée !

Après avoir noté l'adresse du médecin et remercié chaleureusement le colonel Johnson de son obligeance, les deux amis prirent congé.

CHAPITRE III

LEQUEL D'ENTRE EUX ?

Tout en marchant dans la rue, sir Charles dit à son compagnon :

— Avez-vous une idée quelconque, Satterthwaite ?

— Et vous ? demanda l'interpellé, qui aimait à réserver son opinion jusqu'à la dernière minute.

Il n'en allait pas de même de sir Charles, qui déclara avec emphase :

— Ils se trompent tous, Satterthwaite. Ils sont hantés par ce maître d'hôtel. Cet homme a levé le pied… donc c'est lui l'assassin. Cela ne tient pas debout. On ne saurait passer sous silence l'autre mort subite… celle qui s'est produite chez moi.

— Vous persistez à voir un rapport entre ces deux décès ?

M. Satterthwaite posa cette question, bien qu'en lui-même il y eût déjà répondu par l'affirmative.

— Mon cher, il existe une relation entre ces deux morts. Tout l'indique. À vous de découvrir le facteur commun… une personne présente dans les deux circonstances.

— Bien, fit M. Satterthwaite, mais cela ne sera pas aussi simple qu'on l'imagine à première vue. Nous avons trop de facteurs communs, comme vous dites. Vous rendez-vous compte, Cartwright, que presque tous vos invités se sont retrouvés à l'Abbaye ?

Sir Charles acquiesça de la tête.

— Certes, je m'en rends compte. Mais voyez-vous les déductions qu'on peut en tirer ?

— Je ne vous suis pas très bien, Cartwright.

— Sapristi ! Alors, selon vous, il n'y a là que coïncidences ? Erreur ! Tout cela était prémédité. Pourquoi tous les gens réunis lors du premier drame assistaient-ils au second ? Hasard ? Jamais de la vie ! Tout était prévu… selon un plan… le plan de Tollie.

— Oh ! s'exclama M. Satterthwaite. Oui, tout cela est possible…

— Et même certain. Vous ne connaissiez pas Tollie aussi bien que moi. Cet homme doué d'une patience extraordinaire ne prenait conseil que de lui-même. Au cours de notre longue amitié, jamais je ne l'ai entendu porter un jugement à la légère. Envisageons les faits de cette manière : Babbington est empoisonné… oui, empoisonné, je ne mâche pas mes mots… un soir, chez moi. Tollie tourne gentiment mes soupçons en ridicule, alors que lui-même estime également cette mort suspecte. Sans en faire part à quiconque il prépare un plan. Je ne sais

sur quoi il s'appuie, mais, selon lui, un des invités a commis le crime. Il tend ses filets afin de découvrir le coupable.

— Et que faites-vous des autres invités, les Eden et les Campbell ?

— Ceux-là lui servent à masquer ses intentions, à camoufler son projet.

— Et quel était ce projet ?

Sir Charles haussa les épaules… À ce moment, il se muait en Aristide Duval, ce génie du Service secret, et il claudiquait du pied gauche.

— Comment le savoir ? N'étant pas sorcier, je ne puis le deviner ! Néanmoins, un plan existait… il s'écroula parce que le meurtrier, un peu plus malin que ne le croyait Tollie, frappa le premier…

— Il ?

— Ou elle. Le poison est aussi bien une arme féminine que masculine… et même davantage.

M. Satterthwaite garda le silence.

— Voyons, n'êtes-vous pas de mon avis ? lui demanda sir Charles. Ou partagez-vous l'opinion générale, selon laquelle le maître d'hôtel serait le meurtrier ?

— Et vous, que pensez-vous de ce maître d'hôtel ?

— Je n'ai pas encore réfléchi à son cas. Mais je ne le crois pas coupable de la mort de sir Bartholomé… Je pourrais même trouver une explication à sa fuite.

— Laquelle ?

— Mettons que la police ait vu juste et qu'Ellis soit un malfaiteur professionnel faisant partie d'une bande de cambrioleurs. Il a obtenu sa place à l'aide de faux certificats. Survient l'assassinat de Tollie. Quelle est alors la situation d'Ellis ? Un homme est tué… et sous son toit habite un individu connu de la police et dont les empreintes digitales sont enregistrées à Scotland Yard. Évidemment, celui-ci prend peur et se sauve.

— Par le souterrain ?

— Au diable votre souterrain ! Il se faufile hors de la maison tandis qu'un de ces idiots de policiers pique un somme.

— C'est probable.

— Dites-moi, Satterthwaite, quel est votre point de vue ?

— Le même que le vôtre. Dès le début, j'ai eu l'impression que ce maître d'hôtel servait de paravent. Sir Bartholomé et le pauvre vieux Babbington ont été supprimés par la même personne.

— Un des invités ?

— Oui, un des invités.

Ils gardèrent le silence pendant un instant, puis M. Satterthwaite demanda, d'une voix détachée :

— Lequel d'entre eux ?

— Bonté divine ! s'exclama sir Charles, comment le saurais-je ?

— Évidemment, vous ne pouvez le savoir. Je croyais que vous aviez votre idée là-dessus…

— Eh bien ! non.

Après quelques secondes de réflexion, sir Charles déclara :

— À dire vrai, Satterthwaite, dès qu'on se met à réfléchir, il semble impossible de formuler une accusation contre aucun des invités.

— Si vous le voulez bien, examinons le cas de chacun des suspects. Tout d'abord, il convient d'éliminer définitivement certaines personnes, vous, moi et Mme Babbington, par exemple. De même le jeune Manders.

— Manders ?

— Oui, son arrivée à l'Abbaye fut purement accidentelle. Il n'était ni invité, ni attendu chez sir Bartholomé, ce qui le met à l'abri des soupçons.

— L'auteur dramatique Anthony Astor également.

— Pas du tout : elle se trouvait là. Voyez la liste des invités : miss Muriel Wills…

— Ah, oui ! J'oubliais son véritable nom.

Sir Charles fronça les sourcils. M. Satterthwaite, excellent psychologue, devina la pensée de l'acteur et lui adressa un compliment sur sa perspicacité.

— Vous avez raison, Satterthwaite, vous avez raison. Il se peut, après tout, que Tollie n'ait pas spécialement invité les suspects… puisque lady Mary et Egg figuraient au nombre des convives… Non, il voulait offrir un dîner semblable au précédent… car il lui fallait des témoins des deux meurtres.

— Au point où nous en sommes, sir Charles, on ne peut que généraliser. En tout cas, mettons de côté les dames Lytton Gore, vous et moi, Mme Babbington et Oliver Manders. Qui reste-t-il ? Angela Sutcliffe.

— Angie ? Mon cher, Angie était une vieille amie de Tollie.

— Alors, nous en sommes réduits aux Dacres. Vous les soupçonnez ? Pourquoi ne l'avoir pas dit dès le début ?

Sir Charles considéra le visage radieux de son compagnon et déclara :

— Ces deux-là ont tout de suite éveillé ma méfiance, je l'avoue. Mais, attention ! je ne les connais guère et que je sois pendu si je comprends pourquoi Freddy Dacres, qui passe sa vie sur les champs de courses, ou Cynthia, qui gaspille son temps à dessiner des robes d'un prix fabuleux, auraient songé à supprimer un brave pasteur inoffensif.

Il hocha la tête, puis son visage s'éclaira.

— Ne perdons pas non plus de vue miss Wills. J'allais encore

l'oublier… Qu'y a-t-il chez cette femme qui la rende si effacée ? C'est la créature la plus falote qui existe.

M. Satterthwaite esquissa un sourire et dit :

— Je me la représente un carnet à la main et prenant continuellement des notes. Derrière ses lorgnons se cache un regard pénétrant. Elle a certainement enregistré dans son cerveau tout ce qui en valait, la peine.

— Croyez-vous ? demanda sir Charles, incrédule.

— Songeons pour l'instant à nous restaurer, dit M. Satterthwaite. Ensuite, nous nous rendrons à l'Abbaye pour étudier l'affaire sur place.

— Vous semblez vous intéresser prodigieusement à cette enquête !

— La recherche du coupable n'est pas un jeu nouveau pour moi. Un jour, un accident d'automobile m'obligea à passer la nuit dans une auberge isolée…

Il ne put continuer. Sir Charles, de sa voix claironnante d'acteur, l'interrompit :

— Je me souviens qu'en 1921, alors que je faisais une tournée…

Sir Charles l'emportait, comme d'habitude.

CHAPITRE IV

LE TÉMOIGNAGE DES DOMESTIQUES

Une douce sérénité régnait sur l'abbaye de Melfort et ses dépendances en cet après-midi ensoleillé de septembre. Certaines parties de l'édifice dataient du XVe siècle. L'abbaye avait été plusieurs fois restaurée et on y avait ajouté une aile. Le sanatorium, construction toute moderne, bâti au milieu d'un vaste terrain tout à fait indépendant, n'était pas visible de la maison d'habitation.

Mme Leckie, la cuisinière, une femme imposante, exhibant avec ostentation sa robe noire, reçut sir Charles et M. Satterthwaite. Elle connaissait déjà sir Charles et s'adressa à lui d'une voix éplorée :

— Vous comprenez, monsieur, quel coup cela m'a donné ! La mort de notre maître et ce qui s'est passé ensuite… Des policiers partout dans la maison, fourrant leur nez dans tous les coins. Croyez-moi si vous voulez, mais il a fallu qu'ils fouillent même les boîtes à ordures ! Et des questions à n'en plus finir ! Faut-il arriver à mon âge pour voir pareille chose… Le docteur, un homme si bon ! Ce jour-là sir Bartholomé était si heureux ! Je m'en souviendrai toute ma vie, Béatrice aussi, bien qu'elle soit arrivée ici deux ans après moi. Et cet individu de la police… un malotru que je n'appellerai pas un monsieur, malgré son titre d'inspecteur… car j'ai toujours vécu parmi les gens distingués.

Mme Leckie fit une pause et essaya de reprendre le fil fort embrouillé de son discours.

— Il m'a posé toutes sortes de questions sur les servantes, d'excellentes filles, toutes tant qu'elles sont… Bien sûr, Doris ne se lève pas tous les matins à l'heure, j'ai à m'en plaindre au moins une fois par semaine, et Vickie est un peu impertinente… Que voulez-vous ? Il ne faut pas trop attendre des jeunes, leurs mères ne savent pas les élever, mais ce sont de bonnes filles et cet inspecteur de police ne me fera pas dire le contraire ! « Oh ! que je lui ai répondu, ne croyez pas que je vais vous parler mal d'elles ! Ce sont de braves filles et c'est bien méchant de votre part de vouloir les mêler à ce crime ! »

Nouvelle pause de Mme Leckie.

— Pour ce qui est de M. Ellis, c'est différent. Je ne sais rien de lui, sinon qu'il est venu de Londres et n'est pas du pays. Il remplaçait M. Baker, qui prenait ses vacances.

— Baker ? fit M. Satterthwaite.

— M. Baker était le valet de chambre de sir Bartholomé depuis

sept ans. La plupart du temps, il était à Harley Street. Vous devez vous en souvenir, monsieur ? dit-elle à Sir Charles, qui acquiesça d'un signe de tête. Sir Bartholomé l'amenait avec lui ici quand il donnait une réception, mais la santé de M. Baker n'étant plus très bonne, notre maître lui avait accordé deux mois de vacances payées sur une plage près de Brighton. Le docteur était un monsieur très bon. Il a engagé M. Ellis provisoirement, comme je l'ai expliqué à l'inspecteur, et on ne me fera pas dire de vilaines choses contre M. Ellis. Il avait de bonnes manières et, d'après ce qu'il racontait lui-même, il avait servi dans le grand monde.

— Vous n'avez rien remarqué d'étrange dans sa personne ? demanda sir Charles avec une lueur d'espoir.

— Je trouve drôle que vous fassiez cette réflexion, monsieur, parce que, vous comprenez ce que je veux dire, il y avait chez lui quelque chose…

« Il y a toujours quelque chose… après coup », songea M. Satterthwaite. Malgré tout son mépris pour les policiers, Mme Leckie se laissait suggestionner. Si en fin de compte Ellis était le criminel, Mme Leckie pourrait se targuer d'avoir observé « quelque chose ».

— D'abord, dit-elle, il faisait le fier. Oh ! tout à fait poli, c'était un vrai gentleman ! Comme je vous le disais, il avait servi dans les grandes maisons. Mais il se tenait à l'écart, passait beaucoup de temps dans sa chambre et, ma foi, je ne sais comment vous l'expliquer… mais… il avait « quelque chose »…

— Ne l'avez-vous pas soupçonné d'être un faux maître d'hôtel ? s'enquit M. Satterthwaite.

— Ah ! ça ! non, monsieur. Il connaissait trop bien son service, et aussi les gens du monde.

— Lesquels ? interrogea sir Charles.

Mme Leckie ne voulut pas se compromettre et répéter les ragots de l'office. Elle ne se serait jamais pardonné une telle indiscrétion.

Pour la mettre à l'aise, M. Satterthwaite lui dit :

— Vous pourriez peut-être nous décrire le physique de ce maître d'hôtel ?

Le visage de Mme Leckie s'épanouit.

— À votre service, monsieur. C'était un homme de mine respectable, avec des favoris, des cheveux gris et le dos un peu voûté. Il commençait à prendre du ventre, ce qui le contrariait beaucoup. Sa main tremblait un peu, mais pas pour la raison que vous pourriez supposer. Il était sobre. Il avait la vue faible, la lumière crue lui faisait mal et mouillait ses yeux. Quand il sortait avec nous, il portait des lunettes, mais pas dans son travail.

— Aucun signe particulier ? demanda sir Charles. Aucune cicatrice ? Pas de doigt cassé ? Pas d'envies ?

— Oh ! rien de tout cela, monsieur !

— Les romans sont bien supérieurs à la réalité, soupira sir Charles. Dans les signalements fournis à la police, on relève toujours des signes particuliers.

— Il manquait une dent à la mâchoire de M. Ellis, dit M. Satterthwaite.

— Je crois que oui, en effet, fit la cuisinière. Mais ce n'est pas moi qui l'ai remarqué.

— Quelle fut son attitude le soir du drame ? demanda M. Satterthwaite du ton classique d'un détective de roman policier.

— Ma foi, monsieur, je ne saurais vous le dire. Vous comprenez, j'étais trop occupée dans ma cuisine pour savoir ce qui se passait à la salle à manger.

— Bien sûr, bien sûr…

— Quand on nous apprit que notre maître était mort, tous nous sommes demeurés frappés de stupeur. Moi et Béatrice, nous ne pouvions nous empêcher de pleurer. Les jeunes, cela va de soi, étaient émues, mais pas trop bouleversées. M. Ellis paraissait moins remué que nous, car il était nouveau dans la maison, mais il se montra très gentil et insista pour que Béatrice et moi prenions un petit verre de porto pour nous remettre d'aplomb. Quand je songe que c'était lui… l'assassin…

Les paroles manquaient à Mme Leckie, mais ses yeux fulguraient d'indignation.

— Il s'est enfui cette nuit-là, si j'ai bien compris ?

— Oui, monsieur. Il a monté à sa chambre comme les autres, et le lendemain matin il avait disparu. Voilà pourquoi la police est à ses trousses.

— Oui, il a commis une sottise. Savez-vous comment il est sorti de la maison ?

— Pas du tout. Il paraît que les policiers ont surveillé la maison toute la nuit, mais ne l'ont pas vu partir. Ces gens-là sont des hommes comme les autres, malgré les airs qu'ils se donnent. Ils sont tout juste bons à venir fouiller chez le monde.

— On m'a dit qu'il existait un passage souterrain, fit sir Charles.

Mme Leckie renifla.

— C'est aussi ce que dit la police.

— Existe-t-il réellement ?

— J'en ai entendu parler, répondit prudemment Mme Leckie.

— Savez-vous d'où il part ?

— Non, monsieur, je n'en sais rien. Des passages secrets, c'est très joli, mais il faut se garder d'en parler à l'office. Cela donne des idées aux servantes… qui peuvent songer à s'échapper par là. Mes filles sortent et rentrent par la porte de service, ainsi nous savons à quoi

nous en tenir.

— Mes compliments, madame Leckie, vous êtes une femme avisée.

Mme Leckie se rengorgea sous les félicitations de sir Charles, qui continua :

— Serait-il possible de poser quelques questions aux servantes ?

— Bien sûr, monsieur. Mais elles ne vous apprendront rien de plus que moi.

— Oh ! je m'en doute. Aussi, n'ai-je pas l'intention de les faire parler d'Ellis ou de sir Bartholomé… C'était mon ami, vous comprenez.

— Je comprends très bien, monsieur. Il y a Béatrice et Alice, qui servaient à table.

— C'est Alice que je voudrais voir.

Cependant, Mme Leckie attachait une importance particulière à l'ancienneté. Béatrice Church, la première femme de chambre, apparut tout d'abord.

C'était une grande femme mince, aux lèvres pincées et à la mine austère.

Après quelques questions insignifiantes, sir Charles amena la conversation sur l'attitude des invités en cette fatale soirée. Avaient-ils tous l'air bouleversé ? Qu'avaient-ils dit et fait ?

Béatrice se dégela quelque peu, entraînée par le goût des situations dramatiques commun à tous les mortels.

— Miss Sutcliffe s'est effondrée. C'est une dame au cœur sensible. Elle est déjà venue ici. J'ai voulu lui apporter une petite goutte de brandy ou une tasse de thé, mais elle a refusé. Cependant, elle a pris un cachet d'aspirine. Elle craignait de ne pas fermer l'œil de la nuit, mais elle dormait comme un bébé le lendemain lorsque je lui ai monté sa tasse de thé.

— Et Mme Dacres ?

— Il en faudrait beaucoup pour troubler cette personne.

Au ton de Béatrice, on devinait qu'elle ne prisait guère Cynthia Dacres.

— Elle ne songeait qu'à partir et disait que son commerce pâtirait du scandale. Elle tient une maison de couture à Londres, d'après ce que nous a appris M. Ellis.

Pour Béatrice, une maison de couture était un commerce, et tout commerçant lui inspirait du mépris.

— Et son mari ?

— Il a essayé de se remonter le moral en buvant du brandy ; mais c'est plutôt le contraire qui s'est produit.

— Et lady Mary Lytton Gore ?

— Une dame très gentille, dit Béatrice, adoucissant le ton. Ma

grand'tante a servi son père au château. C'était une jolie demoiselle dans sa jeunesse, à ce qu'on m'a toujours dit. Elle est pauvre peut-être, mais très distinguée, et si bonne, avec cela ! Ne causant jamais d'ennuis à personne et si aimable envers tout ! Sa fille est une charmante petite demoiselle. Aucune des deux ne connaissait beaucoup sir Bartholomé, mais elles ont eu bien du chagrin.

— Et miss Wills ?

Béatrice reprit son air pincé.

— Il me serait difficile de vous dire les sentiments de miss Wills.

— Mais vous, Béatrice, que pensez-vous de cette demoiselle ? Allons, parlez sans crainte.

Un sourire dérida soudain les joues de Béatrice, incapable de résister au charme ingénu de l'artiste de cinéma qui avait captivé tant de salles de spectacle.

— Vraiment, monsieur, je ne saisis pas ce que vous me demandez.

— Simplement votre opinion personnelle sur miss Wills.

— Je n'en ai pas, monsieur. Naturellement, elle n'est pas…

— Allons, continuez, Béatrice.

— Ma foi, elle n'est pas aussi distinguée que les autres. Je sais bien que ce n'est pas sa faute, mais elle n'a pas les manières d'une grande dame. Elle regardait partout, vous comprenez ce que je veux dire.

Sir Charles essaya en vain d'en tirer davantage. Béatrice répondit évasivement et ne put fournir d'exemples de l'indiscrétion de miss Wills. Elle se contenta de répéter que miss Wills s'occupait de choses qui ne la concernaient pas.

Ils renoncèrent à apprendre autre chose sur le compte de miss Wills et M. Satterthwaite demanda :

— Le jeune M. Manders est arrivé tout à fait par hasard, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur. Il a eu un accident de moto près du pavillon de garde. Il s'estimait heureux que cet accident se fût produit à cet endroit-là. La maison était pleine d'invités, mais miss Lyndon lui a préparé un lit dans le petit cabinet de travail.

— Les autres ont-ils manifesté de la surprise en le voyant ?

— Bien sûr, monsieur.

Sollicitée d'exprimer son opinion sur Ellis, Béatrice se montra réservée. Elle le connaissait peu. Indignée de son brusque départ, elle ne comprenait cependant pas pour quelle raison il aurait empoisonné leur maître.

— Comment se comportait sir Bartholomé au dîner ? Paraissait-il heureux de recevoir ses invités ? Avait-il l'air préoccupé ?

— Il semblait d'excellente humeur, monsieur. Il souriait tout seul, comme s'il préparait une bonne farce. Je l'ai même entendu plaisanter

avec M. Ellis, ce qui ne lui arrivait jamais avec M. Baker. Il avait des manières un peu brusques envers les domestiques. Toujours aimable, mais il ne leur parlait pas beaucoup.

— Qu'a-t-il dit ? interrogea M. Satterthwaite, intéressé.

— Ma foi, je ne saurais répéter exactement ses paroles, monsieur. M. Ellis lui ayant apporté un message téléphoné, sir Bartholomé lui demanda s'il était sûr d'avoir bien pris le nom. M. Ellis lui répondit par l'affirmative, d'un ton respectueux, évidemment. Sir Bartholomé se mit alors à rire en lui disant « Vous êtes un brave garçon, Ellis, un maître d'hôtel hors ligne. C'est votre avis, n'est-ce pas, Béatrice ? » J'étais si étonnée d'entendre notre maître parler si gentiment que je ne sus que répondre.

— Et Ellis ?

— Il a eu l'air de désapprouver cette familiarité de la part de sir Bartholomé et il se raidit.

— Que disait le message téléphoné ? s'enquit sir Charles.

— Le message venait du sanatorium… il s'agissait d'une malade qui arrivait à la clinique et avait bien supporté le voyage.

— Vous souvenez-vous du nom ?

— C'était un drôle de nom, monsieur.

Béatrice hésita.

— Mme de Rushbridger… quelque chose de ce genre.

— Je comprends, dit sir Charles. Ce n'est pas un nom facile à retenir au téléphone. Je vous remercie beaucoup, Béatrice. Peut-être pourrions-nous voir Alice à présent ?

Après le départ de Béatrice, sir Charles et M. Satterthwaite comparèrent leurs impressions.

— Miss Wills regardait partout, le capitaine Dacres s'enivra, Mme Dacres ne manifesta aucune émotion. Voilà tout ce que nous avons pu en tirer. C'est maigre !

— Très maigre, en effet, acquiesça M. Satterthwaite.

— Peut-être aurons-nous plus de chance avec Alice.

Alice était une jeune femme de trente ans, aux yeux noirs. Elle ne demandait qu'à parler. Personnellement, elle n'admettait pas que M. Ellis fût coupable de la mort de sir Bartholomé. Il avait des manières trop distinguées. La police le tenait pour un vulgaire escroc, mais Alice n'en croyait rien.

— Êtes-vous bien sûre que cet homme était un maître d'hôtel ordinaire ?

— Pas un maître d'hôtel ordinaire, monsieur ! Il n'avait rien de commun avec tous ceux que j'ai connus jusqu'ici. Dans son travail, il s'y prenait d'une façon toute différente.

— Mais vous ne le soupçonnez pas d'avoir empoisonné votre maître ?

— Oh ! monsieur, comment aurait-il pu le faire ? Je servais avec lui à table et s'il avait mis quelque chose dans l'assiette de sir Bartholomé, je l'aurais bien remarqué.

— Et la boisson ?

— Il la versait aux invités, monsieur. D'abord, le sherry avec le potage, puis le vin du Rhin et le bordeaux. S'il avait introduit une drogue dans une bouteille, il aurait empoisonné tout le monde… du moins ceux qui en auraient bu. On n'a rien servi de spécial à notre maître. Comme tous les messieurs, il a pris du porto.

— Les verres à vin ont-ils été enlevés sur un plateau ?

— Oui, monsieur. Je le tenais moi-même. M. Ellis y posa les verres et j'emportai le tout à l'office. Les verres s'y trouvaient encore quand la police vint pour les examiner. Ceux à porto étaient restés sur la table et les policiers n'y ont rien découvert de suspect.

— Êtes-vous certaine que le docteur n'a pas mangé ou bu quelque chose à part ?

— Pas que je sache, monsieur.

— Un des invités lui aurait-il offert une boisson quelconque ?

— Oh ! non, monsieur.

— Avez-vous entendu parler du passage secret, Alice ?

— Un des jardiniers m'en a touché un mot. Il aboutit dans le bois, parmi des murs en ruines, mais je n'ai jamais vu d'où il partait.

— Ellis ne vous en a jamais rien dit ?

— Non, monsieur, il ignorait tout de ce souterrain, j'en suis sûre.

— Qui, selon vous, a tué votre maître, Alice ?

— Je l'ignore, monsieur. Je ne crois pas qu'on l'ait empoisonné. Pour moi, il s'agit d'un accident.

— Hum ! Merci, Alice.

— N'était la mort de Babbington, je serais tenté d'accuser cette jeune personne. Elle est jolie… elle servait à table… Non, je me trompe… Babbington a été empoisonné. En outre, Tollie ne regardait pas les belles filles. Ce n'était pas dans son tempérament.

— N'oublions pas qu'il avait cinquante-cinq ans, fit M. Satterthwaite, l'air pensif.

— Pourquoi cette réflexion ?

— C'est l'âge où un homme commet des folies pour une femme, même s'il a été sage jusque-là.

— Fichtre, Satterthwaite, moi-même j'approche de mes cinquante-cinq ans !

— Je le sais fort bien.

Et sous le regard pétillant de malice de M. Satterthwaite, sir Charles baissa les yeux et se mit à rougir.

CHAPITRE V

DANS LA CHAMBRE DU MAÎTRE D'HÔTEL

— Et si nous allions perquisitionner dans la chambre d'Ellis ? proposa M. Satterthwaite, ayant savouré pleinement l'embarras de sir Charles.

L'acteur s'empressa d'accepter cette diversion.

— Excellente idée, cher ami ! J'allais vous la soumettre moi-même.

— Naturellement, les policiers l'ont déjà fouillée de fond en comble…

— Les policiers…

Sir Charles, se mettant dans la peau du fameux Aristide Duval, écarta la police d'un geste méprisant. Soucieux de chasser ses pensées amères, il se plongea avec une ardeur accrue dans le rôle du célèbre détective.

— Les policiers sont des ânes bâtés ! s'écria-t-il. Que sont-ils allés chercher dans la chambre d'Ellis ? Des preuves de sa culpabilité. Nous autres, nous y chercherons les preuves de son innocence… C'est tout autre chose !

— Êtes-vous donc convaincu de l'innocence d'Ellis ?

— Si nous avons vu clair dans la mort de Babbington, Ellis doit être innocent.

— Oui, en outre…

M. Satterthwaite n'acheva pas sa phrase. Il allait dire que si Ellis était un bandit professionnel qui démasqué par sir Bartholomé s'en était débarrassé en l'empoisonnant, l'enquête perdait tout intérêt à ses yeux. Il se souvint juste à temps que sir Bartholomé était l'ami de sir Charles Cartwright et se reprocha la sécheresse de sentiments qu'il avait été sur le point de trahir.

Tout d'abord, la perquisition dans la chambre du maître d'hôtel demeura infructueuse. Dans les tiroirs et l'armoire, le linge et les vêtements étaient méticuleusement rangés. Les habits, de bonne coupe, portaient des marques de divers tailleurs. De toute évidence, c'étaient des vêtements et du linge usagés que lui avaient offerts ses différents patrons. Quant aux chaussures, fort bien entretenues, elles étaient mises sur des embauchoirs.

M. Satterthwaite prit un des souliers et murmura :

— Pointure 42.

Étant donné qu'on n'avait point relevé de traces de pas, sa

remarque était oiseuse.

M. Satterthwaite fit ensuite observer à sir Charles que le maître d'hôtel avait dû s'enfuir dans son habit de service, ce costume manquant à la collection.

— Un homme de bon sens aurait choisi pour s'en aller un habit ordinaire.

— Voilà en effet une chose bizarre ! On serait tenté de croire qu'Ellis n'est point parti, mais cette supposition est ridicule.

Les deux hommes continuèrent leurs recherches. Pas de lettres, pas de journaux, sauf une coupure de quotidien relative aux soins à donner aux cors aux pieds et un entrefilet annonçant le prochain mariage de la fille d'un duc.

Sur la table, on voyait un sous-main et une bouteille d'encre… mais pas de plume. Sir Charles enleva le buvard du sous-main et le plaça devant la glace. Les traces d'encre parurent anciennes aux deux amis.

— Ou bien il n'a pas écrit de lettres depuis son arrivée ici, ou il ne les a pas séchées au buvard, conclut M. Satterthwaite. Ce buvard est vieux. Ah ! voici du nouveau.

Satisfait de sa trouvaille, il montra à sir Charles la signature de L. Baker à peine déchiffrable dans l'enchevêtrement des signes d'écriture.

— Pour moi, Ellis ne s'est point servi de ce buvard.

— Voilà qui semble bien étrange, fit lentement sir Charles.

— Expliquez-vous.

— D'ordinaire, un homme écrit quelques lettres…

— Non, si c'est un criminel.

— Possible. En tout cas, Ellis devait avoir quelque chose sur la conscience pour se sauver ainsi. Tout ce qu'il nous importe de savoir, c'est qu'il n'a pas assassiné Tollie.

Ils fouillèrent les coins et recoins, soulevèrent les tapis et jetèrent un coup d'œil sous le lit. Rien, si ce n'est une large tache d'encre près de la cheminée.

Les deux détectives amateurs s'éloignèrent complètement déçus et de plus en plus persuadés que les enquêtes se déroulaient de façon plus satisfaisante dans les romans policiers.

Ils posèrent quelques questions aux autres servantes, de toutes jeunes filles tremblant de peur sous le regard sévère de Mme Leckie et de Béatrice Church, mais elles n'apportèrent aucun éclaircissement.

Enfin ils prirent congé.

— Eh bien ! Satterthwaite, dit sir Charles tandis qu'ils traversaient le parc (le chauffeur de M. Satterthwaite devait les attendre devant le pavillon du garde), rien d'anormal ne vous a frappé ?

L'interpellé réfléchit. M. Satterthwaite n'aimait pas répondre

précipitamment… Quelque détail aurait certes dû attirer son attention… D'autre part, il lui répugnait d'avouer l'inutilité de cette visite à l'Abbaye. Mentalement, il passa en revue les témoignages des servantes.

Ainsi que l'avait exprimé en quelques mots sir Charles, les résultats de l'interrogatoire pouvaient se résumer ainsi : miss Wills avait regardé partout, miss Sutcliffe avait paru bouleversée, Mme Dacres n'avait trahi aucune émotion et son mari s'était enivré. C'était peu, à moins que Freddy Dacres n'eût bu plus que de raison pour faire taire les remords d'une conscience coupable. Mais Freddy Dacres, M. Satterthwaite le savait, s'adonnait à la boisson.

— Et alors ? fit sir Charles, impatient.

— Rien, avoua malgré lui M. Satterthwaite, sinon que cette coupure de journal nous permet de conclure qu'Ellis souffrait de cors aux pieds.

Sir Charles fit la grimace.

— Votre déduction paraît logique. Mais à quoi nous avance-t-elle ?

M. Satterthwaite ne put répondre à cette question.

— Le seul autre détail…

— Allez-y, mon vieux, rien n'est à négliger…

— Je trouve bizarre cette façon de sir Bartholomé de plaisanter avec son maître d'hôtel. Vous rappelez-vous les paroles de la femme de chambre ? Ce n'était pas du tout dans les habitudes de notre ami.

— Certes, appuya sir Charles. Je connaissais Tollie encore mieux que vous et je puis certifier qu'il ne riait pas souvent avec ses inférieurs. Jamais il n'aurait parlé ainsi… à moins que, pour une raison inconnue, il ne fût point à ce moment-là dans son état normal. Nous devons tenir compte de votre observation, mais où nous mène-t-elle ?

— Eh bien !… commença M. Satterthwaite.

Mais, de toute évidence, la question posée par sir Charles n'était que pure rhétorique. Peu lui importait le point de vue de son compagnon, pourvu qu'il émette le sien.

— Satterthwaite, vous souvenez-vous du moment où s'est produit cet incident ? Tout de suite après qu'Ellis lui eût remis un message téléphoné. On peut raisonnablement en déduire que ce message provoqua la familiarité exceptionnelle de Tollie.

M. Satterthwaite l'approuva d'un signe de tête et dit :

— Ce message l'avertissait qu'une femme, Mme de Rushbridger, était arrivée au sanatorium. Rien de sensationnel là-dedans !

— À première vue, non. Mais si vos déductions se confirment, ce message devait contenir un sens caché.

— Peut-être, concéda Satterthwaite.

— Indubitablement, insista sir Charles. À nous d'en déchiffrer l'énigme. Une pensée me vient à l'esprit. Ce message, dont la teneur paraît banale, devait s'interpréter sans doute de façon toute différente. Si Tollie, dans son enquête sur la mort de Babbington, s'était assuré les services d'un détective privé, il avait pu, pour le cas où celui-ci décèlerait certains faits, convenir avec lui d'une phrase particulière qui n'apprendrait rien au profane. Voilà qui expliquerait sa bonne humeur et sa question à Ellis au sujet de l'orthographe du nom… Il savait fort bien qu'une telle personne était fictive.

— Ainsi, selon vous, Mme de Rushbridger n'existerait pas ?

— Nous devrions, ma foi, nous en assurer.

— Comment ?

— Faisons un saut jusqu'au sanatorium et voyons la directrice.

— Elle trouvera peut-être notre démarche bizarre.

Sir Charles éclata de rire.

— Laissez-moi faire, dit-il.

Quittant la grande allée, les deux hommes prirent la direction du sanatorium.

M. Satterthwaite dit à sir Charles :

— Voyons, Cartwright, est-ce que rien ne vous a frappé au cours de notre visite à l'Abbaye ?

Sir Charles répondit lentement.

— Mais, si… Le malheur est que je ne puis me souvenir de quoi il s'agit.

L'autre, tout surpris, le dévisagea.

— Comment m'expliquer ? dit sir Charles, fronçant le sourcil. Un détail m'a fait tiquer sur le moment mais le temps me manquant pour m'y arrêter, je me promis d'y réfléchir plus tard.

— Et à présent, impossible de réveiller votre souvenir ?

— Oui, j'ai seulement l'impression qu'à un certain endroit je me suis dit : « Voilà qui est drôle ! »

— Était-ce pendant l'interrogatoire d'une des servantes ?

— Inutile d'insister… plus j'y pense, moins je m'en souviens… N'en parlons plus… cela me reviendra tôt ou tard.

Ils arrivaient en vue du sanatorium, une grande bâtisse moderne, toute blanche, séparée du parc par des palissades. Ils franchirent une barrière, sonnèrent à la porte d'entrée et demandèrent à voir la directrice. C'était une femme grande, d'âge moyen, au visage intelligent et à l'air compétent. Elle connaissait de nom sir Charles et savait qu'il était l'ami de feu sir Bartholomé Strange.

Sir Charles expliqua qu'il arrivait de voyage et avait appris avec stupeur à Monte-Carlo la mort mystérieuse de son ami. Il venait de faire une visite à l'Abbaye afin d'apprendre le plus de détails possible. En termes émouvants, la directrice déplora la perte irréparable que

représentait pour le sanatorium la tragique disparition de sir Bartholomé, dont elle vanta les qualités professionnelles. Sir Charles s'inquiéta de savoir ce que deviendrait le sanatorium. La directrice lui expliqua que sir Bartholomé avait deux associés, praticiens de tout premier ordre, et que l'un d'eux résidait au sanatorium.

— Je sais que sir Bartholomé était fier de son établissement, remarqua sir Charles.

— Certes, et ses guérisons étaient fameuses.

— Il soignait surtout les maladies nerveuses, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Cela me rappelle… un de mes amis de Monte-Carlo qui avait envoyé ici une de ses parentes… je ne me souviens plus du nom de cette dame… Rushbridger… Rushbridger… quelque chose de ce goût.

— Vous voulez parler de Mme de Rushbridger ?

— C'est cela même. Est-elle toujours ici ?

— Oh ! oui. Mais je crains qu'elle ne puisse vous voir… d'ici longtemps encore. Elle fait une cure de repos très stricte.

La directrice eut un sourire malicieux.

— Pas de lettres, pas de visites…

— Elle n'est tout de même pas malade à ce point ?

— Elle souffre d'une mauvaise crise nerveuse… perte de mémoire, épuisement… Oh ! avec le temps, nous la rétablirons, ajouta la directrice d'un ton rassurant.

— Voyons un peu… n'ai-je pas entendu Tollie… sir Bartholomé… parler d'elle ? Cette patiente était une de ses amies, n'est-ce pas ?

— Je ne crois pas, sir Charles. Du moins, le docteur n'en a jamais rien dit. Tout récemment, elle est arrivée des Antilles.

— Son mari l'accompagnait-il ?

— Non, il est resté là-bas.

— Alors… je dois confondre. Il s'agissait d'une malade à qui sir Bartholomé s'intéressait particulièrement.

— Les cas d'amnésie sont assez fréquents, mais un spécialiste s'intéresse toujours à eux ; il y a tant de degrés dans cette maladie !

— Merci de vos renseignements. J'ai été heureux de bavarder un peu avec vous. Je sais que mon ami vous tenait en haute estime. Il parlait souvent de vous, acheva sir Charles, sans la moindre sincérité.

— Oh ! j'en suis très flattée, répondit la directrice, épanouie d'orgueil. Un homme de tant de valeur ! Quelle perte pour nous tous ! Nous avons été atterrés à l'annonce de sa mort. Empoisonné ! Qui aurait commis un tel crime ? C'est incroyable ! Et pour quel motif ? J'espère que la police arrêtera cet immonde maître d'hôtel.

Sir Charles hocha tristement la tête, et les deux amis s'en allèrent, rejoignant la voiture par la route.

Afin de se rattraper de son silence forcé durant leur visite au

sanatorium, M. Satterthwaite témoigna d'un vif intérêt pour l'accident d'Oliver Manders et assaillit de questions le gardien de la propriété, un homme d'âge mur, à l'esprit lent.

— Oui, c'est à cet endroit, répondit le bonhomme. Le jeune monsieur était à motocyclette. Je n'ai pas assisté à l'accident, mais j'ai entendu du bruit et je suis sorti pour voir ce qui se passait. Il se tenait debout et ne semblait pas blessé, mais il regardait d'un air dépité sa machine en morceaux. Quand il m'a demandé le nom du propriétaire et que je lui ai appris que l'Abbaye appartenait à sir Bartholomé Strange, il m'a dit : « En voilà de la veine », et il a couru vers la maison. Ce gentleman m'a paru très calme, mais un peu fatigué. Je ne vois pas comment un pareil accident a pu lui arriver.

— C'est la fatalité, sans doute, dit M. Satterthwaite.

Il observa la grande route : pas de tournants, pas de carrefours dangereux, rien qui obligeât un motocycliste à aller se jeter contre un mur de trois mètres de haut. En effet, un drôle d'accident.

— À quoi pensez-vous, Satterthwaite ? demanda sir Charles, intrigué.

— À rien.

— C'est bizarre, dit sir Charles en considérant le mur.

Les deux hommes remontèrent dans la voiture, qui s'éloigna.

M. Satterthwaite se plongea dans ses réflexions. Mme de Rushbridger… la version de Cartwright ne tenait plus… il ne s'agissait pas d'un message secret, puisque cette femme existait en réalité. Mais en quoi intéressait-elle particulièrement sir Bartholomé Strange ? Avait-elle été témoin de quelque chose, ou offrait-elle un cas tout à fait spécial de maladie nerveuse ? Ou alors était-elle séduisante ? Tomber amoureux à l'âge de cinquante-cinq ans (M. Satterthwaite en avait plus d'une fois fait l'observation) modifie du tout au tout le caractère d'un homme. L'amour peut rendre facétieux un homme grave.

Le cours de ses pensées fut interrompu par un geste de sir Charles.

— Satterthwaite ! dit celui-ci. Cela vous ennuierait-il que nous rebroussions chemin ?

Sans attendre la réponse, Cartwright saisit le tuyau acoustique et lança un ordre au chauffeur. L'auto ralentit et fit demi-tour.

— Qu'y a-t-il ? demanda Satterthwaite.

— Je me souviens à présent de ce qui a attiré mon attention à l'Abbaye : la tache d'encre sur le parquet dans la chambre du maître d'hôtel.

CHAPITRE VI

LA TACHE D'ENCRE

M. Satterthwaite regarda fixement son ami.

— La tache d'encre ? Que voulez-vous dire, Cartwright ?

— Vous en souvenez-vous ?

— Oui, je me souviens d'avoir remarqué une tache d'encre.

— Vous rappelez-vous à quel endroit ?

— Pas précisément.

— Elle se trouvait placée tout près de la plinthe à côté de la cheminée.

— Oui, c'est bien cela.

— À votre avis, comment cette tache a-t-elle été faite, Satterthwaite ?

L'interpellé réfléchit un instant et prononça enfin :

— Ce n'était pas une grosse tache, comme si on avait renversé une bouteille d'encre. Je croirais plutôt que notre homme a laissé tomber son stylo… car il n'y avait pas de plume dans la chambre. Si Ellis a écrit, il s'est servi d'un stylo, mais rien ne prouve qu'il ait écrit.

— Pardon, Satterthwaite… il y a la tache d'encre.

— Pourquoi aurait-il écrit ? Il a pu simplement laisser tomber sa plume par terre.

— Mais il n'aurait pas fait de tache si le capuchon du stylo n'avait été enlevé.

— Tiens, c'est vrai, admit M. Satterthwaite. Mais je ne discerne pas ce que vous voyez là de curieux.

— Je vous le dirai lorsque nous nous retrouverons dans cette chambre.

Au bout de quelques minutes ils arrivèrent à l'Abbaye, et sir Charles, afin de dépister la curiosité des servantes, prétexta l'oubli de son porte-mine en argent dans la chambre du maître d'hôtel.

— À présent, dit sir Charles, refermant la porte derrière eux après avoir habilement évincé l'obligeante Mme Leckie, voyons si je suis un imbécile ou si mon idée tient debout.

Dans l'esprit de M. Satterthwaite, la première de ces deux hypothèses était la bonne, mais il était trop poli pour le dire. Assis au bord du lit, il observa son compagnon.

— Voici la tache ! annonça sir Charles, la désignant du bout du pied. Tout près de la plinthe, de l'autre côté de la table. En quelles circonstances un homme laisserait-il échapper sa plume en cet

endroit ?

— Une plume peut tomber n'importe où, dit M. Satterthwaite.

— On peut aussi la lancer à l'autre bout de la pièce, mais on ne procède pas ainsi d'habitude. Après tout, je n'en sais rien. Les stylos sont parfois bien ennuyeux. La plume sèche et refuse tout service lorsqu'on en a le plus besoin. Peut-être est-ce là l'explication de cette tache. Ellis, plein de rage, a dû s'écrier : « Au diable cette plume ! » en jetant l'objet à l'autre extrémité de sa chambre.

— Les suppositions ne manquent pas, dit M. Satterthwaite. Il a pu poser sa plume sur le manteau de la cheminée, d'où elle aura roulé à terre.

Sir Charles en fit l'expérience à l'aide d'un crayon qui vint frapper le parquet à une trentaine de centimètres de la tache et roula vers le poêle à gaz.

— Eh ! bien demanda M. Satterthwaite, quelle est votre explication ?

— Je la cherche.

Toujours assis sur le lit, M. Satterthwaite assista à une scène divertissante.

Sir Charles laissa échapper le crayon de sa main en se dirigeant vers la cheminée, ensuite il essaya d'écrire, assis sur le bord du lit, et lâcha son crayon. Pour que celui-ci tombât à l'endroit voulu, il fallut que sir Charles se tint appuyé contre le mur dans une position invraisemblable.

— Impossible ! s'écria-t-il, tout en considérant le mur, la tache d'encre et le petit poêle à gaz. S'il était occupé à brûler des papiers ?… ajouta-t-il, pensif. Mais d'habitude on ne brûle point de papiers dans un poêle à gaz.

Soudain, il aspira longuement.

L'instant d'après, Satterthwaite admira sir Charles dans la plus belle création de sa carrière d'acteur.

Charles Cartwright était devenu Ellis, le maître d'hôtel. Assis à la petite table, il jetait des regards furtifs autour de lui. Puis, on eût juré qu'il entendait un bruit… M. Satterthwaite devina même de quoi il s'agissait… des pas dans le couloir. L'homme à la conscience tourmentée redoutait l'arrivée d'un visiteur. Se levant d'un bond, le papier dans une main et la plume dans l'autre, il se précipita vers la cheminée, la tête à demi tournée et, alarmé, prêta l'oreille. Il essaya de fourrer les papiers sous le poêle à gaz… Pour se servir des deux mains, il se débarrassa de sa plume d'un geste brusque. Le crayon de sir Charles (le stylo du drame) tomba exactement sur la tache d'encre.

— Bravo ! s'exclama M. Satterthwaite.

L'acteur avait si bien joué cette scène que son compagnon eut l'impression qu'EIlis ne pouvait avoir agi autrement.

— Voyez-vous ! dit sir Charles, reprenant sa propre personnalité et dissimulant sa joie. Si cet individu a entendu ou cru entendre l’arrivée des policiers, il a songé à cacher ce qu’il était en train d’écrire… et où le mettre ? Pas dans un tiroir ni sous le matelas… les policiers l’auraient tout de suite découvert. Le temps lui manquait pour soulever une lame du parquet. Il ne lui restait que le poêle à gaz.

— Maintenant, proposa M. Satterthwaite, voyons s’il y a quelque chose sous cet appareil.

— Très bien. Mais ce n’était peut-être qu’une fausse alerte, et Ellis peut avoir retiré ce papier plus tard. Rien ne coûte d’essayer.

Enlevant son veston et remontant ses manches de chemise, sir Charles s’étendit sur le parquet et appliqua son œil devant l’étroite fente sous le poêle.

— Il y a quelque chose là-dessous, annonça-t-il, quelque chose de blanc. Comment le retirer de là ? Il nous faudrait une longue épingle à chapeau.

— Les femmes ne se servent plus d’épingles à chapeau, soupira tristement M. Satterthwaite. Si nous prenions un canif ?

Mais le canif était trop court.

En fin de compte, M. Satterthwaite sortit et emprunta à Béatrice une aiguille à tricoter. Malgré son extrême curiosité, la femme de chambre était trop bien stylée pour oser demander au visiteur l’usage qu’il comptait faire de cet objet.

À l’aide de l’aiguille, sir Charles ramena un paquet de feuilles de papier froissées, fourrées là en hâte.

Avec une émotion croissante, les deux hommes étalèrent les feuilles sur la table et virent plusieurs brouillons de lettres griffonnées d’une écriture petite, nette et régulière.

« L’auteur de ce billet, disait le brouillon, ne veut causer d’ennuis à personne. Il peut avoir mal interprété la scène dont il a été témoin ce soir. Cependant…

Ici, le scripteur, mécontent de son texte, s’était interrompu et avait commencé un autre brouillon.

John Ellis, maître d’hôtel, a l’honneur de solliciter une brève entrevue concernant le drame de ce soir avant de se rendre à la police, muni de certains renseignements…

Pas davantage satisfait, l’homme avait essayé une troisième fois.

John Ellis, maître d’hôtel, connaît certains faits touchant la mort du docteur. Il ne les a pas encore révélés à la police…

Dans le brouillon suivant, il renonçait à écrire à la troisième personne.

J’ai un pressant besoin d’argent. Mille livres me sauveraient la vie. Je pourrais faire connaître certaines choses à la police, mais je ne veux pas créer de difficultés…

Le dernier brouillon allait encore plus droit au fait :

Je sais comment est mort le docteur. Je n'ai encore rien dit à la police. Si vous voulez me rencontrer…

Cette lettre s'interrompait brusquement et les quelques mots qui suivaient le mot « rencontrer » étaient tachés d'encre et illisibles. De toute évidence, à l'instant où il rédigeait ce brouillon, Ellis avait été dérangé par un bruit, il avait froissé ces papiers et s'était empressé de les cacher.

M. Satterthwaite poussa un profond soupir.

— Je vous félicite, Cartwright. Vous avez vu juste en ce qui concerne cette tache d'encre. Voilà de la belle besogne. Voyons maintenant où nous en sommes exactement.

Il fit une pause avant de poursuivre :

— Ellis, comme nous le pensions, est un bandit. Ce n'est pas lui qui a empoisonné sir Bartholomé, mais il connaît le meurtrier et se disposait à le faire chanter…

— Ou à la faire chanter, observa sir Charles, car nous ignorons s'il s'agit d'un homme ou d'une femme. Si cet individu avait écrit en tête de ses billets doux « monsieur » ou « madame », cela nous eût un peu aidés. Ellis doit être un artiste en son genre, car il préparait avec un soin méticuleux sa lettre de chantage. Si seulement il nous avait mis sur la voie…

— Tant pis ! Nous avançons tout de même. Souvenez-vous que nous sommes venus ici simplement pour trouver la preuve de l'innocence d'Ellis. Or, nous la tenons : ses lettres montrent que ce n'est pas lui le meurtrier de sir Bartholomé. Le coupable a également empoisonné Baddington. La police devra à présent admettre notre façon de voir.

— Auriez-vous l'intention de lui faire part du résultat de nos investigations ? demanda sir Charles, irrité.

— Nous ne saurions faire autrement. Pourquoi cette question ?

— Ma foi… (Sir Charles s'assit sur le lit et se mit à réfléchir, le sourcil froncé.) Comment vous expliquer ? Pour l'instant, nous sommes seuls à connaître ces faits. Suspectant Ellis, la police est à ses trousses et tout le monde le considère comme le meurtrier. Ainsi le vrai criminel se croit en sûreté ; certes, il se tient sur ses gardes, mais il respire à l'aise. Il serait regrettable de bouleverser cet état de choses : nous avons là en effet, une occasion exceptionnelle de déceler le rapport entre Babbington et les invités de sir Bartholomé. Ils ignorent qu'on a établi une relation entre la mort de Tollie et celle de Babbington et ne se douteront de rien.

— Je saisis votre idée et je suis d'accord avec vous, dit Satterthwaite. Cependant, notre devoir de citoyen nous oblige à révéler sans retard notre découverte à la police. Nous n'avons pas le

droit de la garder pour nous.

Sir Charles le regarda, surpris.

— Mon cher, vous êtes le modèle des bons citoyens. Nous devons certes nous plier à la loi… mais je ne suis pas aussi orthodoxe que vous et je n'aurai aucun scrupule à tenir secrète notre trouvaille un jour ou deux… seulement un jour ou deux… Hein ? Non ? Eh bien ! qu'à cela ne tienne ! Soyons donc les défenseurs de l'ordre et de la loi.

— Comprenez-moi, expliqua M. Satterthwaite, Johnson est mon ami. Il nous a reçus très aimablement, nous a fait connaître le rapport de l'inspecteur et nous a fourni tous les renseignements désirables.

— Vous avez raison, murmura sir Charles. Pourtant, moi seul ai eu l'idée de regarder sous le poêle à gaz. Cette pensée ne serait jamais venue à l'un de ces balourds de policiers… Enfin, faites comme vous l'entendrez. Mais dites-moi, Satterthwaite : où se trouve Ellis en ce moment ?

— Il a obtenu, je suppose, la somme qu'il exigeait. On l'a payé pour qu'il disparaisse et il court à présent.

— Cette explication doit être la bonne, dit sir Charles.

Il eut un léger frisson.

— Satterthwaite, je n'aime pas l'atmosphère de cette chambre. Sortons.

CHAPITRE VII

PLAN DE CAMPAGNE

Sir Charles et M. Satterthwaite rentrèrent à Londres le lendemain soir.

Il leur fallut user de beaucoup de tact au cours de leur entrevue avec le colonel Johnson. L'inspecteur Crossfield voyait d'un mauvais œil ces simples amateurs qui avaient découvert ce qui avait échappé à lui et à ses agents. Il eut de la difficulté à cacher son dépit.

— Permettez-moi de vous féliciter, sir Charles. J'avoue que l'idée ne m'est pas venue de fouiller sous le poêle à gaz. Votre perspicacité me déconcerte !

Les deux hommes n'entrèrent pas dans les détails et omirent à dessein de raconter qu'une tache d'encre était à l'origine de leur trouvaille.

— Nous avons cherché un peu dans tous les coins, se contenta de dire sir Charles.

— Quoi qu'il en soit, les résultats sont là, fit l'inspecteur. Non pas que j'en sois très surpris. Il tombe sous le sens que si Ellis n'est pas le meurtrier, il a une raison pour disparaître. Et dès le début, je l'ai soupçonné de se livrer au chantage.

Leur découverte décida cependant le colonel Johnson à faire intervenir la police de Loomouth. Une enquête s'imposait sur la mort de Stephen Babbington.

— Si les policiers démontrent que le pasteur est mort empoisonné par la nicotine, Crossfield devra admettre qu'il existe un lien entre les deux décès, déclara sir Charles tandis que l'auto roulait à toute vitesse vers Londres.

Il était plutôt ennuyé d'avoir dû communiquer ces derniers renseignements à la police.

M. Satterthwaite le calma en lui faisant remarquer qu'ils ne seraient pas rendus publics ni transmis à la presse.

— Le coupable ne se doutera donc de rien et on continuera à chercher Ellis.

Sir Charles admit le bien-fondé de ce point de vue.

Dès leur arrivée à Londres, il avait fait part à M. Satterthwaite de son intention d'aller rendre visite à Egg Lytton Gore. Le papier à lettres de la jeune fille portait une adresse de Balgrave Square, où il espérait la rencontrer.

M. Satterthwaite approuva cette initiative. Lui-même désirait voir

Egg. On convint que sir Charles téléphonerait à la jeune fille.

Egg n'avait pas quitté Londres. Elle et sa mère séjournaient chez des parents et ne regagneraient Loomouth que dans une semaine. Elle accepta volontiers de dîner avec les deux amis.

— On ne peut tout de même pas la recevoir ici, dit sir Charles en jetant un coup d'œil dans sa luxueuse garçonnière. Sa mère le trouverait peut-être incorrect. Assurément, nous pourrions inviter aussi miss Milray, mais je préfère m'en passer. La seule présence de cette femme me crispe. Elle est si intelligente que, devant elle, je me sens en infériorité.

M. Satterthwaite proposa sa maison. En fin de compte, il fut convenu qu'on dînerait au Berkeley. Ensuite, si Egg y tenait, on irait ailleurs.

M. Satterthwaite constata au premier coup d'œil que la jeune fille avait maigri. Ses yeux cernés semblaient agrandis et fiévreux ; elle était très pâle. Mais elle conservait toujours son charme et son enthousiasme juvéniles.

Elle dit à sir Charles :

— Je savais que vous viendriez…

Le ton de sa voix laissait entendre : « Maintenant que vous êtes là, tout s'arrangera… »

M. Satterthwaite songea en lui-même : « Au fond, elle n'était pas sûre qu'il viendrait… pas du tout sûre. Elle a vécu sur des charbons ardents et s'est fait du mauvais sang. Cet homme s'en rend-il compte ? D'ordinaire, les acteurs sont si vains… Ne voit-il pas que cette enfant l'aime à la folie ? »

La situation semblait pour le moins bizarre. Sir Charles était également très épris d'Egg, et il fallait ce double crime, d'une nature odieuse, pour réunir aujourd'hui ces deux êtres. Ainsi pensait M. Satterthwaite.

Peu de paroles furent échangées au cours du dîner ; sir Charles raconta ses aventures à l'étranger, et Egg parla de la vie courante à Loomouth. M. Satterthwaite les stimulait lorsque la conversation languissait. Le repas terminé, tous trois quittèrent le restaurant pour se rendre chez M. Satterthwaite.

La maison qu'habitait celui-ci se trouvait située sur le quai de Chelsea. Elle était spacieuse et contenait un nombre imposant d'œuvres d'art, tableaux, statues, porcelaines de Chine, vieilles poteries, ivoires miniatures et de très beaux meubles anciens ; on y respirait le calme et le bon goût.

Egg Lytton Gore ne vit rien, ne remarqua rien. Elle lança son manteau du soir sur un fauteuil et dit :

— Enfin, nous y voici ! Maintenant, racontez-moi tout.

Elle écouta avec un vif intérêt sir Charles lui narrer leur visite

dans le Yorkshire et demeura haletante d'émotion de la lettre de chantage.

— Nous ne pouvons qu'imaginer la suite, conclut sir Charles. Sans doute Ellis a-t-il payé pour tenir sa langue et on a facilité sa fuite.

Egg le regarda fixement.

— Non, non ! Ne comprenez-vous pas qu'Ellis est mort ?

Les deux hommes sursautèrent, mais Egg insista :

— Bien sûr qu'il est mort ! Voilà pourquoi il a disparu sans laisser de traces. Il en connaissait trop long et on l'a tué. Ellis est la troisième victime.

Bien que ni l'un ni l'autre des deux hommes n'eût encore envisagé cette éventualité, ils durent en admettre la vraisemblance.

— Mais dites-moi, ma chère amie, fit sir Charles, c'est très joli de prétendre qu'Ellis est mort. Mais où se trouve son cadavre ? On n'escamote pas aisément les soixante-quinze kilos de chair d'un imposant maître d'hôtel.

— J'ignore où l'on a fourré le cadavre, répliqua Egg, mais les cachettes ne manquent pas.

— Voire ! murmura M. Satterthwaite.

— Il y en a partout. Dans une maison comme l'Abbaye, il y a de vastes soupentes où personne ne met jamais les pieds. Il doit être enfermé dans une malle au grenier.

— J'en doute, dit sir Charles, mais tout est possible. Sa découverte peut ainsi être retardée… mais pour combien de temps ?…

Il n'était pas dans la nature de la jeune Egg d'éluder les difficultés, et elle répondit tout de suite à l'objection encore non formulée de sir Charles.

— L'odeur monte et ne descend pas. La présence d'un corps en décomposition est plus vite remarquée dans la cave qu'au grenier. Pendant quelque temps les gens s'imagineront sentir un rat crevé.

— Si votre hypothèse se confirmait, tout indiquerait que c'est un homme qui a commis le crime. Une femme ne serait pas capable de trimballer un cadavre à travers une maison. Cet exploit constituerait un tour de force, même pour un homme.

— J'envisage d'autres façons de se défaire de cette encombrante dépouille. Vous savez qu'il existe un passage souterrain à l'Abbaye. Miss Sutcliffe m'en a parlé et sir Bartholomé m'avait promis de me le montrer. Le meurtrier a pu remettre à Ellis sa rançon, lui indiquer le moyen de fuir et l'entraîner dans le souterrain pour le tuer. Une telle prouesse peut être réalisée par une femme… elle l'aurait frappé par-derrière et, abandonnant le cadavre sur place, elle aurait regagné sa chambre à l'insu de tous.

Incrédule, sir Charles hocha la tête, mais il ne voulut pas discuter davantage le point de vue d'Egg.

M. Satterthwaite se rappela que le même soupçon lui avait traversé l'esprit dans la chambre d'Ellis lorsqu'ils avaient mis la main sur les brouillons de lettres et il se souvint que sir Charles avait eu un léger frisson. À cet instant, lui était venue l'idée qu'Ellis était peut-être mort…

M. Satterthwaite se dit : « S'il en est ainsi, nous avons affaire à forte partie… à un adversaire dangereux… » Soudain il éprouva un frisson de peur.

Une personne coupable de trois crimes ne s'arrêterait pas en si bon chemin.

Sir Charles, Egg et lui-même couraient un grand risque, car ils en savaient déjà trop long.

La voix de sir Charles le rappela à la réalité.

— Un point reste obscur dans votre lettre, Egg. Vous me dites qu'Oliver Manders avait éveillé les soupçons de la police. Je n'en discerne pas la raison.

M. Satterthwaite crut s'apercevoir de la confusion d'Egg ; il lui sembla même la voir rougir.

« Ah ! ah ! songea-t-il, voyons un peu comment vous allez vous en tirer, ma petite demoiselle ! »

— J'ai été sotte, reconnut Egg. Je me suis grossièrement trompée. Je m'imaginais que l'arrivée inopinée d'Oliver et sa chute à cet endroit… allaient intriguer les policiers.

Sir Charles accepta volontiers cette explication.

— Oui, dit-il, je comprends.

M. Satterthwaite prit la parole.

— Était-ce vraiment un prétexte fabriqué de toutes pièces ?

Egg se tourna vers lui.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Son accident paraît plutôt bizarre, et s'il avait inventé cette histoire, vous seriez la première à le savoir.

— Je n'en sais rien. Je n'y avais pas encore pensé. Mais pourquoi aurait-il simulé un accident ?

— Il a pu avoir un motif d'ailleurs tout naturel, dit sir Charles, qui sourit en regardant Egg.

La jeune fille rougit.

— Oh ! non, dit-elle. Certes, non.

M. Satterthwaite jugea que son ami avait mal interprété la rougeur de la jeune fille. Sir Charles lui sembla plus triste et vieilli lorsqu'il dit à Egg :

— Eh bien ! si votre ami ne courait aucun danger, pourquoi m'avoir appelé ?

Egg s'avança vivement et le prit par la manche de son veston.

— Vous n'allez pas repartir, j'espère ? Songeriez-vous à

abandonner l’affaire ? Il faut que vous découvriez la vérité… toute la vérité. Vous êtes seul capable de le faire, et vous le ferez.

Elle frémissait de passion. Toute sa vitalité remontait par vagues et submergeait le salon.

— Avez-vous donc une telle confiance en moi ? fit sir Charles, ému.

— Oui, oui, oui ! Nous allons, vous et moi, chercher la vérité.

— Et Satterthwaite ?

— Naturellement ! M. Satterthwaite nous y aidera, ajouta-t-elle, indifférente.

M. Satterthwaite sourit à part lui. Qu’elle le voulût ou non, il n’avait pas l’intention de rester à l’écart. Il raffolait des histoires mystérieuses, prenait plaisir à observer la nature humaine et avait un faible pour les amoureux. Quelle belle occasion de satisfaire ces trois goûts !

Sir Charles s’assit, la voix changée. À présent, il dirigeait la mise en scène d’une nouvelle production.

— Tout d’abord, songeons à éclaircir la situation. Oui ou non, sommes-nous d’accord sur ce point : est-ce le même individu qui a tué Babbington et Bartholomé Strange ?

Egg et Satterthwaite répondirent par l’affirmative.

— Maintenant : le deuxième meurtre est-il la conséquence du premier ? En d’autres termes, a-t-on supprimé Bartholomé Strange pour l’empêcher de révéler ce qu’il connaissait ou soupçonnait du premier crime ?

— Oui, répondirent en même temps Egg et M. Satterthwaite.

— En ce cas, commençons l’enquête par le premier crime.

Egg approuva.

— Selon moi, tant que nous n’aurons pas découvert le mobile du premier, n’espérons pas identifier le criminel. Mais ce mobile sera bien difficile à établir. Babbington était un homme inoffensif, agréable, sans aucun ennemi au monde. Pourtant, il a été empoisonné… et le meurtrier avait une raison. À nous de la déceler.

Sir Charles prononça de sa voix habituelle :

— Mettons-nous donc à l’œuvre. Quels sont d’ordinaire les mobiles d’un crime ? D’abord la cupidité.

— La vengeance, dit Egg.

— La manie homicide et la peur, déclara M. Satterthwaite. Le crime passionnel ne saurait être évoqué en la circonstance.

Charles Cartwright griffonnait des notes sur une feuille de papier.

— Cela suffit pour le moment, dit-il. Prenons d’abord, la cupidité. Quelqu’un profite-t-il de la mort de Babbington ? Avait-il de l’argent ou des espérances ?

— Je ne pense pas que ce soit le cas, fit Egg.

— Moi non plus, mais nous ferions bien d'interroger Mme Babbington à ce sujet.

— Puis vient la vengeance. Babbington a-t-il causé un préjudice à quelqu'un… peut-être en sa jeunesse ? A-t-il épousé la femme convoitée par un autre ? Nous devrons également élucider ce point.

« Arrivons-en à la manie homicide. Babbington et Tollie ont-ils été victimes d'un fou ? Je ne crois pas à la valeur de cette hypothèse. Même un dément déploie un minimum de raisonnement dans ses crimes, autrement dit, il peut se croire désigné par Dieu pour supprimer les médecins ou les ecclésiastiques, mais pas les deux à la fois. Donc, écartons cette deuxième hypothèse. Reste la peur.

« À vous dire vrai, cette solution me semble la plus plausible. Babbington connaissait un secret redoutable et on l'a tué pour qu'il ne puisse le révéler.

— Je ne vois pas ce que M. Babbington aurait pu connaître de compromettant sur une des personnes présentes ce soir-là, observa M. Satterthwaite.

— Peut-être M. Babbington ignorait-il lui-même la portée de ce qu'il savait, hasarda sir Charles, qui poursuivit en essayant de préciser sa pensée :

« Il m'est difficile de me faire comprendre. Supposons, par exemple, que Babbington ait vu à un moment donné une certaine personne en un certain endroit. Admettons également que cette même personne se soit fabriqué un alibi pour prouver qu'à ce moment précis elle se trouvait à cent kilomètres de là. Babbington pouvait le plus innocemment du monde la trahir en présence de témoins.

— Je comprends, murmura Egg. Disons qu'un meurtre a été commis à Londres et que Babbington a vu le criminel à la gare Victoria ; mais l'homme a certifié qu'il ne se trouvait pas à Londres ce jour-là et a fourni un alibi démontrant qu'il se promenait à Leeds. Babbington aurait pu le vendre à son insu.

— Voilà exactement ce que je veux dire. Ce n'est là qu'une hypothèse ; il s'agit peut-être de tout autre chose. Ce soir-là, Babbington a pu se trouver en présence d'un personnage qu'il a connu sous un nom différent…

— … ou qu'il a déjà marié et qu'il a revu avec une épouse inconnue de lui, observa Egg. Les pasteurs marient beaucoup de gens. Il y avait peut-être un bigame parmi les invités.

— Le secret du pasteur pouvait avoir trait à une naissance ou une mort, suggéra M. Satterthwaite.

— Le champ est vaste, dit Egg en plissant le front. Il faudra nous y prendre d'une autre façon. Revenons à vos invités et dressons-en la liste. Qui était chez vous et chez sir Bartholomé ?

Elle prit le papier et le crayon des mains de sir Charles.

— Les Dacres assistaient aux deux réceptions, ainsi que cette femme aux cheveux couleur de chou fané, comment s'appelle-t-elle ? Wills. Miss Angela Sutcliffe…

— Angela est hors de question. Je la connais de longue date.

Egg eut un sourire espiègle.

— Nous ne pouvons nous permettre ces exceptions. Soyons pratiques. Moi, je ne connais rien de la vie d'Angela Sutcliffe. À mes yeux, elle est aussi capable d'un crime que quiconque… peut-être davantage, car une actrice a un passé. À mon sens, elle est la personne la plus suspecte.

Egg lança un regard de défi à sir Charles, dont les yeux s'éclairèrent soudain.

— En ce cas, nous ne saurions écarter Oliver Manders.

— Comment Oliver pourrait-il être le criminel ? Il connaissait M. Babbington depuis si longtemps !

— Il était présent aux deux réceptions et son arrivée me semble sujette à caution.

— Fort bien, déclara Egg.

Elle fit une pause et ajouta :

— Alors, je vais aussi inscrire mère et moi-même… Cela nous donne six suspects.

— Croyez-vous que…

— Nous ferons les choses correctement ou pas du tout ! protesta Egg, les yeux fulgurants.

M. Satterthwaite rétablit la paix en offrant des rafraîchissements. Il sonna.

Sir Charles s'éloigna vers un coin de la pièce pour admirer de près un buste de nègre. Egg s'approcha de M. Satterthwaite et lui glissa la main sous le bras.

— Que je suis ridicule de m'emporter ainsi ! murmura-t-elle. C'est vrai, je suis sotte, mais pourquoi aussi éliminerait-on cette femme ? Il insiste vraiment trop. Oh ! Faut-il que je sois jalouse !

M. Satterthwaite sourit en lui caressant la main.

— La jalousie ne sert à rien, petite amie, dit-il. Si vous êtes jalouse, ne le montrez pas. À propos, croyez-vous réellement qu'on puisse suspecter le jeune Manders ?

Egg fit entendre un ricanement innocent.

— Bien sûr que non ! J'ai écrit cela à Charles pour qu'il ne prenne pas peur.

Elle regarda sir Charles toujours en contemplation devant le buste du nègre.

— Je ne tenais pas à lui donner l'impression de courir après lui. Mais je ne veux pas qu'il s'imagine que j'ai le béguin pour Oliver, parce que c'est faux. Comme la vie est difficile !

— Prenez patience, conseilla M. Satterthwaite, tout finira par s'arranger.

— Je ne suis pas patiente, protesta Egg. Je veux voir mes désirs se réaliser tout de suite… et même plus vite.

M. Satterthwaite éclata de rire, et sir Charles revint vers eux.

Tout en buvant leur liqueur, ils échafaudèrent un plan de campagne : sir Charles reviendrait habiter le Nid de Corneilles, pour lequel il n'avait pas encore trouvé d'acquéreur. Egg et sa mère retourneraient à Rose Cottage plus tôt qu'elles n'en avaient l'intention. Mme Babbington habitait toujours Loomouth et leur fournirait tous les renseignements possibles pour leur permettre d'agir.

— Nous triompherons ! s'écria Egg. Je pressens que le succès couronnera nos efforts.

Elle se pencha vers sir Charles. Les yeux brillants d'espoir, elle leva son verre et le choqua contre le sien.

— À notre succès ! s'exclama-t-elle.

Lentement, très lentement, les yeux fixés sur ceux d'Egg, il porta son verre à ses lèvres.

— À notre succès, dit-il et à l'avenir !

TROISIÈME ACTE

DÉCOUVERTE

CHAPITRE PREMIER

Mme BABBINGTON

Mme Babbington était allée habiter une maisonnette de pêcheurs à proximité du port. Elle attendait le retour de sa sœur, qui devait rentrer du Japon dans six mois, pour faire des projets : aussi n'avait-elle signé qu'un bail de six mois. Son deuil l'avait tellement bouleversée qu'elle ne pouvait se résigner à s'éloigner de Loomouth. Stephen Babbington avait été pasteur de la paroisse de Saint-Petroch, à Loomouth, pendant dix-sept ans et ils y avaient vécu des années heureuses et paisibles, malgré le chagrin que leur avait causé la mort de leur fils Robin.

Ils avaient trois autres enfants : Edouard qui était à Ceylan, Lloyd, en Afrique du Sud et Stephen, officier de marine à bord de l'*Angolia*. Mme Babbington recevait d'eux de longues lettres pleines d'affection, mais aucun d'eux ne pouvait offrir un foyer à sa mère ni être pour elle une société.

Aussi Margaret Babbington souffrait-elle de la solitude…

Non pas qu'elle s'accordât beaucoup de loisir pour penser à son chagrin. Elle continuait ses activités charitables dans la paroisse, le nouveau curé étant célibataire. Elle passait aussi une grande partie de son temps à jardiner dans le petit lopin de terre attenant à sa maisonnette, car les fleurs faisaient partie intégrante de sa vie.

Un après-midi qu'elle travaillait dans son jardinet, entendant le bruit du loquet à sa barrière, elle leva les yeux : sir Charles Cartwright entrait, suivi d'Egg Lytton Gore.

Mme Babbington ne fut point surprise de la visite d'Egg. Elle savait que la jeune fille et sa mère devaient revenir prochainement à Loomouth, mais elle fut étonnée de voir sir Charles. On disait qu'il avait quitté définitivement le pays et les journaux locaux avaient reproduit des entrefilets des quotidiens de Londres relatant les déplacements de l'ancien acteur dans le midi de la France. Un écriteau portant les mots « À vendre » était accroché à la grille de la propriété du Nid de Corneilles. Personne ne s'attendait au retour de sir Charles, et cependant c'était bien lui.

Mme Babbington releva ses cheveux en désordre sur son front moite et considéra avec gêne ses mains souillées de terre.

— Je n'ose vous serrer la main, dit-elle. Je devrais mettre des gants pour jardiner. J'en prends parfois, mais je m'en débarrasse au bout d'un instant. On se sent beaucoup plus à l'aise les mains nues.

Elle accompagna ses visiteurs dans la maison. Le petit salon avait été gaiement décoré de cretonnes aux couleurs vives. Des photographies ornaient les murs et sur la table il y avait un vase de chrysanthèmes.

— Quelle surprise de vous revoir au pays, sir Charles ! Je croyais que vous aviez quitté pour toujours le Nid de Corneilles.

— C'était bien mon idée, répondit franchement l'acteur, mais parfois, madame Babbington, le destin nous commande.

La veuve du pasteur se tourna alors vers Egg, qui devina les paroles prêtes à sortir de ses lèvres.

— Madame Babbington, nous ne vous faisons pas une simple visite ; sir Charles et moi avons quelque chose de très sérieux à vous dire mais… excusez-nous si nous venons raviver votre douleur.

Mme Babbington, l'air angoissé, regarda tour à tour ses deux visiteurs.

— D'abord, déclara sir Charles, je voudrais savoir si vous avez reçu des nouvelles du ministère de l'Intérieur.

Mme Babbington inclina la tête.

— Voilà qui facilitera notre mission, remarqua sir Charles.

— Vous désirez me voir sans doute au sujet de l'exhumation ?

— Oui. Je comprends tout le chagrin qu'une pareille formalité va vous causer.

La voix de sir Charles, empreinte de sympathie, la toucha.

— Ne croyez pas que j'y attache tant d'importance. Certaines personnes sont terrifiées à l'idée d'une exhumation. Pas moi. À mes yeux, la dépouille mortelle compte peu. Mon cher mari revit quelque part… en paix, et nul ne peut troubler son repos. Ce qui me tourmente plutôt, c'est la pensée que Stephen n'a pas succombé à une mort naturelle. Cela me paraît tellement impossible !

— Je comprends vos sentiments. Nous aussi… nous avons éprouvé le même doute… tout d'abord…

— Que voulez-vous dire par « tout d'abord », sir Charles ?

— C'est que, madame Babbington, j'ai conçu des soupçons le soir même de la mort de votre mari. Comme vous, cependant, l'idée d'un crime me paraissait tellement invraisemblable que je l'ai chassée de mon esprit.

— J'ai eu également cette impression, déclara Egg.

— Vous avez cru tous deux qu'on avait tué… Stephen ? interrogea Mme Babbington, stupéfaite.

Sa voix trahissait une telle incrédulité que ni l'un ni l'autre ne surent comment reprendre la conversation. Enfin, sir Charles dit :

— Comme vous le savez, madame Babbington, j'ai voyagé en France. Je me trouvais sur la Riviera lorsque j'appris par les journaux la mort de mon ami Bartholomé Strange qui s'est produite à peu près

dans les mêmes circonstances que celle de votre mari. En même temps m'est parvenue une lettre de miss Lytton Gore.

Egg acquiesça de la tête et dit :

— J'étais invitée à l'Abbaye lorsque survint la mort de sir Bartholomé. Et je vous affirme, madame Babbington, que tout s'est passé exactement de la même manière. Le docteur est mort en quelques minutes.

Mme Babbington hocha lentement la tête.

— Je n'y comprends rien. Stephen et sir Bartholomé, ce médecin si bon et si capable ! Qui pouvait souhaiter leur disparition ? Il y a sûrement eu méprise.

— Sachez qu'on possède la preuve de l'empoisonnement de sir Bartholomé, fit sir Charles.

— Alors, c'est l'œuvre d'un fou.

Sir Charles continua :

— Madame Babbington, je veux aller au fond des choses et découvrir la vérité. Il n'y a pas de temps à perdre : une fois connu le résultat de l'exhumation, notre criminel va sûrement se tenir sur ses gardes. Afin de gagner du temps, je n'attendrai même pas que l'autopsie ait eu lieu pour avancer que votre mari a été, lui aussi, victime d'un empoisonnement par la nicotine. M. Babbington ou vous-même connaissiez-vous les divers usages de la nicotine pure ?

— D'habitude, j'emploie une solution de nicotine pour asperger mes roses, sans me douter que c'est là un poison.

— J'ai l'impression que dans les deux cas on s'est servi de l'alcaloïde pur. Hier soir, j'ai lu un article à ce sujet dans une revue scientifique. Les cas d'empoisonnement par la nicotine sont extrêmement rares.

— J'ignore tout de l'empoisonnement par la nicotine, déclara Mme Babbington, sauf qu'il peut se produire chez des fumeurs invétérés.

— Votre mari fumait-il ?

— Oui.

— Voyons, madame Babbington, vous avez manifesté tout à l'heure une vive surprise à la pensée que quelqu'un aurait songé à supprimer votre mari. Faut-il en déduire que vous ne lui connaissiez pas d'ennemis ?

— Aucun. Les gens le taquinaient parfois sur ses conceptions rétrogrades, ajouta-t-elle avec un triste sourire. Il prenait de l'âge et s'effrayait des innovations, mais tout le monde l'aimait. On ne pouvait haïr Stephen, sir Charles !

— Je suppose que votre mari n'a pas laissé beaucoup d'argent, n'est-ce pas ?

— Non. Presque rien. Stephen ne savait pas économiser. Il

donnait tout ce qu'il possédait et je devais souvent refréner sa générosité.

— Avait-il des espérances ? Devait-il hériter d'un bien quelconque ?

— Non, Stephen n'avait pas beaucoup de parents. Sa sœur a épousé un pauvre pasteur du Northumberland et tous ses oncles et tantes sont morts.

— En sorte que la mort de M. Babbington ne devait profiter à personne ?

— À personne.

— Revenons une minute sur cette question des ennemis personnels de votre mari. Vous prétendez qu'il n'en avait point, mais il a pu en avoir dans sa jeunesse ?

Mme Babbington parut sceptique.

— C'est peu probable. Stephen n'avait pas un caractère querelleur et il s'entendait avec tout le monde.

— Excusez-moi de vous poser une question indiscrète, dit sir Charles en toussotant nerveusement. Lors de vos fiançailles, M. Babbington ne prit-il pas la place d'un soupirant évincé ?

Mme Babbington baissa les yeux.

— Stephen était le vicaire de mon père. C'est le premier homme que je connus à ma sortie de pension. Nous tombâmes amoureux l'un de l'autre. Nos fiançailles durèrent quatre ans et, lorsqu'il eut un presbytère dans le comté de Kent, nous songeâmes au mariage. Notre idylle fut des plus calmes et des plus heureuses.

Sir Charles inclina la tête, charmé par la simplicité et la dignité de Mme Babbington.

Egg interrogea à son tour :

— Madame Babbington, savez-vous si votre mari connaissait quelques-uns des invités de sir Charles ?

Mme Babbington parut légèrement intriguée.

— Ma chère petite, seulement vous, votre maman et le jeune Oliver Manders.

— Aucun des autres ?

— Stephen et moi, nous avions vu jouer Angela Sutcliffe dans un théâtre de Londres cinq ans auparavant et nous nous réjouissions de la rencontrer ce soir-là.

— Ne lui aviez-vous pas été présentée avant cette réception chez sir Charles ?

— Non. Nous n'avons jamais eu l'occasion de fréquenter des artistes avant l'arrivée de sir Charles à Loomouth, et ce fut pour nous un grand événement. Sir Charles ne se doute sûrement pas du souffle romanesque qu'il a apporté dans nos existences.

— Ne connaissiez-vous pas non plus le capitaine et Mme Dacres ?

— Ce petit homme et cette femme si élégante ?

— Oui.

— Non, nous ne les connaissions pas, et pas davantage l'autre femme… celle qui écrit des pièces. La pauvre créature semblait bien déplacée dans ce salon !

— Êtes-vous bien sûre de n'avoir jamais rencontré autrefois aucun de mes invités ? demanda sir Charles.

— Je vous le certifie en ce qui me concerne et je pourrais être aussi affirmative quant à mon mari, car nous ne faisions jamais rien l'un sans l'autre.

— M. Babbington ne vous avait-il point parlé des gens que vous verriez ce soir-là ? insista Egg.

— Non, mais il s'attendait à passer une intéressante soirée. Et, une fois là… il n'en eut guère le temps, le malheureux…

Son visage se crispa.

Sir Charles se hâta de dire :

— Pardonnez-nous de vous tourmenter ainsi. Mais comprenez-moi : nous pressentons qu'un drame s'est passé et nous en cherchons les causes. Il doit y avoir une raison à ce meurtre brutal.

— Je saisis votre pensée. S'il s'agit d'un meurtre, il y a certainement un motif, mais lequel ?…

Après un court silence, sir Charles demanda :

— Pourriez-vous me retracer brièvement la carrière de votre mari ?

Mme Babbington avait la mémoire des dates.

Voici les notes que prit sir Charles :

« Stephen Babbington, né à Islington, Devon, en 1868. A fait ses études au collège de Saint-Paul, puis à Oxford. Fut ordonné diacre et nommé à la paroisse d'Oxton en 1891. Ordonné prêtre en 1892. Vicaire à Elsington, dans le Surrey, auprès du Révérend Vernon Lorrimer, 1894-1899. Épousa Margaret Lorrimer, 1899, et occupa la cure de Saint-Mary de Gilling, Kent, puis celle de Saint-Petroch, Loomouth, 1916. »

— Voilà des renseignements précieux, dit sir Charles. Nous devrons étudier particulièrement la période où M. Babbington remplissait les fonctions de curé à Saint-Mary de Gilling. Aucune des personnes présentes à ma réception n'a pu être mêlée à la vie du pasteur au cours des années précédentes.

Mme Babbington frémit.

— Croyez-vous vraiment… que l'une d'elles ?…

— Je ne sais que penser, dit sir Charles. Sir Bartholomé a dû voir ou deviner quelque chose, et Bartholomé Strange mourut de la même façon que M. Babbington, et cinq…

— Sept, rectifia Egg.

— … Sept personnes étaient présentes aux deux soirées. L'une d'elles doit être coupable.

— Mais pourquoi ? s'écria Mme Babbington. Pourquoi aurait-on empoisonné Stephen !

— C'est ce que nous allons découvrir, déclara sir Charles.

CHAPITRE II

LADY MARY

M. Satterthwaite séjournait au Nid de Corneilles avec sir Charles. Tandis que son hôte et Egg Lytton Gore faisaient leur visite à Mme Baddington, M. Satterthwaite prenait le thé en compagnie de lady Mary.

Lady Mary aimait beaucoup M. Satterthwaite. Malgré toute sa douceur et sa gentillesse, cette femme savait réserver sa sympathie aux gens qu'elle en jugeait dignes.

Tout en buvant son thé de Chine dans une tasse de Dresde et en grignotant un minuscule sandwich, M. Satterthwaite bavardait. Depuis la soirée où ils s'étaient rencontrés chez sir Charles, lady Mary et son visiteur s'étaient découvert des amis communs.

Leur conversation débuta sur ce sujet, puis dériva peu à peu vers des questions plus familières. M. Satterthwaite était la délicatesse même… Il prêtait une oreille complaisante aux ennuis des autres sans jamais leur imposer les siens, et lady Mary avait trouvé tout naturel de lui faire part de ses préoccupations concernant l'avenir de sa fille. Déjà, elle lui parlait comme à un vieil ami.

— Egg est une entêtée, dit-elle. Elle se donne entièrement aux choses qui lui tiennent à cœur. À vrai dire, monsieur Satterthwaite, je n'aime pas la voir se passionner ainsi pour cet effroyable drame. Egg se moquerait de moi si elle m'entendait, mais ces sortes d'enquêtes ne conviennent pas à une jeune fille de notre monde.

Elle rougit. Ses yeux bruns, doux et ingénus, se tournèrent vers M. Satterthwaite avec une expression suppliante.

— Je vous approuve, chère madame. Peut-être est-ce un préjugé démodé de ma part, mais je partage votre façon de voir. Tout de même, ajouta-t-il avec un rire malicieux, à notre siècle de lumière, on ne peut exiger qu'une jeune fille reste à la maison pour broder et qu'elle tremble au récit d'un crime.

— Je frémis à la seule pensée de ces choses, dit lady Mary. Jamais je n'aurais cru être témoin d'un crime. C'est horrible.

Elle frissonna.

— Pauvre sir Bartholomé !

— Le connaissiez-vous bien ? risqua M. Satterthwaite.

— Je ne l'avais vu que deux fois avant d'aller à l'Abbaye. La première, voilà un an, lorsqu'il vint passer une fin de semaine chez sir Charles et la seconde, le soir de la mort du malheureux pasteur. Son

invitation me surprit beaucoup. Je l'acceptai pour faire plaisir à ma fille. La chère petite n'a pas beaucoup de distractions. Depuis quelque temps, je la trouvais triste et je pensais qu'une grande réception mondaine lui changerait un peu les idées.

M. Satterthwaite approuva et dit :

— Parlez-moi d'Oliver Manders. Ce jeune garçon m'intéresse.

— Je le crois intelligent. La vie ne lui a guère souri jusqu'à présent. Vous comprenez, son père et sa mère n'étaient pas mariés.

— Tiens !

— Ici, tout le monde est au courant, sans quoi je me serais gardée de vous en parler. La vieille Mme Manders, la grand-mère d'Oliver, habite ici, à Dunboyne, cette magnifique propriété sur la route de Plymouth. Son mari était avocat à Loomouth et son fils occupe une haute situation dans la Cité. Il est d'ailleurs fort riche. La fille de Mme Manders, une très jolie personne, s'entícha d'un homme marié. Il était certes plus à blâmer qu'elle. Le scandale éclata et ils filèrent ensemble. L'épouse outragée refusa de divorcer. Mlle Manders mourut peu après la naissance d'Oliver. L'oncle et la tante de Londres n'ayant pas d'enfants, s'occupèrent du petit qui partageait son temps entre eux et sa grand-mère. Il venait tous les ans passer ses vacances à Loomouth.

Elle fit une pause, puis reprit :

— Le jeune Oliver m'a toujours inspiré une grande sympathie. À mon sens, on exagère beaucoup quand on parle de sa morgue.

— C'est là un phénomène assez commun, observa M. Satterthwaite. Si un individu affiche une haute opinion de lui-même et se vante à tout instant, je devine chez lui un complexe d'infériorité et cette faiblesse morbide est à l'origine de bien des crimes. Les hommes qui en sont atteints éprouvent le besoin d'affirmer leur personnalité.

— Voilà qui me surprend, murmura Lady Mary, tout émue.

— M. Satterthwaite lança vers elle un regard presque sentimental. Il admirait la courbe délicate de ses épaules, la douceur de ses yeux bruns et la grâce de son visage d'où le fard était absent. Il songea :

« Qu'elle a dû être belle dans sa jeunesse ! Elle ne possédait peut-être pas la beauté insolente de la rose… Non, mais celle de la modeste violette cachant ses charmes. »

Mentalement, il traduisait ses pensées dans la langue fleurie du romantisme… et évoquait certains incidents de sa propre jeunesse.

Bientôt, il se surprit à raconter à Lady Mary une intrigue amoureuse… la seule de sa vie. Une idylle plutôt mièvre, suivant le code de l'amour moderne, mais très chère au cœur de M. Satterthwaite.

Il lui parla de la jeune fille si jolie avec qui il était allé admirer les campanules aux jardins de Kew. Ce jour-là, il avait l'intention de lui demander sa main car il s'était imaginé qu'elle partageait ses

sentiments. Hélas ! tandis que tous deux regardaient les fleurs, elle lui avait fait ses confidences… Elle en aimait un autre… Dissimulant son amer regret, il se contenta du rôle d'ami fidèle.

Ce n'était certes pas la grande aventure, mais elle s'harmonisait fort bien avec le décor de soieries légèrement fanées et de bibelots en porcelaine du salon de lady Mary.

Ensuite la mère d'Egg parla de sa propre vie et de son mariage qui n'avait pas été très heureux.

— J'étais une vraie sotte… les jeunes filles sont trop sûres d'elles-mêmes, monsieur Satterthwaite. Elles ne veulent suivre aucun conseil. On écrit et on discute à perte de vue sur l'instinct féminin. Moi, je n'y crois pas. Rien ne met en garde les jeunes filles contre certains individus. Les parents ont beau les avertir, elles font la sourde oreille. C'est triste à dire, mais une jeune fille se sent d'autant plus attirée vers un homme qu'on le prétend mauvais. Elle espère le réformer à force de tendresse.

M. Satterthwaite prononça d'une voix indulgente :

— Si jeunesse savait… Hélas ! on sait toujours trop tard !

Lady Mary poussa un soupir.

— Je ne puis m'en prendre qu'à moi-même. Mes parents n'approuvaient pas mon mariage avec Ronald. Il était de bonne famille, mais il avait une mauvaise réputation. Mon père me prévint que ce n'était pas l'homme qu'il me fallait. Je n'ai pas voulu le croire, persuadée que, pour me plaire, Ronald changerait de conduite.

— Pendant un instant, elle se tut pour songer au passé.

Ronald était un charmeur, dit-elle enfin. Cependant, mon père ne se trompait pas et je ne tardai pas à m'en rendre compte. Au risque d'employer une expression démodée, je dirai que mon mari m'a brisé le cœur. Je tremblais toujours en pensant à ce qui allait m'arriver.

M. Satterthwaite, toujours intéressé par la vie des autres, la considéra d'un air compatissant.

— Je vais vous faire un aveu terrible, monsieur Satterthwaite : je fus soulagée lorsqu'il contracta une pneumonie et mourut… Non pas qu'il me fût indifférent, car je l'ai aimé jusqu'au bout… mais je ne conservais plus aucune illusion sur son compte. Et puis j'avais ma fille, Egg…

Sa voix s'attendrit.

— C'était un bébé si amusant, un vrai petit diable, qui essayait de se tenir debout et roulait tout comme un œuf. Voilà l'origine de son ridicule prénom… Au cours de ces dernières années, j'ai lu plusieurs livres qui m'ont procuré une grande consolation… des ouvrages traitant de psychologie. J'y ai appris que les êtres humains ne sont pas toujours responsables de leurs actes.

« Il existe des déformations tant morales que physiques, et on les

rencontre aussi bien dans les meilleures familles. Dès son enfance, Ronald volait de l'argent au collège… de l'argent dont il n'avait nul besoin. À présent, je comprends que c'était plus fort que lui. Il était né avec ce vice…

D'un geste discret, du coin de son petit mouchoir de linon brodé, lady Mary s'essuya les yeux.

— Je n'ai pourtant pas été élevée dans ces principes, ajouta-t-elle en manière d'excuse. On m'a enseigné que chacun savait discerner le bien et le mal. Mais… j'en doute à présent.

— L'âme humaine est une énigme, prononça M. Satterthwaite d'une voix douce. Nous ne sommes guère avancés dans le domaine moral et certains tempéraments manquent totalement de la volonté nécessaire pour refréner leur instinct. Si vous ou moi disions : « Je hais cette personne et je voudrais la voir morte », l'idée nous sortirait de l'esprit aussitôt énoncée par nos lèvres. Automatiquement, les freins fonctionneraient. Mais chez d'autres cette idée, ou cette obsession, si vous préférez, persiste. Ils ne songent qu'à satisfaire leurs désirs.

— Je crains bien de ne pas saisir tout à fait votre raisonnement.

— Excusez-moi. Je me suis peut-être mal exprimé.

— Insinuez-vous que la jeunesse moderne jouit d'une trop grande liberté ? Cette pensée m'effraie parfois.

— Non, non, ce n'est pas ce que je veux dire. Il faut savoir lâcher un peu la bride… c'est salutaire. Sans doute songez-vous à miss… euh… Egg ?

— Appelez-la donc Egg sans cérémonie, dit Lady Mary en souriant.

— Merci, car si Egg tout court est un peu familier, c'est amusant, tandis que Mlle Egg me semble irrespectueux.

— Ma fille est très impulsive et lorsqu'elle veut quelque chose, rien ne l'arrête. Comme je vous le disais tout à l'heure, je n'aime pas la voir se mêler de cette enquête, mais elle refuse de m'écouter.

M. Sa terthwaite sourit du ton angoissé de lady Mary et se demanda à part lui :

« Se rend-elle compte que la passion déployée par sa fille dans cette affaire n'est qu'une nouvelle variante de ce jeu vieux comme le monde : la poursuite du mâle par la femelle ? Non, elle frémirait à cette seule pensée. »

— Egg prétend que M. Babbington a été également empoisonné. Croyez-vous que ce soit vrai, monsieur Satterthwaite ? Ne serait-ce pas plutôt une affirmation légère de la part de ma fille ?

— Nous serons renseignés sur ce point après l'exhumation.

— On va donc procéder à une exhumation ? soupira lady Mary. Quelle épreuve pour la pauvre Mme Babbington ! Je ne puis imaginer de supplice plus cruel pour une femme.

— Connaissiez-vous intimement les Babbington, lady Mary ?

— Certes, oui. Ce sont… du moins c'étaient… de très bons amis à nous.

— Le pasteur avait-il des ennemis ?

— Non, aucun.

— Faisait-il bon ménage avec son épouse ?

— Ils étaient parfaitement assortis… heureux l'un par l'autre et par leurs enfants. Ils étaient pauvres et M. Babbington soutirait d'arthrite rhumatismale. C'étaient là leurs ennuis.

— Oliver Manders s'entendait-il bien avec le curé ?

Lady Mary hésita :

— Ma foi… ils ne s'accordaient pas beaucoup. Les Babbington avaient pitié de lui et l'invitaient souvent au presbytère pendant les vacances pour jouer avec leurs fils… mais les enfants se querellaient assez fréquemment. Oliver n'était pas un gamin sympathique. Il aimait à se vanter de sa fortune, des gâteries qu'il emportait au collège et des plaisirs qu'il prenait à Londres. Les garçons se montrent impitoyables pour les fanfarons.

— Et par la suite… devenu grand ?

— Je ne crois pas qu'il ait beaucoup fréquenté les gens du presbytère. Le fait est que voilà deux ans, Oliver traita un jour chez moi M. Babbington de façon assez cavalière.

— Que se passa-t-il ?

— Oliver se permit de tenir des propos scandaleux contre la religion. M. Babbington eut pour lui beaucoup de patience et de courtoisie, mais ne réussit qu'à l'exciter. Le jeune homme s'écria : « Tous vos paroissiens méprisaient mes parents parce qu'ils n'étaient pas mariés et sans doute allez-vous m'appeler l'enfant du péché ? Moi, j'admire les gens qui ont le courage de leurs convictions et se moquent de l'opinion des hypocrites et des pasteurs. » M. Babbington garda le silence et Oliver comprit : « Vous n'avez pas de réponse à cela. Le cléricalisme et la superstition ont jeté le monde dans le chaos actuel. Je voudrais abattre toutes les églises de l'univers ! » M. Babbington lui dit avec un sourire : « Et aussi le clergé ? » Ce sourire eut le don d'exaspérer Oliver. Il comprit qu'on ne le prenait pas au sérieux et éclata : « Je hais tout ce que représente l'Église : le bien-être, la sécurité et l'hypocrisie ! Qu'on nous débarrasse enfin de tous ces tartuffes ! » M. Babbington conserva son sourire et objecta : « Mon cher garçon, si vous parveniez à abattre toutes les églises du monde, il vous faudrait tout de même compter avec Dieu. »

— Quelle fut la réplique du jeune Manders ?

— Il parut décontenancé, se calma, puis prononça de son ton railleur : « Je crains d'avoir exposé devant vous des idées subversives, difficiles à assimiler par votre génération. »

— Aimez-vous le jeune Manders, lady Mary ?

— Je le plains, répondit-elle, se tenant sur la défensive.

— Vous ne voudriez pas le voir épouser Egg ?

— Ça, non.

— Pourquoi, au juste ?

— Parce que… il n'est pas aimable… et parce que…

— Eh bien ?

— Il y a chez ce jeune homme quelque chose que je ne comprends pas… il est froid…

M. Satterthwaite la considéra pensivement quelques instants et reprit :

— Que pensait de lui sir Bartholomé Strange ? Vous en a-t-il jamais parlé ?

— Autant que je m'en souvienne, il voyait en Oliver Manders un curieux sujet d'observation. Ce garçon offrait, parait-il, une certaine ressemblance physique avec un des malades de sa maison de santé. Je lui fis remarquer qu'Oliver paraissait plutôt fort et sain. Là-dessus, il me rétorqua : « Oui, sa santé est parfaite, mais il se prépare un triste avenir. »

Après une pause, elle ajouta :

— Si je ne me trompe, sir Bartholomé était un neurologue très compétent ?

— Ses collègues en disaient grand bien.

— Il me plaisait beaucoup, fit lady Mary.

— Vous a-t-il parlé de la mort de Babbington ?

— Non.

— Pas une seule fois ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Croyez-vous… je sais que vous ne le connaissiez pas suffisamment pour lire dans sa pensée… mais avait-il l'air soucieux le jour du dîner à l'Abbaye ?

— Au contraire, il paraissait de très belle humeur… il m'avait promis une bonne surprise pour ce soir-là.

— Vraiment ?

En rentrant chez lui, M. Satterthwaite réfléchit longuement à ces derniers mots de lady Mary.

Quelle surprise sir Bartholomé réservait-il ce soir-là à ses invités ?

Aurait-elle été aussi amusante qu'il le prétendait ?

Ou bien, ces manières joviales dissimulaient-elles un piège redoutable ?

Le saurait-on jamais ?

CHAPITRE III

HERCULE POIROT RENTRE EN SCÈNE

— Franchement, dites-moi si notre enquête progresse, demanda sir Charles.

Sir Charles, M. Satterthwaite et Egg Lytton Gore tenaient un conseil de guerre, dans le salon cabine où brûlait un bon feu. Dehors, hurlait la bise d'équinoxe.

Egg et M. Satterthwaite répondirent simultanément à la question de leur hôte, mais de façon différente.

— Non ! répondit M. Satterthwaite.

— Oui ! répondit Egg.

Sir Charles les interrogea du regard et M. Satterthwaite, toujours courtois, invita la jeune fille à parler la première.

Après un instant de réflexion, Egg déclara :

— Nous avançons, car jusqu'ici nous n'avons rien découvert. Cette opinion doit vous paraître stupide, n'est-ce pas ? Mais voici ce que je veux vous faire comprendre : nous nous étions forgé certaines idées et nous savons pertinemment que plusieurs d'entre elles sont fausses.

— Il s'agit alors d'un progrès par élimination ! observa sir Charles.

— C'est cela même.

M. Satterthwaite s'éclaircit la voix :

— L'hypothèse d'un crime par intérêt doit être définitivement écartée. Selon toute apparence, personne (pour employer le langage des romans policiers) personne ne bénéficie de la mort de M. Babbington. Également le crime par vengeance semble hors de question. Outre son tempérament aimable et paisible, le pasteur n'occupait pas une situation assez importante pour se créer des ennemis. Nous revenons donc à notre chère hypothèse : la peur. Stephen Babbington a été supprimé pour assurer la tranquillité de quelqu'un.

— Votre raisonnement est très clair, dit Egg.

M. Satterthwaite, malgré sa modestie, parut satisfait du compliment. Sir Charles en ressentit quelque ennui : le premier rôle lui appartenait, et non à M. Satterthwaite.

— Il s'agit maintenant de savoir ce que nous allons faire, ajouta la jeune fille. Devrons-nous espionner les gens et nous déguiser pour les surveiller ?

— Ma chère petite, répliqua sir Charles, je me suis toujours refusé à jouer les vieux messieurs à barbe. Je ne commencerai pas aujourd'hui.

— Alors, quoi ?… commença Egg.

Elle fut interrompue par l'entrée de la femme de chambre Temple, qui annonça :

— M. Hercule Poirot !

M. Poirot s'avança, le visage rayonnant, et salua les trois personnes présentes, profondément étonnées.

— Me permettez-vous, dit-il, d'assister à cette conférence ? Sauf erreur de ma part… Vous tenez une conférence, n'est-ce pas ?

— Mon cher monsieur, dit sir Charles, nous sommes ravis de vous voir.

Revenu de sa surprise, il serra chaleureusement la main du détective, le conduisit vers un grand fauteuil et ajouta :

— À quoi devons-nous le plaisir de votre visite ?

— J'étais allé frapper à la porte de mon bon ami M. Satterthwaite à Londres et l'on m'a répondu qu'il était parti pour la Cornouailles. Devinant aussitôt où il s'était rendu, j'ai sauté dans le premier train pour Loomouth, et me voici !

— En effet, remarqua Egg, pourquoi cette visite ? Je veux dire, rectifia-t-elle, rougissant légèrement et comprenant l'impolitesse de ses paroles, aviez-vous une raison particulière pour venir ici ?

— J'ai accouru, dit Hercule Poirot, pour confesser mon erreur.

Avec un simple sourire, il se tourna vers sir Charles et étendit les mains en un geste spécifiquement latin.

— Monsieur, ici même dans cette pièce, vous avez déclaré que vous n'étiez pas satisfait de l'explication du médecin. Alors, je… alors j'ai pensé que c'était votre goût inné du théâtre… Je me suis dit : « Ce célèbre artiste a besoin coûte que coûte d'envisager les faits du point de vue dramatique. » Il me paraissait, je l'avoue, inouï, incroyable, que ce vieux monsieur, doux comme un agneau, pût succomber autrement que d'une mort naturelle. Même aujourd'hui, je ne vois pas comment le poison a pu lui être administré, pas plus que je ne conçois le mobile du meurtre. La chose semble absurde… fantastique. Et pourtant, depuis, une autre mort a eu lieu dans des circonstances identiques. On ne saurait l'attribuer à une pure coïncidence. Non, il existe un lien entre elles. Aussi, sir Charles, je viens vous présenter des excuses… vous avouer que moi, Hercule Poirot, je me suis trompé, et je sollicite la faveur d'assister à vos réunions.

Sir Charles toussota nerveusement, l'air embarrassé.

— Voilà un geste louable, monsieur Poirot, mais je crains d'empiéter sur votre temps…

Il s'interrompit, ne sachant comment poursuivre et consultant du

regard M. Satterthwaite :

— Nous apprécions hautement votre bonté… commença M. Satterthwaite.

— Non, non, il n'y a là aucune bonté de ma part, simplement de la curiosité et aussi… une satisfaction d'amour-propre. Je veux réparer ma faute. Mon temps… peuh… ça ne compte pas ! Pourquoi voyager, après tout ? Les hommes emploient des langages différents suivant les pays, mais la nature humaine reste la même sous tous les climats. Naturellement, si ma présence vous gêne, si vous voyez en moi un intrus…

Les deux hommes répliquèrent à la fois :

— Mais non, pas du tout, monsieur Poirot !

Poirot se tourna alors vers la jeune fille.

— Et Mademoiselle ?

Pendant quelques instants, Egg garda le silence, et les trois hommes eurent la même impression : *Egg ne tient nullement à l'intervention de M. Poirot…*

M. Satterthwaite crut en deviner la raison : l'intimité entre elle et sir Charles. À la rigueur, elle tolérait sa présence à lui, Satterthwaite, qu'elle tenait pour quantité négligeable. Il en allait autrement d'Hercule Poirot. Celui-ci tiendrait le rôle principal. Peut-être même sir Charles lui céderait-il la place, et les plans échafaudés par Egg se réduiraient alors à néant.

Satterthwaite observa Egg avec compassion. Les autres étaient incapables de comprendre, mais lui, avec sa sensibilité quasi féminine, se rendait compte de l'embarras de la jeune fille, qui voulait défendre son bonheur…

Qu'allait-elle dire ? Comment exprimer les pensées qui la tourmentaient ? Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! Votre présence ici va tout gâter… je ne veux pas de vous !…

Egg Lytton Gore fit entendre la seule réponse que lui permettait sa bonne éducation :

— Mais comment donc, monsieur Poirot, dit-elle avec un léger sourire, nous serons très heureux de vous avoir parmi nous !

CHAPITRE IV

POIROT SE CONTENTE D'OBSERVER

— Bien ! fit Poirot, nous devenons donc des confrères. Mettez-moi, je vous prie, au courant de la situation.

Il prêta une oreille attentive aux brèves explications fournies par M. Satterthwaite sur les démarches entreprises depuis leur retour en Angleterre. Excellent narrateur, M. Satterthwaite possédait le don de créer une atmosphère, de brosser un tableau. Sa description de l'Abbaye, des domestiques et du chef de police fut admirable. Poirot apprécia fort la découverte par sir Charles des brouillons de lettres sous le poêle à gaz.

— Ah ! mais c'est magnifique, ça ! s'exclama-t-il, extasié. La déduction, la reconstitution… parfaites ! Vous avez manqué votre vocation, sir Charles. Vous auriez dû être un grand détective.

Sir Charles accepta ces compliments avec toute la modestie désirable… ce genre de modestie qui lui appartenait en propre. Au cours de sa longue carrière, il avait tant reçu d'éloges sur ses talents dramatiques qu'il avait perfectionné sa façon de les accueillir.

— Je vous félicite de votre finesse d'observation, ajouta Poirot en se tournant vers M. Satterthwaite. Votre remarque au sujet de la soudaine familiarité de sir Bartholomé avec le maître d'hôtel m'impressionne.

— Faut-il voir quelque chose dans le message concernant Mme de Rushbridger ? s'empressa de demander sir Charles.

— Tiens, c'est une idée ! Ne le perdons pas de vue. Il peut nous réserver une surprise.

Personne ne discernait le genre de cette surprise, mais aucun des trois auditeurs n'aurait voulu l'admettre ; aussi répondirent-ils à la réflexion de Poirot par un murmure approbateur.

Ensuite, sir Charles reprit le fil de l'histoire et parla de sa visite, en compagnie d'Egg, à Mme Babbington et du résultat plutôt négatif de cette démarche.

— Maintenant, vous êtes aussi avancé que nous, conclut-il. Vous savez exactement où nous en sommes. Dites-moi quelle est votre impression générale ?

Sir Charles se pencha en avant, avec une impatience juvénile.

Poirot réfléchit une minute et les autres l'observèrent.

Enfin, il prit la parole :

— Vous rappelez-vous, mademoiselle, quel genre de verres à

porto se trouvaient sur la table de sir Bartholomé ?

Prise au dépourvu, Egg secoua la tête. Sir Charles intervint :

— Je puis vous le dire, moi.

Il se leva et alla vers un buffet où il prit quelques verres à sherry en épais cristal taillé.

— Ils n'avaient pas tout à fait la même forme, expliqua-t-il. Ils étaient plus ronds… de vrais verres à porto. Mon ami avait acheté à la vente du vieux Lammersfield un service complet de verres. Comme je les admirais et qu'il en avait plus qu'il ne lui en fallait, il m'en céda quelques-uns. Ils sont beaux, n'est-ce pas ?

Poirot prit un des verres, le tourna et le retourna dans sa main.

— En effet, le modèle en est artistique. Je pensais bien qu'on s'était servi d'un verre de ce genre.

— Pourquoi ? demanda Egg, surprise.

Poirot se contenta de sourire.

— La mort de sir Bartholomé Strange s'explique facilement, reprit-il, mais je comprends moins celle de Stephen Babbington. Si seulement l'ordre des décès avait été interverti !

— Qu'entendez-vous par là ? demanda M. Satterthwaite.

Poirot se tourna vers lui.

— Réfléchissez, mon ami. Sir Bartholomé est un médecin célèbre. Or, un grand spécialiste connaît des secrets importants. Il dispose aussi d'une certaine puissance. Imaginez un patient sur les confins de la folie. Un mot du médecin et il sera supprimé du monde des vivants… Quelle tentation pour un homme amoral ! Un médecin peut, en outre, concevoir des soupçons sur la mort subite d'un de ses malades… Oh ! oui, il existe bien des motifs de supprimer un médecin.

« Comme je viens de le dire, si seulement les morts s'étaient produites dans un ordre différent ! Si sir Bartholomé Strange avait disparu le premier et ensuite Stephen Babbington ! Stephen Babbington aurait pu en effet remarquer un détail suspect lors du premier crime.

Il poussa un soupir et reprit :

— Mais on n'a pas le choix. Il faut prendre les crimes comme ils se présentent. Cependant, j'aimerais vous suggérer une toute petite idée. Est-il possible d'attribuer la mort de Stephen Babbington à un accident ?… Le poison (si poison il y avait) destiné à sir Bartholomé Strange aurait-il été administré par erreur à une autre personne ?

— Voilà une idée ingénieuse ! s'exclama sir Charles.

Son visage, qui s'était un moment éclairé, s'assombrit de nouveau.

— Mais je crains que vous ne fassiez fausse route. Babbington entre dans cette pièce quatre minutes environ avant de se trouver mal. Pendant ce court laps de temps, il n'a rien bu d'autre qu'un demi-verre

de cocktail et il n'y avait rien d'anormal dans ce cocktail…

Poirot l'interrompit.

— Vous me l'avez déjà dit… mais supposons, histoire de discuter, que ce cocktail contenait quelque chose de suspect. Le poison était-il destiné à sir Bartholomé Strange et M. Babbington l'a-t-il bu par erreur ?

Sir Charles hocha la tête.

— Quelqu'un qui connaissait un tant soit peu Tollie n'aurait point songé à l'empoisonner par un cocktail.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'en buvait jamais.

— Jamais ?

— Jamais.

Poirot esquissa un geste désabusé.

— Ah ! Je ne comprends rien à cette affaire. Elle est dépourvue de sens…

— En outre, continua sir Charles, Temple distribua les verres à la ronde sur un plateau et chacun prit celui qu'il voulait.

— C'est juste, murmura Poirot. On ne peut vous faire prendre de force un cocktail comme on vous impose une carte à jouer. À quoi ressemble votre Temple ? Est-ce la servante qui m'a introduit ce soir ?

— Oui. C'est elle. Temple est à mon service depuis trois ou quatre ans. Une domestique parfaite… et qui connaît son travail. Je ne sais pas d'où elle vient… Miss Milray vous renseignerait sur ce point.

— Miss Milray est votre secrétaire ? Cette grande femme… qui marche comme un grenadier ?

— En effet, elle a l'allure d'un grenadier, convint sir Charles.

— J'ai plusieurs fois dîné chez vous, mais je n'avais pas vu cette secrétaire avant le soir du crime.

— D'habitude, elle ne dîne pas avec les invités. Mais nous étions treize à table, vous comprenez ?

Poirot écouta attentivement les explications de sir Charles.

— Alors, c'est elle-même qui s'est invitée ?

Poirot demeura un instant perdu dans ses pensées, puis il demanda :

— Pourrais-je parler à votre femme de chambre, la jeune Temple ?

— Certes, oui, mon cher.

Sir Charles pressa un bouton. Une servante parut aussitôt.

— Monsieur a sonné ?

Temple était une femme élancée de trente-deux ou trente-trois ans. Elle avait une certaine élégance et une chevelure bien soignée, mais elle n'était pas jolie. Cette personne calme et discrète excellait dans ses fonctions.

— M. Poirot désirerait vous poser quelques questions, lui dit sir Charles.

Temple porta son regard supérieur sur Poirot.

— Nous parlons de cette soirée où mourut M. Babbington. Vous en souvenez-vous ?

— Oh ! oui, monsieur.

— Je voudrais savoir exactement de quelle manière ont été servis les cocktails ? Est-ce vous qui les avez préparés ?

— Non, sir Charles préfère s'en charger lui-même. Je lui ai apporté les bouteilles… du vermouth, du genièvre… et tout le reste.

— Et où les aviez-vous placées ?

— Là, sur la table, monsieur.

Elle indiqua une table près du mur.

— Le plateau sur lequel étaient les verres se trouvait à côté, monsieur. Sir Charles, lorsqu'il eut mélangé et secoué les cocktails, les versa dans les verres. Ensuite, je fis le tour du salon et présentai le plateau aux dames et aux messieurs.

— Les cocktails étaient-ils tous sur le plateau quand vous les avez offerts ?

— Sir Charles en a donné un à miss Lytton Gore ; à ce moment-là, il lui parlait, et il a pris aussi le sien. Et M. Satterthwaite est venu en chercher un pour une dame… Miss Wills, je crois.

— C'est exact, approuva M. Satterthwaite.

— J'ai ensuite tendu le plateau aux autres invités, monsieur. Tous ont pris un verre, sauf sir Bartholomé.

— Temple, voulez-vous avoir l'obligeance de répéter l'opération ? demanda Poirot. Nous mettrons des coussins à la place des personnes manquantes. J'étais ici, je m'en souviens, et miss Sutcliffe là.

La scène fut reconstituée grâce à M. Satterthwaite qui se souvenait de la place de chacun dans le salon.

Temple fit sa tournée en commençant par Mme Dacres, pour se diriger ensuite vers miss Sutcliffe et Poirot, puis vers M. Babbington, et enfin lady Mary et M. Satterthwaite, assis l'un près de l'autre.

Les gestes de la servante concordaient avec les souvenirs de M. Satterthwaite.

On pria enfin Temple de se retirer.

— Bah ! soupira Poirot, cela n'a aucun sens. Temple est la dernière personne qui a touché ces cocktails, mais il lui était impossible d'y introduire un poison et, comme je le disais tout à l'heure, on ne peut imposer de force un cocktail à quiconque.

— D'ordinaire, vous prenez celui qui se trouve le plus près de vous, dit sir Charles.

— On aurait pu à la rigueur présenter d'abord le plateau à la personne visée, mais le jeu eût été risqué. Les verres étant très

rapprochés, l'un ne semble pas particulièrement plus près de vous que l'autre. Non, une méthode aussi hasardeuse n'a pu être adoptée. Dites-moi, monsieur Satterthwaite, M. Babbington a-t-il posé son cocktail, ou l'a-t-il tenu à la main ?

— Il l'a posé sur cette table.

— Quelqu'un est-il venu ensuite vers la table ?

— Non. J'étais tout près de lui, mais je vous assure que je n'ai pas touché à son verre.

M. Satterthwaite parlait d'un ton sec et Poirot s'empressa de protester :

— Non, non, je ne vous accuse point ! Quelle idée ! Je veux simplement aller au fond des choses. L'analyse a démontré que ce cocktail ne contenait rien d'anormal. Or, M. Babbington n'a mangé ni bu rien d'autre chose et l'empoisonnement par la nicotine pure provoque une mort foudroyante. Voyez-vous où cela conduit ?

— Nulle part, fichtre ! dit sir Charles.

— Je n'en dirais pas autant, non, je n'en dirais pas autant ! Ces faits me suggèrent une idée monstrueuse… mais j'espère me tromper. Non, ce ne peut être vrai… La mort de sir Bartholomé le prouve, et pourtant…

Perdu dans ses pensées, Poirot fronça le sourcil. Les autres l'observaient avec curiosité. Il leva les yeux.

— Voyez-vous où je veux en venir ? Mme Babbington n'est pas allée à l'Abbaye de Melfort : on ne saurait donc la soupçonner.

— Mme Babbington… mais personne n'a songé à l'accuser.

Poirot eut un sourire indulgent.

— Vraiment ? C'est bizarre. Moi, j'y ai pensé tout de suite. Si ce pauvre monsieur n'a pas été empoisonné par le cocktail, on a dû l'empoisonner quelques minutes avant son arrivée au Nid de Corneilles. Avec quoi ? Un cachet ou quelque remède pour lui faciliter la digestion. Mais qui aurait pu le lui donner sinon sa femme ? Et qui pouvait avoir un mobile inconnu des autres ? Encore sa femme !

— Ils s'aimaient beaucoup ! protesta Egg, indignée. Vous ne savez rien sur ces gens-là.

Poirot lui adressa un sourire bienveillant.

— Non, en effet, mais mon ignorance est précieuse. Vous savez, moi pas, donc j'étudie les faits sans idées préconçues. Laissez-moi vous apprendre quelque chose, mademoiselle : au cours de ma longue carrière, j'ai connu cinq cas de femmes tuées par leurs maris aimants et vingt-deux maris assassinés par leurs épouses toutes dévouées. Les femmes savent mieux cacher leur jeu.

— Vous êtes épouvantable ! s'exclama Egg. Moi je sais que les Babbington n'étaient pas de ce genre. Ce que vous dites là est tout simplement monstrueux.

— Le meurtre est monstrueux, mademoiselle, dit Poirot, une soudaine gravité dans la voix.

Il reprit d'un ton moins sérieux :

— Mais moi, qui ne m'attache qu'aux faits, je constate que Mme Babbington n'a pas tué son mari, car elle n'assistait pas au dîner de l'Abbaye de Melfort. Ainsi que l'a déjà dit sir Charles, le coupable devait être présent aux deux soirées… et son nom doit figurer parmi les sept personnes de votre liste.

Il y eut un silence.

— Et que nous conseillez-vous de faire ? demanda M. Satterthwaite.

— Sans doute avez-vous dressé vos plans ? observa Poirot.

Sir Charles toussa légèrement.

— Le plus pratique est de procéder par élimination, dit-il. Je propose de tenir pour suspecte chacune des personnes de ma liste jusqu'à ce que son innocence soit démontrée. En d'autres termes, nous devons être convaincus qu'il existe un rapport entre une de ces personnes et Stephen Babbington, et pour établir ce rapport nous devrons déployer toute notre ingéniosité.

— C'est de l'excellente psychologie, approuva Poirot. Et vos méthodes ?

— Nous n'avons pas encore eu le temps d'en discuter. Nous serions heureux d'avoir votre avis sur ce point, monsieur Poirot. Peut-être vous-même…

Poirot leva la main.

— Mon ami, ne me demandez pas de prendre une part active à vos travaux. Ma longue expérience m'a convaincu qu'on résout mieux un problème par la pensée. Moi, je surveillerai l'affaire, mais en me tenant à l'écart. Continuez votre enquête conduite par sir Charles avec tant d'habileté…

« Et moi ? songea M. Satterthwaite. Ces cabotins ! Toujours prêts à se mettre en vue et à choisir le beau rôle ! »

— De temps à autre, vous aurez peut-être besoin de consulter un homme compétent. Moi, je serai votre avocat-conseil, déclara Poirot.

Il regarda Egg en souriant.

— Est-ce logique, mademoiselle ?

— Tout à fait logique, dit Egg. Je suis persuadée que votre expérience nous sera bien utile.

Elle paraissait soulagée. Ayant regardé sa montre, elle poussa une exclamation.

— Il faut que je rentre tout de suite ! Mère va s'affoler.

— Je vous reconduis dans mon auto, dit sir Charles.

Ils sortirent ensemble.

CHAPITRE V

LA DIVISION DU TRAVAIL

— Voyez, le poisson a mordu, dit Hercule Poirot.

M. Satterthwaite, les yeux fixés sur la porte qui venait de se fermer derrière les deux autres, se retourna, surpris, vers Poirot qui, un sourire moqueur aux lèvres, ajouta :

— Si, si ! n'essayez pas de me prouver le contraire. De propos délibéré, vous m'avez tendu l'appât dans les jardins de Monte-Carlo. Vous m'avez montré l'entrefilet du journal en vue d'éveiller mon intérêt et de me voir m'occuper de cette enquête.

— Je le reconnais, avoua M. Satterthwaite, et, ma foi, je croyais avoir échoué.

— Loin de là ! Vous êtes un fin connaisseur de la nature humaine. Je souffrais de l'ennui… Je n'avais « rien à faire », suivant les paroles de l'enfant qui jouait près de nous… Vous avez surgi au moment psychologique. Entre parenthèses, la question psychologique joue un rôle important dans une affaire criminelle. Mais revenons à nos moutons. Je ne vous cacherai pas que ce crime compliqué m'intrigue fort.

— Lequel ? Le premier ou le second ?

— Pour moi, il n'en existe qu'un… Ce que vous appelez le premier et le deuxième ne sont que les deux moitiés d'un seul et même crime. La seconde moitié est simple… le mobile… les moyens employés.

M Satterthwaite l'interrompit.

— Les moyens employés dans les deux cas demeurent mystérieux. Il n'y avait pas de poison dans le porto et tout le monde a absorbé les mêmes aliments chez sir Bartholomé.

— Pardon, il y a une différence. Dans le premier cas, qui aurait pu empoisonner Stephen Babbington ? Sir Charles, s'il l'avait voulu, aurait pu administrer la drogue à un de ses invités… au hasard. Temple avait la possibilité d'introduire un poison dans le dernier verre sur le plateau… mais M. Babbington n'a pas pris le dernier verre. Le meurtre du pasteur semble à tel point inexplicable que je suis tenté d'attribuer sa mort à une cause naturelle. Mais nous serons bientôt fixés. Dans le second cas, n'importe lequel des invités présents, et aussi bien le maître d'hôtel et la femme de chambre, pouvaient empoisonner sir Bartholomé Strange. C'est clair comme le jour !

— Je ne saisis pas… commença M. Satterthwaite.

Poirot reprit aussitôt :

— Je vous le prouverai bientôt par une petite expérience. Passons à une question plus urgente. Il est essentiel (vous me comprendrez, car vous avez le cœur sensible et l'esprit raffiné), que je ne sois pas un trouble-fête.

— Autrement dit, fit Satterthwaite esquissant un sourire, il convient de laisser la vedette à sir Charles ! Il y est tellement habitué ! En outre, je craindrais de décevoir une autre personne en prenant la première place. Ai-je raison ?

— Mademoiselle semble mécontente de me voir fourrer le nez dans cette affaire.

— Vous avez la compréhension vive, monsieur Poirot.

— Ma foi, cela crève les yeux. Je suis une nature sentimentale. Il me plaît d'aider les amoureux et non de les gêner. Vous et moi, mon ami, nous devons travailler la main dans la main… pour l'honneur et la gloire de Charles Cartwright, n'est-ce pas ? Une fois le problème résolu…

— Si… risqua timidement M. Satterthwaite.

— Il n'y a pas de « si » ! Je ne connais point l'échec.

— Vous ne vous êtes jamais trompé ?

— Il m'est parfois arrivé, dit Poirot, très digne, de m'égarer pendant un court laps de temps, et d'avoir été un peu lent à saisir la vérité…

— Mais vous vous êtes toujours rattrapé à temps.

M. Satterthwaite insistait par simple curiosité. L'assurance du petit détective belge le surprenait.

— Une fois, dit Poirot, il y a de cela bien longtemps… en Belgique… mais mieux vaut n'en point parler.

M. Satterthwaite, ayant satisfait son envie de taquiner Poirot, s'empressa d'aborder un autre sujet.

— Vous disiez donc qu'une fois le problème résolu ?…

— C'est sir Charles qui aura tout fait. Il faut que je demeure une simple dent du rouage. De temps à autre, je placerai mon petit mot… une insinuation…rien de plus… Je ne cherche ni la célébrité, ni les honneurs. Sur ce point, je suis comblé.

M. Satterthwaite s'amusait de la vanité naïve et de l'immense égoïsme du petit homme. Cependant, il ne commit pas l'erreur grossière de croire à une simple fanfaronnade de la part de Poirot. Un Anglais ne crie pas sur les toits ses bonnes actions, mais il lui advient parfois d'être content de lui-même lorsqu'il fait mal. Un Latin, lui, a plus conscience de sa valeur personnelle, et s'il est habile, il ne voit pas la raison de s'en cacher.

— J'aimerais à savoir, dit M. Satterthwaite, quel avantage vous espérez tirer de cette affaire ? Est-ce le plaisir de la chasse à

l'homme ?

Poirot hocha la tête.

— Non ! non ! ce n'est pas cela. Tel un bon limier, l'odeur du gibier m'excite et, une fois sur la piste, je la suis jusqu'au bout. Mais il y a autre chose… C'est… comment m'exprimer ? L'amour de la *vérité.* Il n'existe rien au monde d'aussi passionnant et d'aussi beau que la vérité…

Après un court silence, Poirot prit la feuille sur laquelle M. Satterthwaite avait inscrit les sept noms des invités et la lut à haute voix.

— Mme Dacres, le capitaine Dacres, miss Wills, miss Sutcliffe, lady Mary Lytton Gore, miss Lytton Gore, Oliver Manders. Voilà ajouta-t-il, qui me parait assez évocateur.

— Que voyez-vous d'évocateur là-dedans ?

— L'ordre dans lequel se présentent les noms.

— Je ne saisis pas. Nous avons dressé cette liste sans nous soucier de l'ordre à suivre.

— Très juste. Mme Dacres vient en tête : j'en déduis qu'elle est considérée comme la plus suspecte.

— Vous faites erreur. Elle nous paraît au contraire la moins suspecte.

— Disons plus exactement que c'est la personne que tous vous préféreriez savoir coupable.

M. Satterthwaite allait ouvrir la bouche pour riposter lorsque son regard rencontra les yeux de Poirot, pétillants de malice. Il se ravisa.

— Après tout, peut-être avez-vous raison, monsieur Poirot. À notre insu, nous pensions probablement ainsi.

— Me permettrez-vous de vous poser une question, monsieur Satterthwaite ?

— Volontiers, répondit aimablement l'autre.

— D'après ce que vous m'avez dit, sir Charles et miss Lytton Gore seraient allés ensemble faire une visite à Mme Babbington ?

— Oui.

— Vous ne les accompagniez pas ?

— Non. J'eusse été de trop.

Poirot sourit.

— Sans doute vos goûts vous conduisaient-ils ailleurs ? Vous aviez d'autres chats à fouetter. Que faisiez-vous pendant ce temps-là ?

— Je prenais le thé chez lady Mary Lytton Gore, répondit sèchement M. Satterthwaite.

— Et de quoi vous êtes-vous entretenus tous les deux ?

— Mise en confiance, elle m'a raconté les malheurs de sa brève vie conjugale.

Il répéta en substance l'histoire de lady Mary et Poirot l'écouta

avec sympathie.

— C'est l'éternelle histoire de la jeune fille éprise d'idéal qui épouse un mauvais sujet et ne veut écouter personne. Mais votre conversation s'est-elle bornée là ? N'avez-vous point, par exemple, parlé de M. Oliver Manders ?

— Si fait.

— Et qu'avez-vous appris sur lui ?

M. Satterthwaite répéta les paroles de lady Mary, puis ajouta :

— Comment avez-vous deviné qu'il a été l'objet de notre entretien ?

— Parce que vous êtes allé chez cette dame pour vous renseigner sur le compte de Manders. Non, ne protestez pas ! Au fond, vous espérez que Mme Dacres ou son mari a commis le crime, mais vos soupçons visent plutôt le jeune Manders.

Poirot réduisit au silence les protestations de M. Satterthwaite.

— Si, si ! Vous avez un tempérament peu communicatif et vous aimez garder vos idées pour vous seul. Je vous approuve, car moi-même je vous ressemble sur ce point.

— Il est absurde de prétendre que je soupçonne ce garçon parce que je m'intéresse à lui.

— Comme je vous le disais, d'instinct vous voyez en lui un coupable. Moi aussi je m'intéresse à ce jeune homme depuis le soir du dîner dans cette maison, parce que j'ai remarqué…

— Quoi ? demanda vivement M. Satterthwaite.

— Deux personnes au moins, dont l'attitude n'était pas naturelle. D'abord sir Charles, dit-il en souriant. Il jouait le rôle d'un officier de marine, n'est-ce pas ? C'est assez compréhensible. Un grand acteur se croit toujours sur la scène. Oliver Manders jouait aussi la comédie. Il tenait le rôle du jeune premier blasé par l'existence alors qu'en réalité, il désirait ardemment vivre. Voilà pourquoi, mon ami, son attitude ne m'a pas échappé.

— Comment avez-vous su que ce jeune homme m'intriguait ?

— Grâce à plusieurs petits détails. Vous avez paru intéressé par cet accident qui l'a amené à l'Abbaye de Melfort le soir de la réception. En outre, vous n'avez pas accompagné sir Charles et miss Lytton Gore chez Mme Babbington. Pourquoi ? Parce que vous vouliez à l'insu des deux autres, suivre votre propre piste et vous rendre chez lady Mary pour la faire parler de quelqu'un. De qui ? Évidemment d'une personne du pays : Oliver Manders. Et, fait encore plus curieux, vous inscrivez son nom au bas de la liste. En votre esprit, quels sont les invités les moins suspects ? Lady Mary et Mlle Egg. N'empêche que vous placez le nom de Manders après le leur, parce que, le croyant coupable, vous voulez l'accaparer.

— Dieu du ciel ! Me croyez-vous capable d'un tel calcul ?

— Certainement. Vous êtes un fin psychologue, mais vous n'aimez pas communiquer le résultat de vos observations.

— Je crois que… commença M. Satterthwaite, interrompu soudain par le retour de sir Charles.

L'acteur entra d'un pas souple et vif.

— Brrr… Quel vent !

Il se versa un verre de whisky et d'eau de Seltz.

M. Satterthwaite et Poirot refusèrent tous deux de boire.

— Eh bien ! dit sir Charles, si nous dressions notre plan de campagne ? Où est cette liste, monsieur Satterthwaite ? Ah ! merci. Maintenant, monsieur Poirot, votre avis en tant qu'avocat-conseil, je vous prie. Comment allons-nous entreprendre les recherches ?

— Que proposez-vous, sir Charles ?

— Nous pourrions répartir entre nous les différentes personnes de la liste… ce serait là une vraie division du travail… n'est-ce pas ? Commençons par Mme Dacres. Egg y tient particulièrement. D'après elle, un homme ne saurait juger avec impartialité une femme aussi élégante. Elle a l'excellente intention de l'aborder sous le prétexte de recourir à ses talents professionnels. Si Egg échoue, Satterthwaite et moi nous nous chargerons de cette personne. Vient ensuite le capitaine Dacres. Je connais plusieurs de ses amis du turf. Peut-être obtiendrai-je quelque résultat de ce côté. Puis il y a Angela Sutcliffe.

— Elle aussi vous appartient, Cartwright, dit M. Satterthwaite. Vous la connaissez assez bien, n'est-ce pas ?

— Oui. Voilà précisément pourquoi je préférerais la confier à quelqu'un d'autre… D'abord, dit-il en souriant, je crains de ne pas y apporter suffisamment de zèle. Ensuite, c'est une amie… Vous comprenez ?

— Parfaitement, parfaitement, nous apprécions vos scrupules. M. Satterthwaite prendra votre place.

— Lady Mary et Egg sont hors de question. Et le jeune Manders ? Il ne vint chez Tollie le soir du meurtre que par un simple hasard. Cependant, nous devrions le comprendre dans nos recherches.

— M. Satterthwaite s'occupera d'Oliver Manders, décida Poirot, mais il me semble, sir Charles, que vous avez omis un des noms de la liste : miss Muriel Wills.

— En effet. Puisque Satterthwaite se charge de Manders, moi je prends miss Wills. Cela va-t-il ainsi ? Vous n'avez aucune objection à formuler, monsieur Poirot ?

— Non, non, je ne vois rien ! J'attendrai avec impatience le résultat de votre enquête.

— Cela va sans dire. Autre chose : si nous nous procurions des photographies de ces personnes, elles pourraient nous servir lors de nos recherches à Gilling.

— Excellent ! approuva Poirot. Ah ! j'allais oublier. Votre ami, sir Bartholomé, n'aimait pas les cocktails, mais il buvait du porto, ce me semble ?

— En effet, il avait un faible pour le porto.

— Je trouve drôle qu'il n'ait rien remarqué d'anormal en buvant son porto. La nicotine pure a pourtant un goût âcre et désagréable.

— Ne perdons pas de vue, précisa sir Charles, qu'il n'y avait pas de nicotine dans le porto, du moins d'après l'analyse de ce qui restait dans le verre.

— Ah ! oui, que je suis sot ! Mais quelle que soit la façon dont elle a été administrée, la nicotine a un goût très désagréable.

— Cela n'aurait pas eu grande importance, prononça lentement sir Charles, Tollie avait contracté ce printemps dernier une forte grippe qui avait grandement affaibli ses sens olfactif et gustatif.

— Cette explication simplifie bien les choses, fit Poirot pensif.

Sir Charles alla vers la fenêtre et regarda dehors.

— La bise souffle toujours. Je vais faire prendre vos valises, monsieur Poirot. L'auberge de « La Rose et la Couronne » peut à la rigueur convenir à de jeunes artistes, mais vous préférerez, je crois, un peu plus de confort et un bon lit.

— Vous êtes extrêmement aimable, sir Charles.

— Pas du tout. Je m'en occupe à l'instant même.

Il quitta la pièce.

Poirot regarda M. Satterthwaite.

— Puis-je vous donner un conseil ?

— Oui, monsieur Poirot.

Le détective se pencha vers M. Satterthwaite et lui glissa dans le tuyau de l'oreille :

— Demandez au jeune Manders pourquoi il a simulé cet accident. Prévenez-le que la police le soupçonne et notez sa réponse.

CHAPITRE VI

CYNTHIA DACRES

Le salon d'exposition de la maison de couture Ambrosine Ltd. était d'un style très sobre. Les murs étaient d'un blanc crème et les épais tapis d'une nuance si neutre qu'ils semblaient incolores. On pouvait en dire autant des tentures. Le chrome luisait çà et là et sur un des murs était accroché un immense tableau géométrique aux couleurs bleu vif et jaune citron. La pièce avait été aménagée par M. Sydney Sandford, le plus jeune et le plus audacieux décorateur du moment.

Assise dans un fauteuil moderne évoquant le siège du dentiste, Egg Lytton Gore observait d'exquises jeunes femmes aux formes serpentines et aux beaux visages blasés qui glissaient devant elle. Egg s'évertuait à se donner l'apparence d'une cliente pour qui le prix d'une robe de cinquante ou soixante livres n'était qu'une bagatelle.

Mme Dacres, toujours aussi merveilleusement peinte, débitait son boniment :

— Et celle-ci vous plaît-elle, mademoiselle ? Les flots de rubans à l'épaule sont amusants, n'est-ce pas ? Et voyez comme cette teinte est heureuse ! Pour moi, je préférerais le rouge minium, mais je puis vous l'avoir en couleur espagnole, un jaune moutarde très attrayant avec une pointe de cayenne. Et ce rouge vin ordinaire ? Absurde, n'est-ce pas ? Tout à fait pénétrant et ridicule. De nos jours, on n'aime pas le sérieux.

— J'ai de la peine à me décider, dit Egg. Vous comprenez…

Elle prit un ton confidentiel :

— Jusqu'ici, je n'ai pas eu les moyens de m'offrir de belles toilettes. Nous étions si pauvres ! J'ai beaucoup admiré votre merveilleuse robe lors du dîner au Nid de Corneilles et je me suis dit : « Maintenant que tu as de l'argent à dépenser, va donc voir Mme Dacres pour lui demander conseil. » Vous étiez si belle ce soir-là !

— C'est charmant de votre part. J'adore habiller une jeune fille. Il ne faut pas qu'elle ait l'air d'une pensionnaire… si vous saisissez ma pensée… Vous possédez une telle personnalité ! Une toilette trop ordinaire ne vous conviendrait point. Il vous faut quelque chose de simple et de pénétrant… un tantinet voyant, néanmoins… si vous me comprenez. Désirez-vous plusieurs toilettes ?

— J'aurais besoin de quatre robes du soir, de deux toilettes de ville, d'un costume de sport ou deux…

Le ton mielleux de Mme Dacres se fit encore plus suave. Par

bonheur, elle ignorait que le crédit en banque d'Egg s'élevait exactement à quinze livres douze shillings, et que cette somme devait lui durer jusqu'à fin décembre.

Plusieurs mannequins défilèrent devant Egg. Dans les intervalles de conversation technique, Egg glissait des questions d'une autre nature.

— Êtes-vous retournée depuis au Nid de Corneilles ?

— Non, ma chère, cela m'a été impossible. J'ai été si bouleversée, et, pour mon goût personnel, trop d'artistes vont en Cornouailles. J'ai horreur de ces femmes-là. Elles sont difformes.

— Quelle mort affreuse, n'est-ce pas ? dit Egg. Ce vieux M. Babbington était si charmant !

— Il était un peu vieux jeu, observa Mme Dacres.

— Vous l'aviez déjà rencontré, n'est-ce pas ?

— Cette chère vieille chose ? Moi ? Je ne m'en souviens pas.

— Si j'ai bonne mémoire, il m'a dit vous avoir été présenté… mais pas en Cornouailles. C'était il me semble, dans un petit village appelé Gilling.

— Tiens ! fit Mme Dacres, le regard vague. Non…Marcelle, montrez-nous donc le « Petit Scandale », le modèle de chez Jenny. Ensuite le bleu Patou…

— Cet empoisonnement de sir Bartholomé ne vous paraît pas étrange ?

— Ma chère, cette mort était trop pénétrante, et je ne trouve pas les mots pour traduire ma pensée. Mais elle m'a bien rendu service. Un tas d'horribles femmes viennent ici me commander des robes pour le simple plaisir de bavarder avec moi. Ce modèle de chez Patou conviendrait à votre genre de beauté. Admirez cette ruche, tout à fait inutile et amusante… cela donne un tel cachet à la robe ! Elle fait jeune, sans fatiguer la vue. Oui, je l'avoue, la mort du pauvre sir Bartholomé a été une manne pour moi. Il y avait une chance sur cent pour que je fusse la meurtrière. Je ne m'en défends point. D'énormes matrones viennent me lorgner tous les jours. C'est trop pénétrant ! Alors, vous comprenez…

Mme Dacres fut interrompue par l'arrivée d'une monumentale Américaine, de toute évidence une riche cliente.

Tandis que l'Américaine s'attardait à énumérer ses exigences à la fois multiples et coûteuses, Egg en profita pour opérer une sortie discrète, après avoir expliqué à la jeune vendeuse qui avait pris auprès d'elle la place de Mme Dacres qu'elle réfléchirait avant de fixer son choix.

En débouchant dans Bruton Street, Egg consulta sa montre : une heure moins vingt. Sous peu, elle serait en mesure de mettre son second projet à exécution.

Elle se rendit à Berkeley Square. Une jeune femme survint au bout d'un instant, sortant de chez Ambrosine. En arrivant sur la place, elle s'entendit interpeller :

— Pardon, mademoiselle, pourrais-je vous dire quelques mots ?

La jeune fille se retourna, surprise.

Egg lui demanda :

— Si je ne me trompe vous êtes mannequin chez Ambrosine, n'est-ce pas ? Je vous ai remarquée ce matin. J'espère ne pas trop vous offusquer en vous disant que vous avez une ligne superbe.

Doris n'en fut pas offusquée le moins du monde. Légèrement confuse, elle répondit :

— Vous êtes bien aimable, mademoiselle.

— Vous paraissez en outre avoir un excellent caractère, ajouta Egg. Voilà pourquoi je désirerais vous demander un petit service. Voulez-vous déjeuner avec moi au Kerkeley ou au Ritz ? Je vous apprendrai tout à l'heure de quoi il s'agit.

Après un moment d'hésitation, Doris accepta. Elle était curieuse et aimait la bonne chère.

Une fois installées à une table et le déjeuner commandé, Egg entra dans le vif du sujet.

— J'espère que vous serez discrète, dit-elle. Mon journal me charge d'un reportage concernant les professions féminines et je voudrais que vous me documentiez sur la couture.

Légèrement déçue, Doris accéda au désir de la soi-disant journaliste, et lui fournit des renseignements sur les heures de travail, les salaires, les avantages et inconvénients du métier. Egg nota ces détails dans un petit calepin.

— Je ne sais comment vous remercier de votre gentillesse, dit-elle. Je débute et me trouve plutôt embarrassée. En ce moment, j'ai besoin d'argent et cet emploi de journaliste m'aidera à boucler mon budget.

Elle continua sur un ton de confidence :

— J'ai eu bien de l'audace d'entrer chez Ambrosine sous prétexte d'acheter plusieurs de vos modèles. En réalité, il ne me reste que quelques livres pour m'habiller jusqu'à Noël et Mme Dacres m'en voudrait sûrement si elle connaissait la vérité.

Doris ricana :

— Je vous crois !

— Ai-je bien joué mon rôle ? demanda Egg. M'a-t-on prise pour une riche cliente ?

— Vous avez été admirable, miss Lytton Gore. Madame se figure que vous allez lui acheter des monceaux de toilettes.

— Elle sera certainement déçue.

Doris se mit à rire. Elle avait savouré son repas et se sentait

attirée vers Egg. « C'est peut-être une jeune fille du grand monde, pensa-t-elle, mais elle n'est pas du tout poseuse. »

Ces relations agréables établies, Egg persuada facilement sa compagne de parler librement de sa patronne.

— Mme Dacres me fait l'effet d'une vraie tigresse. Est-ce que je la juge mal ?

— Toutes nous la détestons. Voilà la vérité. Mais elle est capable et possède la bosse du commerce. Il ne faudrait pas la confondre avec ces dames du monde qui se mettent dans la couture et font faillite parce que leurs amies ont commandé chez elles des toilettes qu'elles ne paient point. Mme Dacres est féroce, mais assez honnête en affaires. Elle a le goût sûr et sait imposer à ses clientes le genre qui leur sied le mieux.

— Elle doit gagner beaucoup d'argent ?

Le regard de Doris en dit suffisamment long.

— Ce n'est pas à moi de vous l'apprendre… ni de faire des commérages.

— Naturellement, fit Egg.

— Si vous tenez à le savoir, la maison ne bat que d'une aile. L'autre jour, un juif est venu voir Madame et elle a dû lui emprunter de l'argent pour renflouer un peu son commerce, car elle est fortement endettée. Elle en perd le sommeil. Parfois, le matin, elle est d'une humeur massacrante, je ne sais à quoi elle ressemblerait sans son maquillage.

— Et son mari ?

— C'est un drôle de coco… pas très recommandable, entre nous. Heureusement, il ne vient pas très souvent nous voir. Aucune de mes camarades ne partage mon avis, mais je crois que Madame est encore pas mal entichée de lui. Certains bruits circulent !…

— Lesquels ?

— Je n'aime pas à répéter ces histoires, car je ne suis pas une bavarde.

— Certes, non ! Vous disiez donc ?…

— On a beaucoup parlé d'un jeune gandin très riche et un peu maboul… pas tout à fait fou, mais il ne s'en faut guère. Madame ne cessait de le relancer et il aurait pu relever la maison de couture grâce à ses capitaux. Il allait tomber dans le panneau, lorsqu'un beau jour, on lui a prescrit une croisière pour sa santé…

— Qui ? Un médecin ?

— Oui, un spécialiste de Harley Street. Celui-là même qui a été empoisonné dans le Yorkshire.

— Sir Bartholomé Strange ?

— C'est bien cela. Madame assistait à la fameuse réception pendant laquelle eut lieu le drame et entre nous, histoire de rire, nous

disions : « Et si Madame avait commis le crime… par vengeance ? » Naturellement, ce n'était qu'une plaisanterie de notre part.

— Je comprends… une plaisanterie bien innocente. Il est vrai que Mme Dacres a tout d'une meurtrière… elle, est dure et impitoyable.

— Ah ! oui, dure… et méchante ! Quand elle se met en colère, personne n'ose l'approcher. On prétend même que son mari a peur d'elle. Rien d'étonnant à cela.

— L'avez-vous entendue parler d'un certain M. Babbington et d'un village du Kent… appelé Gilling ?

— En vérité, je ne me souviens pas.

Doris regarda sa montre et poussa une exclamation.

— Oh ! mon Dieu, il faut que je me dépêche ou j'arriverai en retard.

— Au revoir et merci de votre gentillesse.

— Oh ! de rien. J'ai même eu beaucoup de plaisir en votre compagnie. Au revoir, miss Lytton Gore. J'espère que votre article aura un grand succès. Il me tarde de le lire.

« Tu l'attendras longtemps, ma petite ! » pensa Egg, en demandant l'addition.

Ensuite, barrant d'un trait les prétendues notes de son article, elle inscrivit dans son petit calepin :

« Cynthia Dacres. On la croit en difficultés financières. Paraît avoir un caractère exécrable. Un jeune homme riche, dont elle s'était entichée, fut envoyé en croisière par sir Bartholomé Strange. N'a trahi aucune réaction en entendant dire que Babbington l'avait connue autrefois à Gilling. »

« Ma récolte est mince, se dit Egg. Il y aurait évidemment là un mobile éventuel au meurtre de sir Bartholomé, mais si maigre ! M. Poirot pourra, j'espère, en tirer quelque chose. Moi pas. »

CHAPITRE VII

LE CAPITAINE DACRES

Egg n'avait pas encore exécuté le programme qu'elle s'était fixé pour la journée. Sa prochaine visite la conduisit à Saint-John's-House, où habitaient les Dacres. C'était une construction toute neuve où les appartements étaient loués très cher. On y voyait de somptueuses vitrines et des portiers en uniformes chamarrés comme des généraux mexicains.

Egg ne franchit pas le seuil de l'entrée, mais fit les cent pas sur le trottoir opposé. Après une heure de ce manège, elle avait parcouru plusieurs kilomètres.

Il était cinq heures et demie lorsqu'un taxi s'arrêta devant l'immeuble et le capitaine Dacres en descendit. Egg attendit encore trois minutes, puis elle traversa la chaussée et pénétra dans la maison.

Elle sonna à l'appartement numéro 3. Dacres en personne vint lui ouvrir. Il était en train de retirer son pardessus.

— Bonjour, monsieur Dacres, lui dit la jeune fille. Me reconnaissez-vous ? Nous nous sommes déjà rencontrés en Cornouailles et dans le Yorkshire.

— Ah ! oui. Et chaque fois la mort a frappé un des convives, n'est-ce pas ? Veuillez entrer, miss Lytton Gore.

— Je désire voir Mme Dacres. Est-elle là ?

— Non, elle est à Bruton Street, à sa maison de couture.

— Je connais. J'y suis allée aujourd'hui, mais j'espérais qu'à cette heure Mme Dacres serait rentrée et ne verrait aucun inconvénient à ce que je vienne ici lui parler… Je m'aperçois que je vous dérange…

Egg fit une pause.

Freddie Dacres songeait :

« Quelle jolie pouliche ! Beau brin de fille, ma foi ! »

Il dit tout haut :

— Cynthia ne doit rentrer qu'après six heures et moi j'arrive de Newbury. La journée a été mauvaise et j'ai quitté le champ de courses de bonne heure. Voulez-vous me faire le plaisir de venir avec moi au « Club Soixante-Douze » prendre un cocktail ?

Egg accepta, bien qu'elle soupçonnât Dacres d'avoir bu suffisamment d'alcool.

Assise dans le sous-sol enfumé du « Club », Egg sirota un martini.

— C'est très amusant ! dit-elle. Je n'étais jamais venue ici !

Freddie Dacres la regarda avec un sourire indulgent. Il se plaisait

toujours en la société d'une jolie fille.

— Il s'est passé une bien drôle d'histoire durant notre séjour dans le Yorkshire, dit-il. Un médecin empoisonné… Crevant, n'est-ce pas ? D'habitude, ce sont les docteurs qui empoisonnent leurs malades.

Il éclata d'un gros rire et commanda un second verre de genièvre.

— Très drôle, votre réflexion, monsieur Dacres ! Jamais je n'avais encore songé à cela.

— Oh ! une simple plaisanterie, dit Freddie Dacres.

— C'est curieux, remarqua Egg. Deux fois nous avons été invités à dîner chez des amis et chaque fois un des convives est mort.

— En effet, convint le capitaine Dacres. Vous voulez parler du vieux pasteur chez… machin… l'acteur ?

— Oui. M. Babbington a lui aussi succombé d'une façon plutôt étrange.

— C'est affreux ! On se sent glacé à voir tous ces gens tourner de l'œil et on ne peut s'empêcher de penser : « À quand mon tour ? » Cela vous donne le trac.

— Vous aviez déjà vu M. Babbington à Gilling, n'est-ce pas ?

— Je ne connais pas ce patelin. Non, je n'avais jamais rencontré ce vieux type. Bizarre, n'est-ce pas, qu'il ait claqué de la même manière que le vieux Strange ? Je n'en reviens pas. On ne l'a pas tué, je suppose ?

— Vous-même qu'en pensez-vous ?

Dacres hocha la tête.

— Impossible ! déclara-t-il. Personne ne s'avise de tuer un pasteur. Quant aux médecins, ce n'est pas la même chose.

— Évidemment. Ne confondons pas les médecins et les pasteurs. Il y a une différence…

— Bien sûr ! Cela crève les yeux. Les médecins s'occupent trop souvent de ce qui ne les regarde pas, dit-il d'une voix pâteuse.

Il se pencha en avant :

— Ils feraient mieux de ficher la paix aux gens. Vous saisissez ?

— Pas très bien.

— Ils disposent à leur gré de notre vie et leur puissance est sans limites. On ne devrait pas les laisser faire.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir.

— Ma chère amie, je vais vous l'expliquer. Ils font enfermer certains individus… et leur font mener une vie d'enfer. Dieu, qu'ils sont cruels ! Ils séquestrent un type… et lui refusent la drogue, malgré ses supplications. Peu leur importe votre souffrance ! Moi, je vous en parle en connaissance de cause.

Son visage se crispa douloureusement et ses pupilles, petites comme des trous d'épingles, regardèrent fixement devant lui.

— C'est infernal, vous dis-je… infernal ! Ils appellent cela vous

soigner et prétendent accomplir une bonne action. Tas de saligauds !

— Est-ce que sir Bartholomé Strange ? risqua prudemment Egg.

— Sir Bartholomé Strange… Au diable ce farceur de médecin ! J'aimerais bien savoir ce qui se passe dans son fameux sanatorium. Un sanatorium ? Plutôt une maison de santé pour toxicomanes. On y soigne de drôles de maladies nerveuses. On vous fourre là-dedans et vous n'en sortez plus. Et ils ont le toupet de déclarer ensuite que vous y êtes entré de votre plein gré. De votre plein gré ! Ils profitent d'une crise pour s'emparer de votre personne.

À présent, il tremblait de tous ses membres. Sa bouche s'affaissa.

— Excusez-moi, je suis à bout de nerfs, dit-il.

Il fit un signe au garçon et invita Egg à prendre un autre verre. Elle refusa, mais il en commanda un pour lui et il le vida d'un trait.

— Ça va mieux, fit-il. Me revoilà d'aplomb. C'est idiot de s'emporter de la sorte ! Cynthia sera furieuse, car elle m'a défendu de parler.

Il dodelina de la tête.

— Il ne faudrait pas répéter tout cela à la police. On me prendrait pour l'assassin du vieux Strange. Comprenez-vous ? Un des invités doit avoir tué le docteur. Lequel ?

— Vous le savez peut-être ?

— Qu'est-ce qui vous le fait dire ? Pourquoi le saurais-je ?

Il la regarda, plein de colère et de soupçon.

— J'ignore tout de l'affaire, je vous jure. Certes, j'ai refusé de suivre sa maudite cure, en dépit des efforts de Cynthia, je n'ai pas voulu me laisser enfermer. Ils préparaient leur coup… tous les deux… mais je ne m'y suis pas laissé prendre.

Il bomba le torse.

— Je suis costaud, miss Lytton Gore.

— Je n'en ai jamais douté. Dites-moi, connaissez-vous une certaine Mme de Rushbridger, soignée au sanatorium ?

— Rushbridger ? Rushbridger ? Le vieux Strange m'en a touché un mot. Que m'a-t-il donc raconté ? Sapristi ! Je ne m'en souviens plus !

Il soupira :

— Je perds la mémoire et je suis entouré d'ennemis… Peut-être m'espionne-t-on en ce moment.

Il jeta autour de lui un regard gêné. Puis il se pencha vers Egg par-dessus la table.

— Que faisait cette femme dans ma chambre ce jour-là ?

— Quelle femme ?

— La femme au profil de lapin. Celle qui a écrit des pièces. Cela se passait le lendemain du jour où il est mort. Je remontais à ma chambre après déjeuner, lorsque je la vis sortir et disparaître par la

porte capitonnée au bout du couloir. Bizarre, hein ? Pourquoi est-elle entrée chez moi ? Qu'espérait-elle y trouver ? Qu'avait-elle besoin d'y fouiller ? En quoi mes affaires la concernent-elles ?

Il s'inclina davantage et dit, d'un ton confidentiel :

— Croyez-vous que Cynthia m'ait dit la vérité ?

— Que vous a dit Mme Dacres ?

— Elle prétend que j'ai imaginé tout cela, que j'ai des hallucinations.

Il grimaça un sourire.

— De temps à autre, je vois des choses : des souris roses, des serpents et d'autres animaux. Mais voir une femme, ce n'est pas pareil… je l'ai vue… de mes yeux vue… C'est une drôle de bonne femme. Ses yeux ne me reviennent pas. Ils vous pénètrent.

Il se renversa sur le dossier de son fauteuil et parut sombrer dans le sommeil.

Egg se leva.

— Il faut que je m'en aille. Merci beaucoup, capitaine Dacres.

— Ne me remerciez pas. Je suis ravi, absolument ravi… balbutia-t-il.

« Je ferais bien de partir avant qu'il ne s'endorme », pensa Egg.

Elle émergea de l'atmosphère enfumée du « Club Soixante-Douze » et, sitôt dans la rue, respira l'air frais du soir avec délices.

Béatrice, la femme de chambre, avait déclaré que miss Wills « regardait de tous côtés ». Cette histoire de Freddie Dacres venait de le confirmer. Que cherchait donc miss Wills ? Qu'avait-elle trouvé ? Était-il possible que cette femme connût quelque chose ? Qu'y avait-il de vrai dans les dires du capitaine Dacres concernant sir Bartholomé Strange ? Freddie craignait-il cet homme et le haïssait-il en secret ?

Possible, après tout.

Mais cet entretien d'Egg avec le capitaine Dacres ne lui apporta aucun indice de la culpabilité du turfiste morphinomane en ce qui concernait la mort du pasteur Babbington.

Et si, en fin de compte, Babbington n'avait pas été empoisonné ?

Elle demeura haletante d'émotion en lisant sur une affichette de journal cette nouvelle en gros caractères : « *Résultat de l'exhumation de M. Babbington en Cornouailles.* »

Vivement, elle tendit un penny et saisit le journal. Au même instant, elle heurta une femme qui achetait également le quotidien. Egg, s'excusant, reconnut la secrétaire de sir Charles, la compétente miss Milray.

Debout l'une près de l'autre, les deux femmes consultèrent les nouvelles de dernière heure.

« Résultats de l'exhumation du pasteur Babbington. » Les mots dansaient devant les yeux de la jeune fille. Analyse des organes…

Nicotine…

— Ainsi, on l'a tué ! dit Egg.

— Oh ! Mon Dieu ! s'exclama miss Milray. C'est horrible… horrible…

Son visage ingrat se crispait sous le choc. Egg la regarda avec surprise. Elle avait toujours considéré miss Milray comme un être dénué de sentiments humains.

— Cela me bouleverse, expliqua miss Milray. Vous comprenez, je l'ai toujours connu.

— M. Babbington ?

— Oui. Ma mère habite Gilling, où il était curé. Cela me chagrine beaucoup.

— Bien sûr.

— Ma foi, dit miss Milray, je ne sais que faire.

Elle rougit légèrement sous le regard étonné d'Egg.

— J'ai bien envie d'écrire à Mme Babbington, prononça-t-elle lentement. Mais cette lettre ne paraît guère… J'ignore ce qu'il convient de faire…

Egg jugea cette explication peu satisfaisante.

CHAPITRE VIII

ANGELA SUTCLIFFE

— Êtes-vous un ami ou un espion ? Répondez-moi franchement.

Miss Sutcliffe lança un regard moqueur à l'homme qui était devant elle. Ses cheveux gris gracieusement coiffés, les jambes croisées, elle était assise dans un fauteuil à dossier droit et M. Satterthwaite admirait ses petits pieds parfaitement chaussés et ses fines chevilles. Miss Sutcliffe devait une grande partie de son charme au fait qu'elle prenait rarement les choses au sérieux.

— Vous me jugez bien mal, miss Sutcliffe !

— Pas du tout, monsieur Satterthwaite. Venez-vous ici pour mes beaux yeux, comme disent si gentiment les Français, ou avez-vous l'intention de me tirer les vers du nez au sujet de ces meurtres, méchant que vous êtes ?

— Douteriez-vous de ma parole si je vous certifiais que votre première supposition est la bonne ? interrogea M. Satterthwaite en inclinant légèrement la tête.

— Je n'en croirais rien ! protesta l'artiste avec énergie. Vous êtes un de ces hommes à l'air doux et qui aiment à se vautrer dans le sang.

— Non, non !

— Si, si ! La seule chose qui m'intrigue est de savoir s'il faut prendre pour une insulte ou un compliment le fait d'être considérée comme une meurtrière en puissance. Après tout, je préfère y voir un compliment.

Elle pencha la tête de côté et sur ses lèvres apparut lentement ce sourire ensorceleur qui ne manquait jamais son effet.

M. Satterthwaite songea :

« Quelle adorable créature ! »

Puis, tout haut, il dit :

— J'avoue, chère mademoiselle, que la mort de sir Bartholomé Strange m'intéresse prodigieusement. Comme vous le savez peut-être, je me suis occupé déjà d'affaires criminelles.

Modeste, il fit une pause dans l'espoir que miss Sutcliffe était au courant de ses prouesses policières. Elle demanda :

— Dites-moi, y a-t-il quelque vérité dans ce qu'a dit cette jeune fille ?

— Quelle jeune fille, et qu'a-t-elle dit ?

— Je pense à la jeune Lytton Gore, cette petite qui se laisse envoûter par sir Charles (le misérable est capable de tout). Elle croit

que ce bon vieux pasteur de Cornouailles a été également empoisonné.

— Et vous ?

— Ma foi, les deux hommes sont morts de la même manière… Elle est intelligente, cette jeune fille. Dites-moi, Charles est-il sérieux ?

— Votre opinion à ce sujet a plus de valeur que la mienne, répondit M. Satterthwaite.

— Votre excessive discrétion finit par me lasser ! s'écria miss Sutcliffe. Moi, au contraire, je suis épouvantablement indiscrète… Je connais assez bien sir Charles, et j'ai une grande expérience des hommes. En ce moment, Charles semble vouloir se ranger définitivement et affecte des airs vertueux. Il quêtera à l'église et fondera une famille dans un délai record. Voilà mon idée. Ce que les hommes deviennent stupides lorsqu'ils se décident à s'établir ! Ils perdent tout leur charme !

— Je me suis souvent demandé pourquoi sir Charles ne s'était point marié, dit M. Satterthwaite.

— Mon cher, il n'a jamais eu l'esprit tourné vers le mariage. Cependant, ce célibataire endurci possédait une énorme séduction.

Elle soupira, et ses yeux clignotèrent légèrement lorsqu'elle les tourna vers M. Satterthwaite.

— Lui et moi, autrefois… À quoi bon nier ce que tout le monde sait ? Nous connûmes le bonheur tant que cela dura… et nous sommes restés les meilleurs amis du monde. Voilà sans doute pourquoi la petite Lytton Gore me regarde d'un air aussi féroce. Elle me soupçonne de nourrir toujours de la tendresse pour Charles. Se trompe-t-elle ? Je ne saurais l'affirmer. En tout cas, je n'ai pas encore écrit mes mémoires d'amoureuse. Si je m'y décidais, la petite en serait choquée, car, voyez-vous, les jeunes filles modernes sont facilement scandalisées. Sa mère ne s'indignerait pas pour autant. Les femmes du milieu de l'époque victorienne parlent peu, mais n'en pensent pas moins.

M. Satterthwaite se contenta de remarquer :

— Vous avez sans doute raison de supposer que Egg se méfie de vous.

Miss Sutcliffe fronça le sourcil.

— Moi-même je ne suis pas certaine de n'être pas un peu jalouse d'elle. Les femmes ressemblent aux chattes, n'est-ce pas ? Elles griffent, elles miaulent et elles ronronnent…

Elle éclata de rire.

— Pourquoi sir Charles n'est-il pas venu lui-même me faire la morale ? Sans doute par délicatesse. Je dois paraître coupable à ses yeux. Oui, ou non, monsieur Satterthwaite, me prenez-vous pour une criminelle ?

Elle se leva et étendit la main.

— Tous les parfums de l’Arabie ne purifieront pas cette petite main…

Elle s’interrompit.

— Non, décidément, je ne suis pas lady Macbeth. La tragédie n’est pas dans mes cordes.

— De plus, quel mobile auriez-vous eu pour commettre ce crime ?

— C’est juste. J’aimais beaucoup Bartholomé Strange. Nous étions amis et je n’avais aucune raison de vouloir le supprimer. Étant donné ma bonne amitié pour lui, j’aimerais prendre une part active à la chasse au meurtrier. Dites-moi, puis-je vous être utile en quoi que ce soit ?

— Miss Sutcliffe, n’auriez-vous pas vu ou entendu ce soir-là quelque chose concernant le crime ?

— Rien que je n’aie déjà répété à la police. Les invités étaient arrivés dans la journée et sir Bartholomé est mort le premier soir.

— Et le maître d’hôtel ?

— Je l’ai à peine remarqué.

— Un des convives ne vous a-t-il pas intriguée par son attitude ?

— Non. Naturellement, ce jeune homme… comment s’appelle-t-il ? Manders… Manders a surgi plutôt à l’improviste.

— Sir Bartholomé en parut-il surpris ?

— Oui. Il me confia, juste avant le dîner, que cette arrivée intempestive lui semblait bizarre et il l’appela même « une nouvelle manière de forcer les portes ». Seulement, ajouta-t-il, c’est mon mur qui est démoli, et non la porte.

— Sir Bartholomé était-il de bonne humeur ?

— Tout à fait gai.

— Quel est ce passage souterrain dont vous avez parlé à la police ?

— Il doit partir de la bibliothèque. Sir Bartholomé m’avait promis de me le montrer, mais le pauvre homme mourut avant.

— Comment cette question est-elle venue sur le tapis ?

— Nous parlions d’une de ses récentes acquisitions ; un vieux bureau en noyer muni d’un tiroir secret. Je lui ai avoué que j’adore ce genre de tiroirs, c’est une de mes passions. Alors, il m’apprit l’existence d’un passage secret dans sa maison.

— N’a-t-il pas fait allusion devant vous à une certaine Mme de Rushbridger ?

— Non.

— Connaissez-vous dans le Kent un village nommé Gilling ?

— Gilling ? Gilling… non. Je ne crois pas. Pourquoi ?

— Aviez-vous rencontré M. Babbington avant la réception de sir Charles ?

— Qui est M. Babbington ?

— L'homme qui mourut ou fut tué au Nid de Corneilles.

— Oh ! le pasteur ? J'avais oublié son nom. Non, je le voyais pour la première fois. Qui vous a dit que je le connaissais ?

— Une personne qui devait le savoir, mentit effrontément M. Satterthwaite.

Miss Sutcliffe parut amusée.

— Le cher vieil homme ! Comment a-t-on pu imaginer que j'avais eu une intrigue avec lui ? Les archidiacres sont parfois libertins. Pourquoi les pasteurs seraient-ils plus vertueux ? Ne laissons pas souiller la mémoire de ce pauvre homme. Je l'ai vu pour la première fois au Nid de Corneilles.

M. Satterthwaite dut se contenter de cette déclaration.

CHAPITRE IX

MURIEL WILLS

Le numéro 5, Upper Catheart Road, dans le quartier de Tooting à Londres, ne semblait point digne d'abriter une femme de lettres, auteur célèbre de pièces satiriques. Les murs du salon où fut introduit sir Charles étaient d'un gris terne avec, dans le haut, une large bordure de fleurs de cytise. Les rideaux étaient en velours rose et de tous côtés on voyait des photographies et des chiens en porcelaine. Le téléphone se dissimulait sous la crinoline d'une poupée et, çà et là, il y avait des petites tables supportant des objets artistiques en cuivre venant de Birmingham, via L'Extrême-Orient.

Miss Wills entra d'un pas feutré ; sir Charles, en arrêt devant un pierrot d'une longueur ridicule posé sur le divan, ne l'entendit pas. Elle prononça d'une voix ténue :

— Bonjour, sir Charles. Quel plaisir de vous voir chez moi !

Il se retourna vivement.

Miss Wills portait un costume en tricot lâche qui pendait tristement sur ses formes anguleuses. Ses bas, mal tirés, sortaient de mules en cuir verni à hauts talons.

Sir Charles serra la main qu'elle lui tendait, accepta une cigarette et s'assit sur le divan, à côté du pierrot. Miss Wills prit un fauteuil en face de son visiteur. À travers la fenêtre, la lumière venait frapper ses lorgnons qui lançaient de petits éclairs.

— Comment avez-vous fait pour me dénicher ici ? lui demanda-t-elle. Ma mère sera si heureuse d'apprendre que vous êtes venu me voir ! Elle adore le théâtre… surtout les pièces romantiques. Elle parle encore de celle où vous teniez le rôle d'un jeune prince étudiant à l'Université. Elle va aux matinées, mange des chocolats… C'est son bonheur !

— Comme c'est gentil de sa part ! Quel réconfort de savoir qu'on ne vous oublie pas tout à fait ! La mémoire du public est d'ordinaire si courte ! ajouta sir Charles en soupirant.

— Quelle joie ce serait pour elle de vous rencontrer ! L'autre jour, nous avons eu la visite de miss Sutcliffe et ma mère était ravie de la voir.

— Angela est venue ici ?

— Oui. Elle est en train de monter une de mes pièces, *Le Petit Chien qui rit.*

— Ah ! oui, dit Sir Charles. Elle est annoncée dans la presse. Le

titre est très alléchant.

— Votre approbation me fait bien plaisir. Miss Sutcliffe aime également ce titre. La pièce est une sorte de version moderne d'une chanson de nourrice…toute une collection de sottises et de bavardages. Naturellement, miss Sutcliffe tient le rôle de l'étoile et les autres ne sont que ses satellites. C'est elle qui conduit la danse.

— Admirable ! s'exclama sir Charles. Le monde actuel tourbillonne en effet au rythme d'une chanson de nourrice endiablée. Et cette danse échevelée fait rire le Petit Chien… n'est-ce pas ?

Soudain, une idée lui traversa l'esprit : « Cette femme ressemble au Petit Chien : elle rit en regardant les autres. »

La lumière s'écarta des lorgnons de miss Wills et sir Charles vit les yeux bleu pâle de la femme qui l'observaient derrière les verres.

« Cette femme, pensa sir Charles, a un humour diabolique. »

Il dit à haute voix :

— Je me demande si vous devinez l'objet de ma visite ?

— À la vérité, répliqua-t-elle d'un ton malicieux, je ne crois pas que vous vous êtes dérangé spécialement pour admirer ma petite personne.

À ce moment, sir Charles nota la différence entre le langage écrit et le langage parlé. Sur le papier, miss Wills se montrait spirituelle et cynique, dans la conversation elle était espiègle.

— C'est Satterthwaite qui m'a mis cette idée dans la tête, fit sir Charles. Il s'imagine bien connaître le caractère des gens.

— Il est très psychologue, en effet. L'étude de l'âme humaine est, ce me semble, son violon d'Ingres.

— Il croit dur comme fer qu'il s'est passé quelque chose d'anormal à l'Abbaye le soir du dîner, vous l'avez sûrement remarqué.

— Cette réception m'a fort intéressée, je vous l'accorde. Vous comprenez… je n'avais jamais assisté à un meurtre, et un écrivain ne peut bien raconter que ce qu'il a vu.

— C'est là une vérité capitale.

— Et, naturellement, j'ai observé le plus possible ce qui se passait autour de moi.

Ces paroles confirmaient la version de Béatrice : « Miss Wills regardait partout. »

— Oui, l'attitude des invités. Et qu'avez-vous relevé exactement ?

Les lorgnons s'agitèrent.

— En réalité, je n'ai rien découvert, sans quoi j'en aurais averti la police, ajouta-t-elle.

— Pas le moindre détail ?

— Je vois tout dans un salon. C'est plus fort que moi. J'ai la bizarre habitude de fureter partout.

Elle ricana.

— Et qu'est-ce qui vous a frappée ?

— Rien de spécial, sir Charles… De simples particularités dans le caractère des gens. Mes semblables m'intéressent tant !

— En quoi ?

— J'ai de la peine à me faire comprendre. Je suis tout à fait sotte dans la conversation ! ajouta-t-elle en ricanant nerveusement.

— Votre plume est plus redoutable que votre langue, observa sir Charles, souriant.

— Redoutable ? Vous employez là un vocable plutôt désobligeant, sir Charles.

— Ma chère miss Wills, reconnaissez qu'avec une plume à la main, vous êtes d'une cruauté impitoyable.

— Vous êtes terrible, sir Charles ! En ce moment, c'est vous qui vous montrez cruel envers moi.

« Finissons-en de ce stupide badinage », pensa sir Charles en lui-même.

— Ainsi, vous n'avez rien découvert de concret, miss Wills ?

— Non… pas précisément. Cependant, si… j'ai vu quelque chose que j'ai oublié de signaler à la police.

— De quoi s'agit-il ?

— Le maître d'hôtel avait sur le poignet gauche une envie rouge comme une fraise. Je l'ai remarquée lorsqu'il m'a présenté le plat de légumes. Ce détail pourrait aider à identifier l'individu.

— Certes, oui, d'autant plus que la police multiplie en ce moment ses efforts pour retrouver Ellis. Miss Wills, vous êtes une femme remarquable. Aucun des domestiques ni des invités n'a signalé cette marque.

— La plupart des gens ont les yeux dans leur poche, dit miss Wills.

— Où se trouvait exactement cette tache, et quelle était sa dimension ?

— Veuillez découvrir votre poignet…

Sir Charles s'y prêta volontiers.

— Merci. Tenez, exactement ici, dit miss Wills en plaçant sans hésiter le doigt à l'endroit voulu. L'envie était large comme une pièce de six pence et affectait la forme de l'Australie.

— Votre explication est très claire, fit sir Charles, retirant sa main et baissant sa manchette.

— Me conseillez-vous de communiquer ce renseignement à la police ?

— Oui. Ce renseignement lui sera très utile. Parbleu ! Dans les romans policiers, le traître porte toujours sur lui un signe particulier. Je commençais à trouver que la réalité était en retard sur la fiction.

— Dans les histoires de détectives, dit miss Wills, c'est toujours

une cicatrice.

— Une envie conviendrait tout aussi bien, dit sir Charles, l'air heureux de sa trouvaille. L'ennui, c'est que la plupart des gens sont si flous. Rien en eux n'attire particulièrement l'attention.

Miss Wills l'interrogea du regard.

— Prenez, par exemple, le vieux Babbington, reprit sir Charles. Il avait une personnalité vague, impossible à saisir.

— Pourtant, il avait des mains peu ordinaires, répliqua miss Wills, ce que j'appellerais des mains de savant… légèrement déformées par l'arthrite, mais avec des doigts effilés et de jolis ongles.

— Quelle bonne observatrice vous faites ! Ah ! j'oubliais… Vous le connaissiez déjà ?

— Moi ?

— Oui, je le tiens de lui-même. Où diantre me disait-il vous avoir connue ?

— Ce n'était pas moi. Vous devez confondre… ou il se trompait. Je n'avais jamais vu M. Babbington auparavant.

— Je dois faire erreur. Je croyais… à Gilling…

Il la dévisagea. Miss Wills demeura calme.

— Non, répéta-t-elle.

— Avez-vous réfléchi, miss Wills, que lui aussi a pu être empoisonné ?

— Je sais que vous et miss Lytton Gore partagez cet avis. Vous, du moins…

— Euh… Et quelle est votre opinion là-dessus ?

— Ce crime me semble invraisemblable.

Déçu par le manque d'intérêt que montrait miss Wills sur ce point, sir Charles fit dévier la conversation.

— Sir Bartholomé a-t-il parlé devant vous d'une Mme de Rushbridger ?

— Non, je ne crois pas.

— On la soignait dans sa maison de santé pour une prostration nerveuse et une forte anémie.

— En ma présence, il a fait allusion à un cas d'amnésie, et nous a expliqué qu'au moyen de l'hypnotisme on pouvait faire revenir la mémoire.

— Pas possible ! savoir si…

Sir Charles fronça le sourcil et se plongea dans ses pensées. Miss Wills demeurait silencieuse. Enfin, sir Charles lui demanda :

— Ne voyez-vous rien d'autre à m'apprendre ? Rien concernant les invités ?

Il lui sembla que miss Wills hésitait avant de répondre.

— Ma foi… non.

— Au sujet de Mme Dacres, ou du capitaine Dacres ? Ou de miss

Sutcliffe ? Ou encore de M. Manders ?

Il l'observa avec attention en prononçant chacun de ces noms. À un certain moment, il crut voir les lorgnons vaciller sur le nez de miss Wills.

— Je ne vois pas ce que je pourrais vous dire, sir Charles.

Il se leva.

— Tant pis ! Satterthwaite sera déçu.

— Je le regrette infiniment.

— Et je regrette de vous avoir dérangée. Sans doute, étiez-vous en train d'écrire ?

— En effet.

— Une nouvelle pièce de théâtre ?

— Oui. Et pour être franche, je pensais y placer quelques-uns des personnages présents au dîner de l'Abbaye de Melfort.

— Et que faites-vous de la diffamation ?

— Tranquillisez-vous, sir Charles. J'ai remarqué que les gens ne se reconnaissent jamais dans les pièces. (Elle rit.)… Surtout si, comme vous m'en avez accusée tout à l'heure, je me montre impitoyable.

— En d'autres termes, nous avons une si haute opinion de nous-même que nous ne reconnaissons pas nos travers s'ils sont peints avec vérité ? J'avais raison de dire que vous étiez une femme cruelle.

Miss Wills ne put s'empêcher de rire encore.

— Ne vous alarmez point, sir Charles. D'ordinaire, les femmes ne sont pas cruelles envers les hommes, du moins pas envers tous. Leur méchanceté s'exerce plutôt à l'égard des femmes.

— Ce qui revient à dire que dans votre pièce vous enfoncez le bistouri dans le cœur de quelque malheureuse femme. Laquelle ? Je vais essayer de deviner. Cynthia Dacres… n'attire guère les sympathies féminines…

Pour toute réponse, miss Wills se contenta de sourire.

— Écrivez-vous votre pièce, ou la dictez-vous ? demanda ensuite sir Charles.

— Je l'écris et l'envoie à la dactylographie.

— Vous devriez prendre une secrétaire.

— Peut-être. Avez-vous toujours cette incomparable miss… miss Milray, c'est bien cela ?

— Oui. Elle s'est absentée quelque temps pour aller soigner sa mère à la campagne, mais elle est de retour. Une femme hors ligne.

— C'est aussi mon avis. Quelque peu impulsive…

— Impulsive ? Miss Milray ?

Sir Charles ouvrit de grands yeux. Jamais il n'eût songé à qualifier miss Milray d'impulsive.

— Seulement en certaines circonstances, sans doute, rectifia miss Wills.

Sir Charles hocha la tête.

— Miss Milray est passive comme un robot. Au revoir, miss Wills, excusez-moi de vous avoir ennuyée et n'oubliez pas d'aviser la police de cette petite chose.

— De la tache sur le poignet droit du maître d'hôtel ? Entendu. J'y penserai.

— Au revoir, miss Wills. Ah ! une seconde. Vous avez bien dit le poignet droit. Tout à l'heure, vous parliez du poignet gauche.

— Moi ? Que je suis donc sotte !

— Lequel est-ce ?

Miss Wills fronça le sourcil et ferma à demi les yeux.

— Réfléchissons un peu. J'étais assise comme ceci… et lui… Seriez-vous assez aimable, sir Charles, de me tendre ce plateau de cuivre comme si c'était un plat de légumes ? Ici, à gauche.

Comme on l'en priait, sir Charles présenta l'horrible objet en cuivre battu.

— Des choux, madame ?

— Merci. À présent, je suis certaine. C'était le poignet gauche, comme je l'ai dit au début. Faut-il que je sois stupide !

— Mais non, on confond toujours la gauche et la droite.

Il dit au revoir pour la troisième fois.

Sur le seuil de la porte, il se retourna. Miss Wills ne le regardait point. Debout à l'endroit où il l'avait laissée, elle regardait le feu avec, sur les lèvres, un sourire de perverse satisfaction.

Sir Charles en demeura suffoqué.

« Cette femme sait quelque chose ! J'en donnerais ma main à couper. Et elle ne dira rien… Mais que diable sait-elle ? »

CHAPITRE X

OLIVER MANDERS

M. Satterthwaite se présenta aux bureaux de MM. Speier et Ross, demanda à voir M. Oliver Manders, et remit sa carte au garçon.

Bientôt, il fut introduit dans une petite pièce dans laquelle Oliver était assis devant une table à écrire.

Le jeune homme se leva et serra la main de son visiteur.

— Vous êtes bien aimable de venir me voir, fit-il.

Mais le ton de sa voix disait implicitement : « Je te dis cela par politesse, mais si tu savais à quel point tu me rases ! »

Sans se laisser démonter, M. Satterthwaite s'assit, se moucha lentement et, regardant par-dessus son mouchoir, dit :

— Connaissez-vous les nouvelles ?

— Concernant la situation financière ? Ma foi, le dollar…

— Il ne s'agit pas du dollar, trancha M. Satterthwaite, mais de la mort, ou plutôt des résultats de l'autopsie de Loomouth. Babbington a été empoisonné… par la nicotine.

— Ah ! Oui, j'ai lu cela quelque part. Notre turbulente Egg en sera ravie. Elle a toujours affirmé qu'il y avait meurtre. Quant à moi…

— Cela ne vous intéresse-t-il donc pas ?

— Mes goûts sont moins sanguinaires. Après tout, le meurtre… (Il haussa les épaules.)… est une chose brutale et dénuée de tout intérêt artistique.

— Pas toujours, dit M. Satterthwaite.

— Non ? Peut-être.

— Tout dépend de la personne qui commet le crime. Vous, par exemple, j'en suis certain, vous vous comporteriez en véritable artiste.

— Merci du compliment.

— Cependant, mon garçon, je n'apprécie guère votre façon de simuler un accident. La police, elle, ne s'y trompe pas, à ce qu'il paraît.

Il y eut un instant de silence, et une plume tomba sur le parquet.

Oliver prononça :

— Excusez-moi. Je ne vous suis pas du tout.

— Je fais allusion à cette grossière mise en scène à l'Abbaye de Melfort. Je suis curieux de savoir dans quel dessein vous avez agi ?

Un autre silence, puis Oliver demanda :

— Vous dites que… la police me suspecte ?

M. Satterthwaite fit un signe de tête affirmatif et dit :

— Avouez que cet accident à la porte de l'Abbaye pouvait éveiller des soupçons justifiés. Mais, peut-être, êtes-vous à même d'en fournir une explication satisfaisante.

— Une explication, répondit lentement Oliver, oui, mais j'ignore si elle est ou non satisfaisante.

— Voulez-vous me permettre d'en juger ?

Après une pause, Oliver dit :

— Je suis arrivé là-bas… de cette manière… suivant le conseil de sir Bartholomé.

— Comment ? fit M. Satterthwaite, étonné.

— Cela vous semble drôle, hein ? Telle est pourtant la vérité. J'ai reçu une lettre de lui me priant de simuler un accident et de lui demander l'hospitalité. Il ne pouvait me donner ses raisons par écrit, ajouta-t-il, mais il me les expliquerait dès que nous nous trouverions seuls.

— Et vous a-t-il dévoilé ses intentions ?

— Non… J'arrivai chez lui juste au moment où l'on se mettait à table, et je n'ai pu le voir seul. À la fin du dîner, il… il mourut.

Plus calme à présent, Oliver fixait ses yeux noirs sur M. Satterthwaite, comme pour étudier la réaction provoquée par ses paroles.

— Avez-vous encore cette lettre ?

— Non, je l'ai déchirée.

— Dommage, dit sèchement M. Satterthwaite. Et vous n'en avez point parlé à la police ?

— Non… mon aventure aurait paru… fantastique.

— En effet.

M. Satterthwaite se demanda si sir Bartholomé avait pu écrire une telle lettre. C'était si peu dans son tempérament. Cette histoire mélodramatique ne cadrait pas avec le solide bon sens du médecin.

M. Satterthwaite leva les yeux sur Oliver, qui l'observait toujours, et pensa : « Il espère que je vais me laisser prendre à ces sornettes ! »

Il demanda à haute voix :

— Ainsi, sir Bartholomé ne vous a point fourni la raison de cette requête ?

— Non.

— C'est inouï !

Oliver garda le silence.

— Et, malgré cela, vous avez répondu à son appel ?

L'inquiétude se peignit de nouveau sur les traits du jeune homme.

— Cette demande de la part de sir Bartholomé m'amusait par sa drôlerie et a piqué ma curiosité, je l'avoue.

— Rien d'autre ? interrogea M. Satterthwaite.

— Que voulez-vous dire par là ?

Satterthwaite lui-même ne le savait pas. Il se laissait guider par quelque obscur instinct.

— Je veux dire… y a-t-il autre chose susceptible de vous accabler davantage ?

Le jeune homme haussa les épaules.

— Mieux vaut ne rien vous cacher. D'autant plus que cette femme ne saura pas garder sa langue.

M. Satterthwaite l'interrogea du regard.

— Le lendemain du crime, je parlais à Anthony Astor, vous savez bien, cette femme qui écrit des pièces de théâtre. Lorsque je tirai mon portefeuille de ma poche, quelque chose s'en échappa. Elle le ramassa et me le rendit.

— Qu'était-ce ?

— Malheureusement, elle y jeta un coup d'œil avant de me le rendre. C'était une coupure de journal où il était question de nicotine… de ses effets mortels… que sais-je encore !

— Comment se fait-il que vous vous intéressiez à ce poison ?

— Je ne m'y intéressais pas du tout. J'ai dû glisser ce papier dans mon portefeuille un jour ou l'autre, je ne m'en souviens même point. C'est ridicule, n'est-ce pas ?

« Cela ne tient pas debout », pensa M. Satterthwaite.

— Je suppose, continua Oliver Manders, qu'elle est allée me dénoncer à la police.

— Je ne crois pas. C'est une femme discrète, qui aime à garder pour elle-même ce qu'elle sait.

Oliver Manders se pencha en avant.

— Je suis innocent, monsieur, tout à fait innocent !

— Je n'ai jamais dit que vous étiez coupable, fit d'une voix douce M. Satterthwaite.

— Mais quelqu'un m'accuse… quelqu'un a mis la police après moi !

— Non, non ! dit M. Satterthwaite.

— Alors, pourquoi venez-vous ici, aujourd'hui ?

— Un peu à cause des résultats de mon enquête…sur place, déclara M. Satterthwaite d'un air important, et un peu aussi pour suivre le conseil d'un… ami.

— Quel ami ?

— Hercule Poirot.

— Cet individu ! éclata Oliver. Est-il de retour en Angleterre ?

— Oui.

— Pour quoi faire ?

M. Satterthwaite se leva et dit :

— Pourquoi un chien va-t-il à la chasse ?

Et, satisfait de sa réplique, il quitta la pièce.

CHAPITRE XI

HERCULE POIROT REÇOIT

Hercule Poirot habitait, à l'hôtel Ritz, un appartement sobrement décoré. Installé dans un confortable fauteuil, le détective écoutait.

Egg était perchée sur le bras d'un fauteuil, sir Charles se tenait debout devant la cheminée. M. Satterthwaite, assis à côté d'eux, les observait.

— C'est l'échec sur toute la ligne, soupira Egg.

— Non, non, vous exagérez, lui dit Poirot. En ce qui concerne le lien possible entre les Dacres et M. Babbington, le résultat est nul, je vous le concède. Mais vous nous rapportez tout de même quelques renseignements appréciables.

— Miss Wills sait quelque chose. J'en mettrais ma main au feu ! affirma sir Charles.

— Et le capitaine Dacres n'a pas la conscience tranquille. D'autre part, Mme Dacres se débattait dans de graves ennuis financiers et juste au moment où elle allait se procurer de l'argent, sir Bartholomé lui coupa l'herbe sous le pied en expédiant le bailleur de fonds en croisière.

— Que pensez-vous de l'aventure du jeune Manders ? demanda M. Satterthwaite au détective.

— Elle me parait étrange et la lettre qu'il a reçue ne répond point au caractère de sir Bartholomé.

— Serait-ce donc un mensonge ? s'enquit brusquement sir Charles.

— On peut mentir de tant de manières ! observa Hercule Poirot.

Après un court silence, il reprit :

— Cette miss Wills a écrit une pièce pour miss Sutcliffe, dites-vous ?

— Oui, et la première a lieu mercredi prochain.

— Ah !

De nouveau, Poirot se tut.

— Alors, qu'allons-nous faire, maintenant ? demanda Egg.

Le petit détective lui sourit.

— Il ne nous reste qu'une ressource : réfléchir.

— Réfléchir ! s'écria Egg, découragée.

— Eh oui, réfléchir ! La réflexion permet de résoudre les problèmes les plus ardus.

— Allons-nous demeurer là à nous tourner les pouces ?

— Il vous faut de l'action, mademoiselle. Très bien, je vais vous charger d'une mission. Vous pourriez mener une petite enquête à Gilling, cette paroisse où le pasteur Babbington a vécu tant d'années. Vous disiez que la mère de miss Milray vit à Gilling. Cette vieille femme impotente doit savoir tout ce qui se passe dans le pays : une infirme entend tout et n'oublie rien. Adressez-vous à elle. Qui sait ? Vous ne perdrez peut-être pas votre temps.

— Et vous, monsieur Poirot, resterez-vous les bras croisés ? demanda Egg, obstinée.

Le détective cligna de l'œil :

— Vous insistez pour que je me remue, moi aussi ? Qu'à cela ne tienne ! Seulement, moi, je ne quitterai pas mon hôtel, où je jouis d'un parfait confort. Je vais vous dire ce que je compte faire : je me propose de donner une petite réception où j'offrirai du sherry… puisque c'est la mode, n'est-ce pas ?

— Une réception ?

— Oui, et j'y inviterai Mme Dacres, le capitaine Dacres, miss Sutcliffe, miss Wills, M. Manders, et votre charmante mère, mademoiselle.

— Et moi ?

— Vous aussi, naturellement, ainsi que nos deux amis ici présents.

— Bravo ! s'exclama Egg. Il va sûrement se passer quelque chose d'intéressant, n'est-ce pas, monsieur Poirot ?

— Nous verrons, nous verrons. Mais n'y comptez pas trop, mademoiselle. À présent, permettez-moi de demeurer seul avec sir Charles, car je voudrais lui demander son avis sur certains points.

Tandis que Egg et M. Satterthwaite attendaient l'ascenseur, la jeune fille déclara, ravie :

— C'est magnifique ! Cela ressemble tout à fait à un roman policier. Tout le monde sera réuni, et il nous apprendra le nom du coupable.

— Voire, prononça M. Satterthwaite.

La réception de Poirot, eut lieu le lundi soir. Tous avaient accepté son invitation. La délicieuse et indiscrète miss Sutcliffe promenait son regard de tous côtés en riant malicieusement.

— Monsieur Poirot, vous avez tendu une toile d'araignée à un tas de pauvres petites mouches qui se sont laissé prendre. Voici ce que je prévois. Vous allez nous exposer un brillant résumé de l'affaire et, brusquement, vous me désignerez du doigt, en vous écriant : « Tu es la coupable ! » et chacun dira : « C'est elle ! » J'éclaterai en sanglots, ce qui constituera un aveu, parce que je suis très impressionnable, et ne pourrai dire un mot. Oh ! monsieur Poirot, que vous me faites peur !

— Quelle imagination ! s'écria Poirot.

Une carafe à la main il versait du sherry dans les verres : il en tendit un à l'actrice, en s'inclinant :

— Dans cette petite réunion d'amis, laissons de côté les crimes et les poisons. Ces horreurs vous gâtent le plaisir de vivre.

Il offrit ensuite un verre à la sinistre miss Milray, qui avait accompagné sir Charles et se tenait debout, une expression rébarbative sur le visage.

— Voilà ! fit Poirot lorsqu'il eut accompli son devoir d'hôte. Oublions les circonstances de notre première rencontre et profitons de l'heure qui passe : mangeons, buvons et soyons joyeux, car nous mourrons tous demain. Ah ! malheur ! Je viens encore de parler de la mort. Madame, fit-il en saluant très bas Mme Dacres, permettez-moi de vous souhaiter bonne chance et de vous féliciter de votre ravissante toilette.

— À votre santé, Egg ! dit sir Charles.

— À la vôtre ! fit Freddie Dacres.

Chacun murmura quelques mots, mais la gaieté semblait forcée. Tous s'évertuaient à paraître insouciants. Seul, Poirot gardait son naturel et, heureux de vivre, bavardait à bâtons rompus.

— Je préfère le sherry au cocktail… et j'ai une sainte horreur du whisky ! Il vous abîme irrémédiablement le palais. Pour apprécier les bons vins de France, il ne faut jamais… jamais… Tiens… qu'est-ce qu'il y a ?…

Un son étrange, une sorte de cri étouffé, l'avait interrompu. Tous les regards se tournèrent du côté de sir Charles qui, chancelant et le visage convulsé, laissa échapper son verre, qui roula sur le tapis. Il fit quelques pas et tomba à la renverse.

Il y eut un moment de stupeur ; puis Angela Sutcliffe poussa des cris et Egg appela :

— Charles ! Charles !

Elle se frayait un chemin pour arriver jusqu'à sir Charles, mais M. Satterthwaite la retint doucement.

— Oh ! mon Dieu ! s'exclama lady Mary, serait-ce encore un autre crime ?

Angela Sutcliffe cria :

— Lui aussi est empoisonné. C'est affreux ! Mon Dieu ! Quelle chose horrible !

Et, s'affaissant brusquement sur un divan, elle se mit à sangloter, puis à rire comme une folle.

Poirot prit en mains la situation et s'agenouilla auprès de l'homme prostré. Les autres s'écartèrent tandis qu'il l'examinait. Il se releva et, machinalement, épousseta les genoux de son pantalon. Ensuite, il promena son regard sur le cercle de ses invités. Dans le silence complet, on ne percevait que les sanglots d'Angela Sutcliffe.

— Mes amis… commença Poirot.

Il n'alla pas plus loin, car Egg lui lança à la figure :

— Triple imbécile ! Ridicule cabotin ! Vous prétendez tout savoir, vous vous croyez célèbre, et vous laissez ce crime s'accomplir… là, sous vos yeux… Si vous étiez resté tranquille, ce troisième crime n'aurait pas eu lieu… C'est vous le meurtrier de sir Charles… vous !… vous !… vous !…

Elle s'arrêta, incapable de trouver ses mots.

Poirot hocha tristement la tête.

— C'est vrai, mademoiselle, je suis un assassin d'un genre spécial. Je peux tuer, mais, du moins, je ressuscite mes victimes.

Il se détourna et, de sa voix habituelle, il dit :

— Quelle magnifique création ! Bravo, sir Charles ! Vous plairait-il maintenant de vous présenter au public ?

Éclatant de rire, l'acteur se leva d'un bond et salua, un sourire aux lèvres.

Egg poussa un soupir de soulagement.

— Monsieur Poirot… vous… vous êtes une brute !

— Charles ! cria Angela Sutcliffe, vous êtes un démon !

— Comment ?

Levant la main, Poirot imposa silence.

— Messieurs, mesdames, je vous demande pardon. Cette petite farce était nécessaire pour vous prouver à tous, et incidemment à moi-même, un fait qui s'était déjà imposé à ma raison.

« Écoutez-moi. J'avais versé dans un des verres qui se trouvaient sur ce plateau une cuillerée à café d'eau, qui devait représenter de la nicotine pure. Ces verres sont du même modèle que ceux de sir Charles Cartwright et de sir Bartholomé Strange. Étant donné l'épaisseur du cristal, il est impossible de discerner dans aucun de ces verres une quantité minime d'un liquide incolore. Imaginez donc qu'une fois le verre de porto de sir Bartholomé placé sur la table quelqu'un y ait versé quelques gouttes de nicotine pure. N'importe qui a pu accomplir cette opération. Le maître d'hôtel, la femme de chambre ou un des invités qui se serait glissé dans la salle à manger. Après le dessert, on verse le porto, le verre est rempli. Sir Bartholomé boit… et meurt.

« Ce soir, nous avons joué le troisième acte… un crime simulé, cette fois. J'ai prié sir Charles de tenir le rôle de la victime. Il s'en est acquitté merveilleusement. Supposons un instant qu'il ne se soit point agi d'une plaisanterie. Sir. Charles est mort. Que va faire la police ?

Miss Sutcliffe s'écria :

— Elle analysera le fond du verre.

D'un signe de tête, elle désigna le verre gisant sur le parquet où l'avait laissé tomber sir Charles.

— Vous n'y avez mis que de l'eau, mais si c'était de la nicotine ?…

— Mettons que ce soit de la nicotine.

Poirot toucha légèrement le verre du bout du pied.

— Vous pensez donc que la police ferait analyser le fond du verre et qu'on y découvrirait des traces de nicotine ?

— Certainement !

Poirot hocha lentement la tête.

— Erreur ! On n'y trouverait point de nicotine.

Tous les regards convergèrent sur le détective belge.

— Permettez, dit-il en souriant. Ce verre n'est pas celui dans lequel a bu sir Charles.

Avec un ricanement, il tira un verre de la poche de son habit.

— Voici celui dont il s'est servi.

Il reprit :

— Je viens d'exécuter devant vous un tour élémentaire de prestidigitation. On ne peut fixer son attention sur deux points à la fois. Pour réussir ce petit tour, il fallait que tous les regards se concentrassent ailleurs. Cela, au moment psychologique. Quand sir Charles s'effondra… mort… tous les yeux se tournèrent vers son cadavre. Tout le monde s'approcha de lui, et pas un de vous ne regarda Hercule Poirot qui, à cet instant même, échangeait les verres. Personne n'y a rien vu.

« Je viens ainsi de démontrer devant vous la valeur de mon hypothèse : un tel incident s'est produit au Nid de Corneilles et aussi à l'Abbaye de Melfort… Voilà pourquoi le verre à cocktail et le verre à porto ne contenaient rien d'anormal…

Egg s'écria :

— Qui a fait les échanges ?

Regardant la jeune fille, Poirot répondit :

— Nous allons le découvrir…

— Ne le savez-vous pas ?

Poirot haussa les épaules.

Les invités se disposaient à partir. Cette scène avait jeté un froid dans l'assistance. Tous avaient l'impression qu'on s'était moqué d'eux.

D'un geste, Poirot les arrêta :

— Un instant, je vous prie. J'ai encore un mot à vous dire. Ce soir, nous avons joué la comédie, mais demain cette comédie peut devenir la réalité et tourner au tragique. Poussé par les circonstances, le meurtrier frappera une troisième fois, si besoin est… Je m'adresse à toutes les personnes ici présentes. Si l'un de vous connaît quelque chose… ayant trait de près ou de loin à ce crime, je le supplie de parler. Au point où nous en sommes, garder pour soi un secret est dangereux… c'est risquer la mort. Donc, je vous implore de nouveau…

si quelqu'un sait quelque chose, qu'il parle tout de suite…

Sir Charles eut l'impression que l'appel de Poirot s'adressait tout spécialement à miss Wills… en pure perte, d'ailleurs, car personne ne répondit.

Poirot soupira et abaissa la main.

— Soit ! fit-il. Vous êtes prévenus. Je ne puis faire davantage.

Cependant, personne n'ouvrit la bouche.

Mal à l'aise, les invités s'en allèrent.

Egg, sir Charles et M. Satterthwaite demeurèrent avec Poirot.

La jeune fille n'avait pas encore pardonné à Poirot sa macabre plaisanterie. Assise, immobile, les joues enflammées et l'air furieux, elle évitait le regard de sir Charles.

— Mes compliments pour ce petit chef-d'œuvre d'adresse, Poirot, dit sir Charles.

— Merveilleux ! s'exclama M. Satterthwaite, en ricanant. Je ne vous aurais jamais cru capable d'exécuter si bien ce tour de passe-passe. Moi-même n'y ai vu que du feu !

— Vous comprenez maintenant pourquoi je ne me suis confié à personne. L'expérience ne pouvait réussir qu'à cette seule condition.

— Cette petite comédie n'avait-elle d'autre but que de vérifier si la substitution des verres pouvait passer inaperçue ?

— Pas tout à fait. J'avais une autre idée en tête.

— Laquelle ?

— Je tenais à étudier l'expression d'une des personnes présentes au moment où s'est effondré sir Charles.

— Qui ? demanda Egg.

— Ah ! c'est mon secret.

— Et vous avez remarqué l'expression de cette personne ?

— Oui.

— Eh bien ?

Poirot ne répondit point.

— Alors, vous refusez de nous donner votre impression ?

Lentement, Poirot prononça :

— J'ai lu sur son visage une extrême surprise…

Egg aspira longuement.

— À présent, vous connaissez le coupable. Est-ce là ce que vous insinuez ?

— Interprétez ma réponse comme il vous plaira, mademoiselle.

— Mais, alors… vous savez tout ?

— Non, non ! au contraire, je ne sais rien du tout. Saisissez-moi bien : j'ignore totalement pour quel motif on a tué Stephen Babbington. Tant que je ne posséderai pas ce renseignement, impossible de rien prouver… Tout pivote autour de cette question : Pourquoi a-t-on tué Stephen Babbington ?

On frappa à la porte et un petit groom entra, porteur d'un télégramme sur un plateau.

Poirot ouvrit la dépêche. Son visage s'altéra. Il passa le message à sir Charles. Penchée sur l'épaule de l'acteur, Egg lut à haute voix :

« Vous prie de venir me voir immédiatement. Puis vous fournir renseignements précieux sur la mort de Bartholomé Strange. »

Margaret Rushbridger.

— Mme de Rushbridger ! s'écria sir Charles. Nous avions raison : elle est mêlée à cette histoire.

CHAPITRE XII

UNE JOURNÉE À GILLING

Aussitôt s'éleva une discussion animée. On consulta l'indicateur des chemins de fer et on décida de prendre le premier train du matin plutôt que l'auto.

— Enfin, dit sir Charles, nous allons éclaircir cette partie du mystère.

— Quelle partie ? demanda Egg.

— Je n'en ai aucune idée, mais certainement nous rapporterons l'explication de la mort de Babbington. Si Tollie avait lancé intentionnellement ses invitations, comme j'en suis presque sûr, la surprise qu'il réservait à ses convives devait avoir quelque rapport avec Mme de Rushbridger. Qu'en dites-vous, monsieur Poirot ?

Poirot, l'air perplexe, répondit :

— Ce télégramme complique encore les choses. Mais il faut agir…

M. Satterthwaite ne discernait aucune raison de se presser, mais il acquiesça poliment.

— Alors, c'est entendu, demain matin nous prenons le premier train. Est-il bien nécessaire que nous y allions tous ?

— Sir Charles et moi, nous avions projeté de nous rendre à Gilling, annonça Egg.

— Ce voyage peut être ajourné, fit sir Charles.

— À mon avis, il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Pour quelles raisons irions-nous tous quatre dans le Yorkshire ? Ce serait absurde d'arriver là-bas en bande. M. Poirot et M. Satterthwaite partiront pour l'Abbaye tandis que sir Charles et moi nous nous rendrons à Gilling.

— J'aimerais bien m'occuper de cette affaire Rushbridger, objecta sir Charles. Vous comprenez, j'ai déjà vu la directrice et j'ai en quelque sorte mes entrées dans l'établissement.

— Voilà précisément pourquoi il faut vous abstenir, dit Egg. Vous vous êtes empêtré dans un tissu de mensonges et, à présent que cette dame revient à la raison, vous risquez d'être traité d'imposteur. Mieux vaut que vous m'accompagniez à Gilling. Si nous faisons une visite à la mère de miss Milray, cette vieille femme parlera plus facilement en votre présence. Vous êtes le patron de sa fille, et elle aura confiance en vous.

Sir Charles considéra le visage sérieux de la jeune fille.

— Vous avez raison. J'irai à Gilling.

— Je sais bien que j'ai raison, fit Egg.

— Voilà une excellente solution, approuva Poirot. Comme vient de le dire Mademoiselle, sir Charles est tout indiqué pour interroger Mme Milray. Oui sait ? Peut-être vous apprendra-t-elle des faits plus importants que ceux que nous ramènerons du Yorkshire.

Le lendemain, sir Charles prit Egg dans son auto à dix heures moins le quart. Poirot et M. Satterthwaite avaient déjà quitté Londres par le train.

Ce matin-là, le temps était splendide. Egg respirait voluptueusement l'air vif et retrouvait tout son optimisme tandis que la voiture les emportait sur la route sinueuse le long de la Tamise.

Lorsqu'ils eurent dépasse le petit village de Maidstone, sir Charles consulta sa carte. Ils abandonnèrent la grand-route et empruntèrent des petits chemins à travers la campagne. Vers midi moins le quart, ils arrivèrent à destination. Gilling était un petit village perdu. On y voyait une vieille église, le presbytère, deux ou trois boutiques, une rangée de maisonnettes, trois ou quatre bâtiments municipaux et un pré communal.

Mme Milray habitait une petite maison proche de l'église.

Comme la voiture s'arrêtait, Egg demanda à son compagnon :

— Miss Milray sait-elle que nous allons voir sa mère ?

— Oui. Elle lui a écrit pour la prévenir.

— Croyez-vous que c'était indiqué ?

— Pourquoi pas, ma chère petite ?

— Oh ! je n'en sais trop rien… sans doute eût-elle préféré que vous lui ameniez sa fille.

— La présence de ma secrétaire m'intimide. Elle m'est si supérieure ! Elle me soufflerait mon rôle.

Egg éclata de rire.

Mme Milray ne ressemblait en rien à sa fille. Miss Milray avait un physique sec et anguleux, et sa mère des formes plantureuses. L'énorme Mme Milray était clouée dans un fauteuil placé près d'une fenêtre d'où elle pouvait observer tout ce qui se passait au dehors. L'arrivée des deux visiteurs lui causa un vif plaisir.

— Vous êtes très gentil de venir me voir, sir Charles. Violette m'a tant parlé de vous ! (Violette ! Quel nom incongru pour miss Milray !) Si vous saviez à quel point elle vous admire et combien elle est heureuse d'avoir travaillé si longtemps près de vous ! Veuillez prendre un siège, miss Lytton Gore. Excusez-moi si je reste assise, mais voilà plusieurs années que je suis paralysée. C'est la volonté de Dieu et je me résigne. Vous accepterez bien un petit rafraîchissement après cette course en auto ?

Sir Charles et Egg refusèrent poliment, mais Mme Milray, sans les écouter, frappa des mains à la mode orientale : le thé et les biscuits

apparurent bientôt. Tandis qu'ils grignotaient des gâteaux en buvant leur thé, sir Charles aborda l'objet de leur visite.

— Madame Milray, vous avez sûrement entendu parler de la mort tragique de M. Babbington, autrefois curé dans cette paroisse ?

— Mais, oui, s'écria la grosse femme. J'ai lu tout le récit de l'exhumation dans le journal. Mais je me demande qui a empoisonné ce brave homme, si bon et vénéré de tous. On l'aimait, tout comme sa femme et ses enfants.

— C'est en effet mystérieux, dit sir Charles. Nous en sommes déconcertés, et nous comptons sur vous pour nous fournir quelques renseignements.

— Moi ? Mais je n'ai pas vu les Babbington depuis… au moins quinze ans !

— Je sais, mais plusieurs d'entre nos amis espèrent trouver le meurtrier en fouillant le passé, et le moindre détail…

— Que vous dire ? Le pasteur et sa femme menaient une existence des plus simples… ils étaient très pauvres, avec tant d'enfants !

Mme Milray fouilla ses souvenirs, mais ses efforts ne leur furent d'aucun secours.

Sir Charles lui montra l'agrandissement d'une photographie d'amateur où figuraient les Dacres, un vieux portrait d'Angela Sutcliffe et une médiocre reproduction de la tête de miss Wills dans un journal. La vieille dame les examina avec un vif intérêt.

— Je ne reconnais aucune de ces personnes… Naturellement, il y a trop longtemps depuis le départ de M. Babbington. Gilling est un petit village où il ne se passe pas grand-chose. Les demoiselles Agnew, les filles du médecin, sont toutes mariées et ont quitté le pays. Notre médecin actuel est un célibataire et a pris un jeune assistant… Les vieilles demoiselles Cayley sont mortes voilà des années. Et les Richardson… Après le décès de son mari, la femme est allée au Pays de Galles. Parmi les paysans d'ici, je ne vois guère de changements. Violette vous en apprendrait autant que moi. À cette époque, elle était jeune et fréquentait le presbytère.

Sir Charles essaya de se représenter miss Milray jeune fille… en pure perte, d'ailleurs.

Il demanda à Mme Milray si elle se souvenait d'une Mme de Rushbridger. Ce nom ne disait rien à la vieille infirme.

Enfin, sir Charles et Egg prirent congé et décidèrent de déjeuner à la pâtisserie locale. L'ancien acteur proposa d'aller plus loin pour mieux manger ; mais Egg fit remarquer qu'ils pourraient faire bavarder la servante et recueillir quelques renseignements sur les gens du pays.

Elle ajouta d'un ton sévère :

— Pour une fois, vous vous contenterez d'œufs à la coque et de pain au lait. Les hommes sont trop exigeants sur le chapitre de la table.

— Les œufs ne me tentent guère, mais je me résignerai, fit sir Charles.

Ils furent servis par une femme assez loquace. Elle aussi avait lu les détails de l'exhumation dans le journal et s'y était particulièrement intéressée parce qu'il s'agissait de l'ancien curé.

— Je n'étais qu'une petite fille à cette époque-là, mais je m'en souviens tout de même.

Toutefois, elle ne put, pour ainsi dire, rien leur apprendre de neuf.

Après le repas, ils se rendirent à l'église où ils consultèrent les registres des naissances, des mariages et des décès. Ici non plus, rien de sensationnel.

En sortant de l'église, ils s'attardèrent dans le cimetière, et Egg lut plusieurs épitaphes sur les tombes.

— Quels drôles de noms ! Voyez donc ! voici une famille Stavepennys et une Marie Anne Sticklepath.

— Aucun de ces noms n'est aussi ridicule que le mien, murmura sir Charles.

— Cartwright ? Je ne lui vois rien d'extraordinaire.

— Il ne s'agit pas de Cartwright… Cartwright est mon pseudonyme d'acteur, que j'ai fini par adopter légalement.

— Quel est votre vrai nom ?

— Je ne saurais vous l'avouer. C'est mon secret.

— Est-il donc si vilain ?

— Il est surtout grotesque.

— Oh !… dites-le-moi !

— Je n'en ferai rien, trancha sir Charles d'un ton ferme.

— Je vous en prie…

— Non !

— Pourquoi ?

— Vous en ririez.

— Pas du tout.

— Vous ne pourriez vous en empêcher.

— Oh ! si, dites-le-moi. Je vous en supplie !

— Quelle entêtée vous faites, Egg ! Pourquoi cette obstination ?

— Parce que vous refusez de me le dire.

— Adorable enfant ! murmura sir Charles.

— Je ne suis pas une enfant !

— Mais si !

— Dites-moi votre nom, insista Egg, câline.

Un rire triste déforma la bouche de sir Charles.

— Eh bien ! si vous y tenez, voici : mon père s'appelait Mug[1].

— Pas possible !

— Aussi vrai que je vous le dis.

— Hum ! fit Egg. C'est une catastrophe de s'appeler ainsi.

— Ce nom-là ne m'aurait pas mené loin dans ma carrière. Aussi, en débutant, ai-je pensé à adopter le nom de Ludovic Castiglione… puis, réflexion faite, j'ai préféré un pseudonyme plus anglais : Charles Cartwright.

— Votre prénom est bien Charles, n'est-ce pas, sir Charles ?

— Oui, mes parrain et marraine y ont pourvu.

Après une hésitation, il ajouta : Pourquoi *sir* Charles ? Appelez-moi Charles tout court.

— Si vous voulez.

— Vous m'avez bien appelé ainsi hier… quand vous m'avez cru mort.

— Oh ! à ce moment-là… fit Egg d'une voix volontairement indifférente.

Sir Charles lui dit brusquement :

— Egg, toute cette histoire de meurtre ne me semble plus réelle… surtout aujourd'hui. Je voulais tout éclaircir avant… avant de prendre une décision. Une sorte de superstition me poussait à vouloir faire coïncider la découverte du coupable avec une autre victoire. Mais pourquoi prolonger ma pénible incertitude ? Je n'y tiens plus. J'ai si souvent joué des scènes d'amour au théâtre que, dans la vie, je perds confiance en moi… Est-ce moi ou le jeune Manders, Egg ? Il faut que je sois fixé. Hier, j'ai cru que c'était moi…

— Vous avez deviné juste…

— Oh ! cher ange ! s'écria sir Charles.

— Non, Charles, ne m'embrassez pas ici, pas dans ce cimetière…

— Je vous embrasserai où bon me semblera…

— Nous en sommes pour nos frais, observa Egg un peu plus tard, comme ils regagnaient Londres à toute vitesse.

— Mais non, nous avons découvert la seule chose intéressante au monde… Que m'importe la mort d'un pasteur ou d'un médecin ? Vous êtes le seul être qui compte à mes yeux… Vous savez, ma chérie, que j'ai trente ans de plus que vous… Êtes-vous sûre d'être heureuse avec moi ?

Egg lui pinça gentiment le bras.

— Ne dites pas de sottises… Je me demande si les autres ont été plus chanceux que nous ?

— Je le souhaite, répondit sir Charles, généreux.

— Charles… vous paraissiez ce matin vous passionner tellement pour cette enquête… Pourquoi ce détachement subit ?

Mais sir Charles avait abandonné le rôle du grand détective.

— C’est qu’alors je la dirigeais moi-même. À présent, je la passe au Moustachu. À lui de se débrouiller !

— Il prétend connaître le coupable. Qu’en pensez-vous ?

— Sans doute n’en a-t-il pas la moindre idée, mais il lui faut soutenir sa réputation professionnelle.

Egg se tut et sir Charles lui demanda :

— À quoi songez-vous, chérie ?

— À miss Milray. Elle m’a semblé si bizarre le soir dont je vous ai parlé. Elle venait d’acheter en même-temps que moi le journal annonçant l’exhumation et elle m’a dit, l’air embarrassé, qu’elle ne savait désormais quel parti prendre.

— Quelle blague ! fit gaiement sir Charles. Rassurez-vous : cette femme n’est jamais prise au dépourvu.

— Soyez sérieux, Charles ; elle paraissait… ennuyée.

— Egg, ma mignonne, je me moque bien de miss Milray et de ses ennuis. Notre bonheur compte seul à mes yeux.

— Soyez prudent, Charles. Attention au tramway ! Je ne tiens pas à être veuve avant d’être mariée.

Ils arrivèrent à l’heure du thé à l’appartement de sir Charles. Miss Milray vint leur ouvrir.

— Voici un télégramme pour vous, sir Charles.

— Merci, miss Milray. Nous venons de voir votre mère et elle vous envoie le bonjour.

Il ajouta avec un rire juvénile :

— Je vais vous apprendre une nouvelle : miss Lytton Gore et moi allons nous marier.

Au bout d’un instant, miss Milray dit :

— Je suis sûre… sir Charles, que vous serez très heureux ensemble.

Sa voix trahissait une émotion étrange. Egg le remarqua, mais avant qu’elle pût lui communiquer son impression, sir Charles s’était vivement retourné vers elle et s’exclamait :

— Mon Dieu, Egg ! Lisez ce télégramme que m’envoie Satterthwaite.

Il lui remit la dépêche. Egg la parcourut et ouvrit de grands yeux.

CHAPITRE XIII

MADAME DE RUSHBRIDGER

Avant de prendre leur train, Hercule Poirot et M. Satterthwaite eurent un bref entretien avec miss Lyndon, la secrétaire de feu sir Bartholomé Strange. Malgré toute sa bonne volonté, elle ne leur fournit aucun renseignement important. Le nom de Mme de Rushbridger figurait sur les fiches professionnelles du spécialiste, mais sir Bartholomé n'avait parlé d'elle qu'au sujet de sa maladie.

Vers midi, les deux hommes arrivèrent au sanatorium. La servante qui vint leur ouvrir paraissait tout émue. M. Satterthwaite tira une carte de visite de son portefeuille et y griffonna quelques mots.

— Veuillez lui remettre ceci.

Ils furent introduits dans un petit salon. Au bout de cinq minutes, la porte s'ouvrit et la directrice entra. Ce n'était plus la femme pleine d'entrain et empressée que M. Satterthwaite avait vue lors de sa première visite.

— J'espère que vous me reconnaissez, lui dit M. Satterthwaite en se levant. Je suis venu ici avec sir Charles Cartwright tout de suite après la mort de sir Bartholomé Strange.

— Oui, monsieur Satterthwaite, je vous reconnais parfaitement. Cette fois-là, sir Charles m'avait parlé de Mme de Rushbridger. Quelle bizarre coïncidence !

— Permettez-moi de vous présenter M. Hercule Poirot.

Poirot s'inclina et la directrice répondit distraitement à son salut. Elle reprit :

— Vous dites avoir reçu d'elle un télégramme, mais je ne puis comprendre comment il vous est parvenu. Cela n'a rien à voir avec la mort du médecin. Il y a certainement un fou dans cette affaire. C'est la seule explication possible. C'est tout de même terrible de voir encore la police ici !

— La police ? dit M. Satterthwaite, surpris.

— Oui, depuis dix heures ce matin.

— La police ? répéta Hercule Poirot.

— Peut-être pourrions-nous voir maintenant Mme de Rushbridger ? suggéra M. Satterthwaite. Elle nous a prié de venir…

La directrice l'interrompit :

— Comment, monsieur Satterthwaite, vous ne savez donc pas ?…

— Quoi ? demanda Poirot.

— Cette pauvre Mme Rushbridger est morte !

— Morte ! s'exclama Poirot. Mille tonnerres ! Tout s'explique. Oui, tout s'explique à présent. J'aurais dû prévoir… De quoi est-elle morte ?

— C'est incompréhensible. Elle a reçu par la poste une boite de bonbons de chocolat… à la liqueur. Elle en mangea un… le goût devait être désagréable, mais, surprise, elle avala le bonbon. D'ordinaire, on n'aime pas cracher ce qu'on a mis dans sa bouche.

— Très juste, et lorsqu'un liquide s'écoule brusquement au fond de la gorge, la chose est encore plus difficile, remarqua Poirot.

— Après avoir avalé le bonbon, elle a appelé, l'infirmière est venue, mais nous n'avons pu rien faire. Mme de Rushbridger a succombé en deux minutes. Le médecin envoya chercher la police, qui a examiné les bonbons. On avait touché à la première couche, les autres demeuraient intactes.

— Et quel poison a-t-on employé ?

— On suppose que c'est de la nicotine…

— Encore de la nicotine ! s'écria Poirot. Quel coup ! Quel coup d'audace !

— Nous arrivons trop tard, dit M. Satterthwaite. Nous ne saurons jamais ce qu'elle avait à nous dire. À moins… à moins qu'elle ne se soit confiée à quelqu'un.

Il lança un regard interrogateur à la directrice.

Poirot hocha la tête.

— Vous verrez que personne n'aura reçu ses confidences.

— Rien ne coûte de demander, fit Satterthwaite. Elle a peut-être parlé à une des infirmières ?

— Soit, demandez ! dit Poirot, sans conviction.

M. Satterthwaite se tourna vers la directrice. Celle-ci fit appeler aussitôt les deux infirmières, celle de jour et celle de nuit, qui avaient soigné Mme de Rushbridger, mais aucune d'elles ne put fournir d'éclaircissement. Mme de Rushbridger n'avait jamais fait allusion à la mort de sir Bartholomé et les deux femmes n'étaient point au courant de l'envoi du télégramme.

À la requête de Poirot, on les conduisit à la chambre de la morte. Ils y trouvèrent l'inspecteur Crossfield à qui M. Satterthwaite présenta le détective.

Les deux hommes s'approchèrent du lit et se penchèrent sur la troisième victime. C'était une femme d'une quarantaine d'années, aux cheveux noirs. Ses traits crispés trahissaient encore les souffrances de sa brève agonie.

M. Satterthwaite prononça lentement :

— Pauvre femme !

Il regarda Hercule Poirot. Une étrange expression se lisait sur le

visage du petit Belge ; M. Satterthwaite frémit et déclara :

— Quelqu'un devait savoir qu'elle allait parler, et l'a supprimée… On l'a tuée pour la réduire au silence.

Poirot approuva de la tête :

— C'est bien cela.

— Elle a été assassinée afin qu'elle ne puisse nous révéler ce qu'elle savait.

— Ou ce qu'elle ne savait pas… dit Poirot. Mais pressons-nous. Il nous reste beaucoup à faire. Il ne doit pas se produire d'autres morts. Veillons-y !

M. Satterthwaite demanda :

— Ce troisième crime confirme-t-il vos soupçons sur l'identité du meurtrier ?

— Oui, parfaitement… Mais je me rends compte… que notre assassin est plus dangereux que je ne le pensais… Prenons garde !

L'inspecteur Crossfield les suivit hors de la chambre et Poirot lui fit part du télégramme qu'il avait reçu. La dépêche avait été déposée à la poste de Melfort et une courte visite au bureau de poste leur apprit qu'elle avait été remise au guichet par un gamin. L'employée s'en souvenait bien : le message avait attiré son attention parce qu'il parlait de la mort de sir Bartholomé Strange.

Après avoir déjeuné en compagnie de l'inspecteur et envoyé un télégramme à sir Charles, les deux amis poursuivirent leur enquête.

À six heures du soir, on retrouva le jeune commissionnaire. En quelques mots, il raconta son histoire. Un homme mal vêtu lui avait confié la dépêche. Une des « folles » du sanatorium avait jeté par la fenêtre ce papier enveloppant deux pièces d'une demi-couronne. L'inconnu, craignant d'être mêlé à quelque vilaine affaire, et allant dans une direction opposée à la poste, avait remis au jeune garçon deux shillings et six pence en lui disant de garder la monnaie pour sa commission.

On allait procéder à la recherche de cet homme. En attendant, Poirot et Satterthwaite, ne voyant pas la nécessité de s'attarder davantage à Melfort, retournèrent à Londres.

Il était près de minuit lorsqu'ils arrivèrent dans la capitale. Egg était allée rejoindre sa mère, mais sir Charles les accueillit à la gare et les trois hommes se mirent à discuter la situation.

— Mon ami, dit Poirot à sir Charles, laissez-moi vous guider. Une seule chose résoudra le problème… les petites cellules grises du cerveau. Courir d'un bout à l'autre de l'Angleterre dans l'espoir que telle ou telle personne nous racontera ce que nous désirons apprendre… est une méthode absurde et digne d'amateurs. Nous ne découvrirons la vérité qu'en nous-mêmes.

L'air sceptique, sir Charles demanda :

— Qu'allez-vous faire, alors ?

— Réfléchir. Accordez-moi vingt-quatre heures… pour réfléchir.

Sir Charles hocha la tête, un léger sourire aux lèvres.

— La réflexion vous dévoilera-t-elle ce que cette femme vous aurait dit si elle avait vécu ?

— Je le crois.

— Cela ne semble guère possible. Cependant, monsieur Poirot, agissez à votre guise. Si vous parvenez à percer ce mystère, vous êtes plus fort que moi ! Je m'avoue vaincu. Pour l'instant, j'ai d'autres chats à fouetter.

Peut-être s'attendait-il à être interrogé, il en fut pour ses frais. M. Satterthwaite leva des yeux inquiets mais Poirot demeura plongé dans ses pensées.

— Il faut que je vous quitte, dit l'acteur. Un petit mot encore… Je suis plutôt ennuyé au sujet de miss Wills.

— Qu'a-t-elle fait ?

— Elle est partie.

Poirot le regarda fixement.

— Partie ! Où ?

— Personne ne le sait… Après réception de votre télégramme, j'ai réfléchi, moi aussi. Comme je vous l'avais déjà dit, j'étais convaincu que cette femme connaissait des choses qu'elle gardait jalousement. Je me rendis en auto chez elle : J'y arrivai à neuf heures et demie environ, et demandai à la voir. Il paraît qu'elle était allée en ville pour y passer la journée. Du moins, telle est l'explication qu'elle a donnée. Ses parents ont reçu le soir un télégramme les avertissant qu'elle ne rentrerait que dans un jour ou deux, et leur recommandant de ne pas s'inquiéter.

— Paraissaient-ils alarmés ?

— Oui, un peu. Vous comprenez, elle est partie sans emporter de bagage.

— Bizarre ! murmura Poirot.

— Je ne sais… On dirait que… je n'y comprends rien. Mais cela me tracasse.

— Elle était prévenue comme tout le monde, dit Poirot. Souvenez-vous de mes paroles : « Parlez tout de suite ! »

— Oui, oui… Pensez-vous qu'elle aussi ?…

— J'ai mon idée là-dessus, répliqua Poirot. Pour l'instant je préfère ne pas discuter.

— D'abord, le maître d'hôtel, Ellis, puis miss Wills. Où se trouve Ellis en ce moment ? Il est inouï que la police n'ait pas encore mis la main sur lui.

— Elle n'a pas cherché son cadavre au bon endroit, dit Poirot.

— Alors, vous êtes d'accord avec Egg ? Vous le croyez mort ?

— Ellis ne sera jamais revu vivant.

— Mon Dieu ! s'écria sir Charles. C'est un vrai cauchemar. Toute cette affaire demeure incompréhensible.

— Non, non, elle est claire et logique, au contraire.

Sir Charles regarda le détective.

— Vous le prétendez ?

— Certainement. N'oubliez pas que j'ai l'esprit méthodique.

— Je ne vous saisis point.

À son tour, M. Satterthwaite considéra avec curiosité le petit Belge.

— Et moi, quel genre d'esprit me donnez-vous ? demanda sir Charles, blessé en son amour-propre.

— Celui d'un acteur, sir Charles, un esprit créateur, original, visant toujours aux effets dramatiques. M. Satterthwaite, ici présent, a l'esprit du spectateur ; il observe les personnages, et sait apprécier l'ambiance. Mais, moi, j'ai l'esprit prosaïque, je ne vois que les faits, sans falbalas ni feux de rampe.

— Alors, nous vous laissons à vos réflexions, monsieur Poirot.

— Bon. Pendant vingt-quatre heures seulement.

— Bonne chance, et amusez-vous bien !

Comme ils s'éloignaient ensemble, sir Charles dit à M. Satterthwaite, d'un ton glacial :

— Ce type-là se croit quelqu'un.

M. Satterthwaite sourit de voir l'acteur abandonner à regret le rôle principal.

— Sir Charles, que vouliez-vous insinuer en disant que vous avez d'autres chats à fouetter ?

— Eh bien… Egg et moi…

— Je suis enchanté de l'apprendre, fit M. Satterthwaite. Mes sincères félicitations.

— Évidemment, je suis peut-être un peu âgé pour elle.

— Tel n'est pas son avis… elle seule est juge en la question.

— Vous êtes très gentil, Satterthwaite. Je m'étais mis en tête qu'elle me préférerait le jeune Manders.

— Comment avez-vous pu le penser ? demanda innocemment M. Satterthwaite.

CHAPITRE XIV

MISS MILRAY

Poirot ne put jouir complètement des vingt-quatre heures de réflexion qu'il s'était octroyées.

À onze heures vingt, le lendemain matin, Egg entra sans se faire annoncer. À sa stupéfaction, elle surprit le célèbre détective en train de construire un château de cartes. Le visage de la jeune fille trahit un tel mépris que Poirot dut se défendre.

— Ne croyez point, mademoiselle, que je sois tombé en enfance. Non, non ! Mais l'édification de châteaux de cartes constitue un stimulant pour mon esprit. C'est une de mes vieilles manies. Ce matin, à la première heure, je suis allé acheter ce paquet de cartes. Malheureusement, on s'est trompé. On m'a vendu des cartes pour bébés. Étant donné l'usage que j'en fais, elles valent les autres !

Egg regarda de plus près l'édifice de carton.

Elle éclata de rire.

— Bonté divine ! On vous a vendu les cartes de l'« Heureuse Famille ! »

— Qu'est-ce que c'est que cela, l'« Heureuse Famille » ?

— C'est un jeu pour les petits enfants.

— Bah ! On peut construire un château aussi bien avec ces cartes-là.

Egg prit quelques cartes sur la table et les contempla affectueusement.

— Voici M. Biscuit, le fils du boulanger… c'était mon préféré. Et voici Mme Mug, la femme du laitier. Oh ! mon Dieu, mais c'est moi !

— Pourquoi cette ridicule image vous représente-t-elle, mademoiselle ?

— À cause du nom.

Egg éclata de rire devant l'étonnement de Poirot, et lui fournit l'explication. Lorsqu'elle eut terminé, il dit :

— Ah ! c'est ce à quoi sir Charles faisait allusion hier soir. Aussi, je me demandais… Naturellement, vous changeriez votre nom… Vous ne voudriez tout de même pas être appelée : madame Mug, ou en français madame Gueule.

Egg lui dit en riant :

— Eh bien, souhaitez-moi beaucoup de bonheur.

— Je vous souhaite tout le bonheur possible, mademoiselle, non pas le bonheur fugitif de la jeunesse, mais celui qui dure… le bonheur

construit sur le roc.

— Je vais dire à Charles que vous l'appelez un roc, dit Egg. Maintenant, arrivons-en à l'objet de ma visite. Je ne cesse de me tourmenter au sujet de cette coupure de journal qu'Oliver a laissé échapper de son portefeuille. Vous vous souvenez, ce papier que miss Wills a ramassé et lui a remis. Ou Oliver a menti effrontément en prétendant ne pas se rappeler la présence de ce papier sur lui, ou bien la coupure du journal n'a jamais été en sa possession. Il a dû perdre un morceau de journal quelconque et cette femme affirme que c'était un article sur la nicotine.

— Pourquoi aurait-elle agi ainsi, mademoiselle ?

— Pour égarer les soupçons.

— La croyez-vous donc coupable ?

— Oui.

— Quelle raison avait-elle à commettre ces crimes ?

— Ne me le demandez pas. Cette femme doit avoir un grain de folie. Souvent les gens intelligents frisent la démence. Je ne discerne pas le mobile qui l'aurait poussée…

— Décidément, nous ne sortirons pas de cette impasse. Je ne m'attends pas à ce que vous deviniez le mobile du crime. C'est à moi de le découvrir, et je me pose sans cesse cette question : « Quel motif se cache derrière la mort de M. Babbington ? » Lorsque j'y aurai répondu, le problème sera résolu.

— Ne supposez-vous pas qu'un simple dérangement du cerveau ?…

— Non, mademoiselle, pas dans le sens que vous l'imaginez. Il y a une raison, et je la trouverai.

— Eh bien, au revoir, dit Egg. Excusez-moi de vous avoir dérangé, mais je désirais vous faire part de mon tourment. Il faut que je me hâte. J'accompagne Charles à la répétition générale du « Petit chien qui rit », cette pièce écrite, vous le savez, par miss Wills pour Angela Sutcliffe. Demain, on donne la première.

— Grand Dieu ! s'exclama Poirot.

— Quoi ? Qu'avez-vous ?

— Il me vient une idée… une idée superbe ! Faut-il que je sois aveugle… aveugle !

Egg le dévisagea. Comme il se rendait compte de son excentricité, le détective se ressaisit et posa la main sur l'épaule de la jeune fille :

— Croyez-vous que je perde la tête ? Pas le moins du monde. J'ai parfaitement entendu ce que vous venez de me dire. Vous allez voir « Le Petit Chien qui rit », où miss Sutcliffe tient le grand rôle. Allez-y donc et oubliez notre conversation.

Perplexe, Egg sortit. Demeuré seul, Poirot se promena de long en large dans la pièce. Ses prunelles lançaient des reflets verts, comme

celles d'un chat, et il murmura entre ses dents :

« Mais oui… cela explique tout. Un mobile étrange, tel que je n'en ai jamais vu jusqu'ici. Et, pourtant il est plausible et, vu les circonstances, naturel. N'empêche que cette affaire est curieuse. »

Il passa devant la table où se dressait encore son château de cartes et, d'un geste de la main, il le renversa.

« À présent, je n'ai que faire de l'« Heureuse Famille ». Le mystère est dissipé. Il ne reste qu'à agir. »

Il prit son chapeau, enfila son pardessus et descendit dans le hall. Le portier de l'hôtel lui héla un taxi. Poirot donna au chauffeur l'adresse de l'appartement de sir Charles.

Arrivé là, il régla le taxi et entra dans le vestibule. Le concierge accompagnait quelqu'un dans l'ascenseur et Poirot monta à pied l'escalier. Comme il arrivait au deuxième étage, la porte de l'appartement de sir Charles s'ouvrit ; miss Milray sortait.

Elle sursauta à la vue du détective.

— Vous !

Poirot sourit.

— Moi !

Miss Milray lui dit :

— Je crains que vous ne trouviez pas sir Charles chez lui ; il est allé au théâtre de Babylone en compagnie de miss Lytton Gore.

— Je n'ai pas besoin de voir sir Charles. Je viens chercher ma canne, que j'ai oubliée l'autre jour.

— Oh ! je comprends. Veuillez donc sonner, Temple vous la remettra. Excusez-moi de vous quitter tout de suite. Je prends le train pour aller dans le Kent, chez ma mère.

— Je ne veux pas vous retarder, mademoiselle.

Il se rangea de côté pour laisser passer miss Milray qui descendit l'escalier, une petite mallette à la main.

Après le départ de la secrétaire, Poirot sembla oublier le but de sa visite. Au lieu de sonner à la porte de sir Charles, il fit demi-tour, et descendit. Comme il arrivait à la porte d'entrée, miss Milray montait dans un taxi. À cet instant même, un autre tournait lentement le coin de la rue. Poirot leva la main et la voiture s'arrêta. Il s'y installa et ordonna au chauffeur de suivre le premier taxi.

Il ne fut pas étonné de le voir se diriger vers le nord et stopper devant la gare de Paddington, bien que les trains pour le comté de Kent ne partent pas de cette station. Poirot alla au guichet des premières classes et demanda un aller et retour pour Loomouth. Le train allait quitter la station dans cinq minutes. Remontant le col de son pardessus jusqu'aux oreilles, car il faisait froid, Poirot se carra dans le coin d'un compartiment de première classe.

Le train entra en gare de Loomouth vers cinq heures. La nuit

tombait déjà. Se tenant un peu à l'écart, Poirot entendit l'aimable porteur de la petite gare saluer miss Milray.

— Bonsoir, mademoiselle, nous ne vous attendions pas ce soir. Est-ce que sir Charles est là ?

Miss Milray répliqua :

— J'ai dû partir à l'improviste et je rentre à Londres demain matin. Je viens simplement chercher quelques objets. Non, merci, je n'ai pas besoin de voiture. Je monterai à la villa par le sentier de la falaise.

L'obscurité s'était épaissie. Miss Milray suivit d'un pas alerte le sentier sinueux et escarpé. À une bonne distance derrière elle, Hercule Poirot marchait d'un pas feutré. Parvenue au Nid de Corneilles, miss Milray tira une clef de son sac et l'inséra dans la serrure de la grille, qu'elle laissa entrouverte. Elle reparut quelques instants plus tard, tenant dans la main une clef toute rouillée et une lampe électrique de poche. Poirot se posta derrière un buisson voisin.

Miss Milray contourna la maison et gravit un raidillon envahi par les herbes. Hercule Poirot la suivit. Miss Milray atteignit une vieille tour de pierre, comme on en rencontre assez fréquemment sur cette côte. Celle-ci était presque en ruine. Il y avait cependant un rideau à la fenêtre, et miss Milray introduisit la clef dans l'épaisse porte de bois.

La clef grinça. La porte tourna sur ses gonds. Miss Milray en franchit le seuil, s'éclairant toujours de sa lampe électrique.

Pressant le pas, Poirot avança. Sans bruit, il entra à son tour. Le faisceau de lumière de la lampe tombait en plein sur des cornues de verre, un bec Bunsen et différents appareils…

Miss Milray saisit une barre de fer. Elle la levait au-dessus des appareils, lorsqu'une main lui saisit le bras. Elle poussa un cri et se retourna.

Les yeux verts de Poirot se vrillèrent dans ceux de la femme.

— Arrêtez, mademoiselle, car vous allez détruire les pièces à conviction.

CHAPITRE XV

RIDEAU

Hercule Poirot s'assit dans un vaste fauteuil. On avait éteint le lustre et seule une lampe à abat-jour rose projetait sa clarté sur la silhouette du détective. Cet éclairage paraissait symbolique… Poirot, seul, en pleine lumière, et les trois autres, sir Charles, M. Satterthwaite et Egg Lytton Gore – l'auditoire de Poirot – refoulés dans l'ombre.

D'une voix rêveuse, Poirot semblait s'adresser plutôt au vide qu'à ses auditeurs.

— Reconstituer un crime… tel est le but d'un détective. Pour y parvenir, il doit poser les pièces les unes au-dessus des autres, comme pour construire un château de cartes. Si les faits ne se juxtaposent pas, si les cartes ne tiennent pas en équilibre, il faut recommencer le château, ou il s'écroulera…

« Ainsi que je le disais l'autre jour, il existe différents genres d'esprit : l'esprit du dramaturge et l'esprit du metteur en scène capable de donner l'illusion du réel par des moyens mécaniques ; il y a aussi l'esprit qui réagit facilement devant le jeu des acteurs, puis le jeune esprit romanesque, et, enfin, mes amis, l'esprit prosaïque qui ne voit point la mer bleue et les mimosas, mais seulement la toile peinte des décors.

« J'en arrive donc au meurtre de Stephen Babbington. En ce soir du mois d'août, sir Charles Cartwright émit l'hypothèse de l'empoisonnement du vieux pasteur. Je n'étais nullement d'accord avec lui. Je me refusais à croire, primo, qu'un homme tel que Stephen Babbington avait été empoisonné, secundo, qu'il était possible d'administrer du poison à une personne donnée, lors de cette réception.

« Je vous concède que sir Charles avait raison et moi pas. Je me trompais, parce que je considérais le crime d'un point de vue entièrement faux. Depuis vingt-quatre heures seulement j'ai perçu l'affaire sous son angle véritable. Permettez-moi d'ajouter que, sous cet angle, le meurtre de Stephen Babbington est tout à fait plausible et réalisable.

« Pour le moment, je ne discuterai pas plus avant cette opinion, mais je vous conduirai pas à pas le long du sentier que j'ai moi-même gravi. J'appellerai la mort de Stephen Babbington le premier acte de notre drame. Le rideau tomba sur cet acte au moment de notre départ du Nid de Corneilles.

« Le deuxième acte débuta à Monte-Carlo, le jour où M. Satterthwaite me montra l'article de journal concernant la mort de sir Bartholomé. Il m'apparut clairement que je m'étais fourvoyé et que sir Charles avait vu juste. Stephen Babbington et sir Bartholomé Strange avaient été empoisonnés, et les deux meurtres faisaient partie d'un seul et même crime. Plus tard, un troisième meurtre compléta la série : celui de Mme de Rushbridger. Il nous fallut donc trouver le fil conducteur qui reliait ces trois crimes : en d'autres termes, tous trois ont été commis par une seule et même personne à qui ils profitaient uniquement.

« Je vous le dis tout de suite : ce qui m'intriguait surtout, c'est que la mort de sir Bartholomé Strange a suivi celle de Stephen Babbington. Si nous envisageons ces trois meurtres sans considération de temps et de lieu, tout indique que celui de sir Bartholomé Strange constitue ce qu'on pourrait appeler le crime principal et les deux autres les crimes secondaires, c'est-à-dire que ces deux derniers ont été commis en raison d'un lien existant entre les deux victimes et sir Bartholomé. Cependant, on n'a pas le crime qu'on souhaite. Stephen Babbington avait été d'abord empoisonné, puis sir Bartholomé Strange peu de temps après. Tout laissait supposer que le second crime devait être la conséquence nécessaire du premier, et qu'il importait d'étudier le premier crime pour connaître la clef du mystère.

« J'en arrivai à croire qu'il y avait eu méprise. Sir Bartholomé Strange devait sans doute être la première victime, mais, par suite d'une erreur, M. Babbington avait été empoisonné. J'ai dû, cependant, abandonner cette théorie. Tous ceux qui connaissaient un tant soit peu intimement sir Bartholomé savaient qu'il ne prenait jamais de cocktails.

« Autre supposition : Stephen Babbington a-t-il été empoisonné à la place d'un autre invité ? Impossible de le prouver. J'ai dû revenir à la conclusion que le meurtre de Stephen Babbington avait été accompli avec intention, mais je me suis heurté à un obstacle : l'impossibilité apparente d'un tel crime.

« On devrait toujours fonder une enquête sur les hypothèses les plus simples et les plus plausibles. En admettant que Stephen Babbington ait bu un cocktail empoisonné, qui avait pu lui verser le poison ? À première vue, seulement sir Charles et la femme de chambre, Temple. Si l'un ou l'autre avait introduit le poison dans le verre, aucun des deux n'avait eu la possibilité de faire prendre le verre en question à M. Babbington. Temple aurait pu présenter adroitement le dernier verre du plateau (c'était difficile, mais tout de même réalisable). Sir Charles aurait pu prendre ce verre et l'offrir à la victime, mais les choses se passèrent différemment. Il semble que le hasard, et le hasard seul, ait mis ce verre dans la main de Stephen

Babbington.

« Sir Charles Cartwright et Temple s'étaient chargés des cocktails. Ces deux personnages se trouvaient-ils à l'Abbaye de Melfort ? Non. Qui avait eu l'occasion de toucher au verre de porto de sir Bartholomé ? L'introuvable maître d'hôtel, Ellis, et son aide, la femme de chambre. Mais, ici, on ne saurait écarter le fait qu'un des invités aurait pu verser le poison. Ce geste était risqué, mais l'un quelconque des invités pouvait s'être glissé dans la salle à manger pour introduire la nicotine dans le verre à porto.

« Lorsque je vous ai rejoints, au Nid de Corneilles, vous aviez déjà dressé la liste des invités présents à la fois à la réception de sir Charles et à celle de sir Bartholomé. Je vous rappelle que j'ai aussitôt éliminé quatre noms en tête de cette liste : le capitaine et Mme Dacres, miss Sutcliffe et miss Wills.

« Aucune de ces quatre personnes ne savait d'avance qu'elle devait rencontrer Stephen Babbington au dîner. Or, l'emploi de la nicotine comme poison laissait entrevoir un plan mûrement élaboré, et non un projet exécuté sous l'impulsion du moment. Trois autres noms figuraient sur la liste : Lady Mary Lytton Gore, miss Lytton Gore et Oliver Manders. Bien que leur culpabilité parût improbable, elle n'était pas impossible. Ces personnes, habitant le pays, pouvaient avoir certaines raisons, pour se débarrasser du pasteur et avoir choisi ce dîner pour mettre leur projet à exécution.

« Mais je ne découvris aucune preuve contre l'une d'elles.

« M. Satterthwaite, je crois, a tenu le même raisonnement que moi et fixé ses soupçons sur Oliver Manders. Ce jeune homme était de beaucoup le plus suspect. Il montrait des signes d'énervement à cette soirée au Nid de Corneilles… il professait sur la vie des opinions erronées dues à ses ennuis personnels… et souffrait d'un complexe d'infériorité prononcé, qu'on rencontre assez fréquemment chez les criminels. En outre, il s'était querellé avec M. Babbington, ou, disons mieux, avait manifesté envers lui une certaine animosité. Ajoutons à cela les circonstances bizarres de son arrivée à l'Abbaye de Melfort. Ensuite, rappelons son histoire invraisemblable de la lettre qu'il disait avoir reçue de sir Bartholomé Strange, et le témoignage de miss Wills au sujet d'une coupure de journal en sa possession traitant de la nicotine comme poison mortel.

« Oliver Manders était donc tout désigné pour venir en tête sur la liste des sept suspects.

« Mais alors, mes amis, je fus en proie à une curieuse réaction. Il me semblait clair et logique que le coupable fût présent aux deux réceptions, en d'autres termes, qu'il se trouvât sur la liste des sept… J'eus l'impression que cette présence aux deux soirées avait été voulue à dessein. Je m'aperçus que je considérais non point les faits réels,

mais une comédie habilement montée. Un criminel expérimenté eût compris que chacune des personnes de la liste serait nécessairement considérée comme suspecte, il importait donc de n'y point figurer.

« Autrement dit, le meurtrier de Stephen Babbington et de sir Bartholomé Strange était présent aux deux réceptions, mais pas de façon apparente.

« Qui avait pris part à la première réception, et pas à la seconde ? sir Charles Cartwright, M. Satterthwaite, miss Milray et Mme Babbington.

« Laquelle de ces quatre personnes se trouvait chez sir Bartholomé à un autre titre que celui d'invité ? Sir Charles et M. Satterthwaite voyageaient dans le midi de la France. Miss Milray était à Londres, Mme Babbington à Loomouth. Des quatre, miss Milray et Mme Babbington semblaient tout indiquées. Mais miss Milray ne pouvait être présente à l'Abbaye sans être reconnue d'un des invités. Cette demoiselle possède des traits caractéristiques inoubliables et impossibles à modifier. J'en conclus que miss Milray ne pouvait aller à l'Abbaye de Melfort sans se faire reconnaître. La même remarque s'applique à Mme Babbington.

« M. Satterthwaite et sir Charles auraient-ils été reconnus à l'Abbaye de Melfort ? Peut-être M. Satterthwaite. Quant à sir Charles, c'est un acteur habile, habitué à se transformer suivant les rôles à jouer. Mais quel rôle aurait-il pu jouer ce soir-là ?

« J'en arrivai alors à penser au maître d'hôtel.

« Personnage mystérieux, cet Ellis. Un individu qui vient on ne sait d'où une quinzaine de jours avant le crime, et disparaît sitôt après. Pourquoi Ellis a-t-il si bien réussi son coup ? Parce qu'en réalité Ellis n'existe pas. Ellis était un fantoche en carton-pâte, un accessoire de théâtre… Ellis n'était pas un personnage réel.

« Les domestiques de l'Abbaye connaissaient sir Charles Cartwright et sir Bartholomé Strange était son ami intime. La question des domestiques ne soulevait pas de difficultés. Si l'un d'eux identifiait le faux maître d'hôtel, le mal était réparable : il s'agissait d'une simple farce. D'autre part, si une quinzaine s'écoulait sans que les soupçons fussent éveillés, le pseudo-maître d'hôtel ne courait plus aucun risque. Je me rappelai les remarques des servantes que l'on m'avait rapportées : c'était un « homme bien élevé », il avait servi « dans de bonnes maisons » et connaissait plusieurs scandales mondains. La femme de chambre, Alice, fit une déclaration encore plus significative. Elle précisa « : Dans son service, il s'y prenait tout autrement que les maîtres d'hôtel que j'avais connus jusque-là. » Lorsqu'on me répéta ces paroles, mon hypothèse se confirma en tous points.

« Il n'en allait pas de même pour sir Bartholomé Strange. Celui-ci devait être au courant de la plaisanterie jouée par son ami. En voulez-

vous la preuve ? La voici : les propos facétieux de sir Bartholomé à son maître d'hôtel au cours du dîner. Dès le début de l'enquête, M. Satterthwaite observa que d'ordinaire le médecin se montrait plutôt distant envers son personnel. « Vous êtes un brave garçon, Ellis, un maître d'hôtel hors ligne. C'est votre avis, n'est-ce pas, Béatrice ? » avait-il dit. Familiarité tout à fait compréhensible si le maître d'hôtel était sir Charles Cartwright et si sir Bartholomé était de connivence avec lui.

« Car c'est sûrement ainsi que sir Bartholomé accepta le déguisement de sir Charles, conséquence sans doute d'un pari. Cette mystification devait se terminer par des éclats de rire à la fin de la réception… d'où la bonne humeur de sir Bartholomé ce soir-là et la surprise promise à une de ses invitées. Si, par hasard, pendant le dîner, la farce était éventée, rien d'irréparable ne se serait encore produit et tous n'y auraient vu qu'une plaisanterie. Mais personne ne lit attention au maître d'hôtel voûté, aux yeux noirs agrandis par la belladone, aux favoris grisonnants et à son envie peinte sur le poignet. Ce dernier détail, destiné à égarer les soupçons, faillit passer inaperçu, la plupart des humains manquant d'esprit d'observation. Seuls, les regards fureteurs de miss Wills relevèrent cette tache rouge.

« Que se passe-t-il ensuite ? Sir Bartholomé meurt. Cette fois, le décès n'est pas attribué à des causes naturelles. On alerte la police, qui interroge Ellis et les autres. Tard dans la nuit, Ellis s'enfuit par le passage souterrain, reprend sa personnalité et deux jours après il se promène dans les jardins de Monte-Carlo, prêt à manifester sa surprise et son indignation en apprenant, par les journaux, la mort de son ami.

« Cela n'était que supposition de ma part. Je ne possédais aucun témoignage formel, mais tout confirmait la vraisemblance de mon hypothèse. Mon château de cartes était bien construit. Les lettres de chantage découvertes dans la chambre d'Ellis, n'est-ce pas sir Charles lui-même qui les a trouvées ?

« Et la lettre écrite par sir Bartholomé au jeune Manders, le priant de simuler un accident ? Rien de plus facile pour sir Charles que de la rédiger et de l'adresser au nom de son ami. Si Manders ne l'avait pas détruite, sir Charles, dans le rôle d'Ellis, s'en serait chargé, car il avait accès aux chambres des invités en tant que valet. C'est même ainsi qu'il glissa la coupure de journal dans le portefeuille du jeune Manders.

« Maintenant, arrivons-en à la troisième victime, Mme de Rushbridger. Quand son nom a-t-il été prononcé pour la première fois ? Aussitôt qu'on nous a rapporté le propos aimable félicitant Ellis sur son service parfait… observation tout à fait exceptionnelle de la part du praticien. Tout de suite, sir Charles insiste pour savoir la nature du message remis par le maître d'hôtel. Sir Charles s'emploie

ensuite à faire dévier l'enquête sur cette inconnue pour qu'on oublie le maître d'hôtel. Il se rend au sanatorium et interroge la directrice. Il se sert de Mme de Rushbridger pour mettre la police sur une fausse piste.

« Examinons à présent le rôle joué par miss Wills dans le drame. Malgré sa forte personnalité, elle est incapable de s'imposer dans le monde. Elle n'est ni jolie, ni spirituelle, ni intrigante, pas même sympathique. Mais elle possède un don réel d'observation, doublé d'une remarquable intelligence. Elle se venge des hommes à l'aide de sa plume, car elle excelle à peindre ses semblables dans ses pièces. J'ignore si le maître d'hôtel a, par quelque côté, capté l'attention de la femme auteur, mais, de tous les convives, elle est seule à l'avoir remarqué. Le lendemain du meurtre, son insatiable curiosité la pousse à « regarder partout », selon les termes de la femme de chambre. Elle se rend dans la chambre des Dacres, et, passant par la porte capitonnée, elle va dans les chambres des domestiques, conduite, semblerait-il, par son instinct fureteur de mangouste.

« Elle est la seule personne qui ait gêné sir Charles ; voilà pourquoi il veut se la réserver lors de la « distribution du travail ». Son entrevue avec cette femme le soulage d'un gros poids, elle a remarqué l'envie sur le poignet d'Ellis. Soudain, catastrophe ! Jusque-là, je ne crois pas que miss Wills avait associé la personnalité d'Ellis, le maître d'hôtel, à celle de sir Charles Cartwright. Peut-être l'allure du domestique lui rappelait-elle vaguement un homme de sa connaissance. Mais le regard de cette observatrice s'était porté machinalement sur les mains du maître d'hôtel lorsqu'il lui présentait les plats.

« Il ne lui était pas venu à l'idée qu'Ellis et sir Charles étaient le même individu. Mais lorsque Charles Cartwright lui parla, elle acquit la certitude que sir Charles était Ellis. Elle lui demanda de faire semblant de lui offrir un plat de légumes. Peu lui importait de savoir si l'envie se trouvait sur le poignet droit ou gauche : elle cherchait un prétexte pour étudier les mains de l'homme… vues dans la même position que celle d'Ellis, le maître d'hôtel.

« Alors, la vérité éclate à ses yeux. Mais cette femme étrange savoure le plaisir de connaître la vérité pour elle seule. En outre, elle n'est pas certaine que sir Charles ait tué son ami. Il s'est déguisé en maître d'hôtel, certes, mais ce fait ne prouve nullement qu'il soit l'assassin. Bien des gens ont préféré garder le silence parce qu'une parole imprudente les eût compromis.

« Voilà pourquoi miss Wills conserve jalousement son secret. N'empêche que sir Charles demeure inquiet. L'expression malicieuse qu'il a discernée sur le visage de cette femme au moment où il l'a quittée ne laisse pas de le tourmenter. Elle sait quelque chose. Quoi ? Est-il visé personnellement, ou s'agit-il seulement d'Ellis, le maître

d'hôtel ? M. Satterthwaite… puis miss Wills se méfient. Il importait de détourner leur attention pour la fixer autre part. Sir Charles élabore donc un plan simple, audacieux et, de son point de vue génial.

« Le matin de ma réception à l'hôtel Ritz, j'imagine sir Charles se levant de bonne heure. Il se rend dans le Yorkshire et, vêtu de haillons, confie le télégramme à un gamin pour le faire expédier. Il revient à Londres en temps voulu pour jouer le rôle que je lui avais assigné dans ma petite comédie. Il fit encore davantage : il envoya par la poste une boîte de bonbons au chocolat à une femme qu'il n'avait jamais vue, et dont il ignorait tout.

« Vous savez ce qui survint ce soir-là. L'embarras de sir Charles m'avait averti que miss Wills concevait certains soupçons. Quand Sir Charles exécuta sa « scène macabre », j'observai le visage de miss Wills et j'y lus un profond étonnement. J'eus alors la conviction que miss Wills suspectait sir Charles d'être le meurtrier, mais lorsqu'elle le crut empoisonné comme les deux autres, elle en déduisit qu'elle s'était trompée.

« Mais, miss Wills courait un sérieux danger. Un homme capable de commettre deux meurtres ne s'arrête pas en si beau chemin. J'adressai donc à tous un solennel avertissement. Dans le courant de la soirée, je m'entretins avec miss Wills au téléphone et, suivant mon conseil, elle quitta brusquement son domicile le lendemain. Depuis lors, elle habite ici, dans cet hôtel. J'ai eu raison, car sir Charles s'est rendu à Tooting le lendemain soir, après son retour de Gilling ; mais il arriva trop tard : l'oiseau s'était envolé.

« En attendant, selon son point de vue, son plan se déroulait comme il le souhaitait. Mme de Rushbridger avait une communication importante à nous faire. Elle fut tuée avant de pouvoir nous parler. Quel drame ! Comme tout cela ressemble aux romans policiers, aux pièces de théâtre, au cinéma ! Nous nous retrouvons dans les décors en carton-pâte et les toiles peintes !

« Mais, moi, Hercule Poirot, je n'étais pas dupe. M. Satterthwaite me laissa entendre qu'on avait supprimé Mme de Rushbridger pour la réduire au silence. J'acceptai sa version. Il ajouta qu'elle avait été tuée avant de pouvoir nous confier ce qu'elle savait. Je lui répliquai : « Ou ce qu'elle ne savait pas ». M. Satterthwaite demeura intrigué, mais il aurait dû mieux discerner la vérité. Mme de Rushbridger fut supprimée parce qu'elle ne pouvait effectivement rien nous révéler… parce qu'elle n'avait rien à voir dans ces crimes. Si elle devait dérouter les policiers, ce n'était qu'une fois morte. Et voilà pourquoi Mme de Rushbridger, une inoffensive inconnue, fut empoisonnée.

« Sir Charles paraissait triompher, mais il avait commis une erreur impardonnable, digne d'un gamin. Le télégramme était adressé à moi, Hercule Poirot, à l'hôtel Ritz. Or, Mme de Rushbridger et son

entourage ignoraient totalement que je suivais cette affaire. Ce fut, je le répète, une bourde colossale.

« Jusque-là, j'avais obtenu des résultats indiscutables : je connaissais l'identité du meurtrier, mais j'ignorais le mobile de son crime.

« Je me plongeai dans mes réflexions.

« De nouveau, je considérai la mort de sir Bartholomé comme le crime principal dont il importait de découvrir les raisons. Pourquoi sir Charles Cartwright avait-il tué son ami ? Je fis travailler mes petites cellules grises.

On entendit un profond soupir. Sir Charles se leva lentement et se dirigea vers la cheminée. Les mains sur les hanches, il tournait vers Poirot un œil méprisant. Dans son attitude fière et dédaigneuse, il personnifiait l'aristocrate foudroyant la canaille du regard.

— Vous avez, monsieur Poirot, une imagination extraordinaire, dit-il. Toute cette histoire ne renferme pas un mot de vérité ! Quel tissu de mensonges ! Mais, continuez ! Cela m'intéresse. Pour quelle raison aurais-je tué un homme que je connaissais depuis l'enfance ?

Poirot, le petit bourgeois, leva les yeux vers l'aristocrate. Il s'exprima rapidement, mais d'un ton ferme.

— Sir Charles, vous connaissez sans doute un de nos dictons : « Cherchez la femme » ? J'avais remarqué votre attitude envers Mlle Lytton Gore. Il était visible que vous l'aimiez… de cette passion absorbante qui s'empare de l'homme mûr et qui est souvent inspirée par une jeune fille.

« Vous l'aimiez. Elle, je suis certain, professait pour vous le culte des héros. Un mot de vous et elle tombait dans vos bras. Mais vous gardiez le silence. Pourquoi ?

« Devant votre ami Satterthwaite, vous avez joué l'amoureux stupide, incapable de discerner si ses sentiments sont ou non partagés. Vous sembliez croire miss Lytton Gore éprise d'Oliver Manders. Or, sir Charles, vous êtes un homme averti et vous possédez une grande expérience des femmes. On ne pouvait vous tromper. Vous saviez pertinemment que miss Lytton Gore vous adorait. Pourquoi ne pas l'avoir épousée ? Vous en mouriez d'envie.

« Un obstacle vous barrait la route. Lequel ? Je n'en voyais qu'un : vous étiez déjà marié. Cependant, tout le monde vous prenait pour un célibataire. Votre mariage avait donc eu lieu lorsque vous étiez très jeune, avant vos premiers succès au théâtre.

« Qu'était-il arrivé à votre femme ? Si elle était encore de ce monde, pourquoi demeurait-elle dans l'ombre ? Si vous viviez séparés, il y avait un remède : le divorce. Si votre femme était catholique, ou désapprouvait le divorce, on aurait tout de même connu son existence.

« Mais une loi cruelle refuse le divorce lorsque l'épouse est

condamnée à la détention perpétuelle ou est enfermée dans un asile d'aliénés. Dans aucun de ces deux cas vous ne pouviez obtenir le divorce et cette réclusion de votre femme remontant à votre jeunesse, tout le monde l'ignorait.

« Vous pouviez donc impunément épouser miss Lytton Gore sans lui révéler la vérité. Admettons pourtant que quelqu'un ait connu cette vérité… un ami qui a suivi toute votre vie ? Sir Bartholomé Strange était un praticien intègre, un homme d'honneur. Il pouvait vous plaindre, tolérer une liaison ou une existence irrégulière, mais point vous laisser accomplir le crime de bigamie et, par son silence, souscrire à votre mariage avec une jeune fille innocente, qui plaçait en vous une confiance aveugle.

« Avant de songer à épouser miss Lytton Gore, il vous fallait vous débarrasser de sir Bartholomé Strange.

Sir Charles éclata de rire.

— Et aussi du cher vieux Babbington ! Était-il au courant, lui aussi ?

Au début, je le supposais. Mais je m'aperçus bientôt que mon hypothèse ne s'appuyait sur aucune preuve. De plus, un doute continuait à subsister en mon esprit : en admettant que vous ayez mis la nicotine dans le verre à cocktail, vous ne pouviez être sûr que ce verre irait à la personne visée.

« Tel était le problème que j'étudiais, quand soudain un mot prononcé par hasard par miss Lytton Gore éclaira ma lanterne.

« Le poison n'était pas destiné spécialement à Stephen Babbington, mais à n'importe lequel des invités présents, sauf trois : miss Lytton Gore, à qui vous avez eu soin d'offrir un verre inoffensif, vous-même et sir Bartholomé Strange, qui, vous le saviez, ne prenait pas de cocktails.

M. Satterthwaite s'écria :

— C'est ridicule, voyons. Pourquoi aurait-il agi ainsi ? Je n'en vois pas la raison.

Poirot se tourna vers lui et dit d'une voix triomphante :

— Oh ! si, elle existe ! Une raison bizarre… très bizarre. C'est l'unique fois dans ma profession que je rencontre un tel mobile chez un assassin. Le meurtre de Stephen Babbington n'était ni plus ni moins qu'une répétition générale.

— Vous dites ?

— Sir Charles est avant tout un acteur. Obéissant à son instinct, il voulut répéter son crime avant de le commettre. Aucune de ces morts ne paraissant lui profiter, nul soupçon ne l'atteindrait ; de plus, comment l'accuser d'avoir empoisonné tel ou tel convive ? Ainsi, mes amis, la répétition se déroule de façon parfaite. M. Babbington meurt et nul ne songe au crime. Sir Charles prend sur lui d'éveiller la

méfiance et notre scepticisme comble ses vœux. La substitution des verres s'est effectuée sans accroc, en sorte qu'il est sûr, le jour de la première, de bien jouer son rôle.

« Comme vous le savez, les événements ont pris une tournure différente. Chez sir Bartholomé, un médecin, se trouvant parmi les invités, conclut à l'empoisonnement. À ce moment-là, sir Charles avait intérêt à affirmer que la mort de Babbington n'était pas naturelle et que celle de sir Bartholomé en était la conséquence. L'attention générale devait ainsi se concentrer sur le mobile du meurtre de Babbington, et non point sur le mobile éventuel de l'empoisonnement de sir Bartholomé.

« Mais sir Charles avait compté sans la vigilance efficace de miss Milray. La secrétaire savait que l'ancien acteur se livrait à des expériences chimiques dans la tour du jardin. Miss Milray réglait les factures ayant trait à un liquide à base de nicotine pour soigner les roses et elle s'aperçut qu'une forte quantité de cette solution disparaissait. Lorsqu'elle apprit par les journaux l'empoisonnement du vieux pasteur par la nicotine, son esprit vif en conclut immédiatement que sir Charles avait extrait l'alcaloïde de cette solution.

« Miss Milray se demandait quel parti prendre, car elle avait connu le vieux pasteur depuis sa tendre enfance et elle aimait son maître d'un amour profond et dévoué de femme laide.

« Enfin, elle décida de briser les appareils de sir Charles. Celui-ci comptait tellement sur l'impunité qu'il n'avait même pas songé à faire disparaître ces objets compromettants. Miss Milray prit le train pour la Cornouailles et je la suivis.

De nouveau, sir Charles éclata de rire. Plus que jamais, il ressemblait à un gentilhomme dégoûté par la vue d'une fripouille.

— Est-ce là toutes vos preuves… quelques vieux appareils de laboratoire ? demanda-t-il avec mépris.

— Non, dit Poirot. Il y a aussi votre passeport indiquant la date de votre départ d'Angleterre pour la Riviera et le fait qu'à l'asile d'aliénés du comté de Haverten est enfermée une femme, Gladys Mary Mug, épouse de Charles Mug.

Jusque-là, Egg était demeurée silencieuse et immobile. À cet instant, elle se leva et poussa un cri… presque un gémissement.

Superbe, sir Charles se tourna vers la jeune fille :

— Egg, vous ne croyez pas un mot de cette histoire de brigands, n'est-ce pas ?

Il riait et lui tendait les mains.

Egg s'avança lentement, comme en transe. Son regard suppliant, angoissé, se fixait sur celui de son amoureux. Au moment où elle allait se jeter dans ses bras, elle hésita, regarda à droite et à gauche, comme pour implorer du secours.

Laissant échapper un nouveau cri, elle tomba à genoux devant Poirot.

— Est-ce vrai ? Est-ce vrai ?

Il posa ses deux mains sur les épaules d'Egg, d'un geste ferme et plein de bonté.

— C'est vrai, mademoiselle.

On n'entendit plus que les sanglots de la jeune fille.

Sir Charles, soudain vieilli de plusieurs années, avait les traits d'un satyre ricanant.

— La peste vous emporte ! s'exclama-t-il.

Dans toute sa carrière dramatique, jamais imprécation n'était sortie de ses lèvres avec une telle violence.

Ensuite, il se retourna et quitta la pièce.

M. Satterthwaite sauta d'un bond de son fauteuil, mais Poirot hocha la tête, calmant toujours de la main la jeune fille en larmes.

— Il va s'enfuir ! s'écria M. Satterthwaite.

— Non, dit Poirot, il va seulement choisir lui-même sa sortie : ou affronter un long procès aux yeux du monde, ou quitter brusquement la scène.

La porte s'ouvrit lentement et Oliver Manders entra. Pâle et l'air défait, il avait perdu son expression moqueuse.

Poirot se pencha sur la jeune fille.

— Mademoiselle, lui dit-il d'une voix douce, voici un ami qui vient pour vous accompagner chez vous.

Egg se leva, regarda vaguement Oliver, puis alla vers lui, d'un pas hésitant.

— Oliver… reconduisez-moi chez ma mère. Je vous en prie, accompagnez-moi.

Lui glissant un bras autour de la taille, il l'attira vers la porte.

— Oui, chérie, je vous emmène. Venez !

Les jambes d'Egg tremblaient au point qu'elle pouvait à peine marcher. La soutenant de leur mieux, Oliver et M. Satterthwaite guidaient ses pas. Arrivés devant la porte, elle se ressaisit et releva la tête.

— Ça va mieux, merci.

Poirot appela d'un geste Oliver Manders, qui revint vers lui.

— Soyez bon pour elle, lui recommanda-t-il.

— Je vous le promets, monsieur. Je l'aime plus que tout au monde, vous le savez. Ma passion pour Egg m'avait rendu cruel et cynique. Mais tout va changer désormais. Je la protégerai. Et quelque jour, peut-être…

— Je n'en doute pas, dit Poirot. Je crois même qu'elle commençait à vous aimer lorsque l'autre a surgi. Que voulez-vous, elle s'est laissé éblouir. Le culte des héros constitue un sérieux danger pour

la jeunesse. Tôt ou tard, Egg s'éprendra d'un brave garçon dévoué qui construira son bonheur sur le roc.

D'un œil bienveillant, il regarda le jeune homme s'éloigner.

Bientôt M. Satterthwaite fut de retour.

— Monsieur Poirot, lui dit-il, vous avez été admirable, tout à fait admirable !

Poirot prit son air modeste.

— Ce n'est rien… rien du tout ! Un drame en trois actes… sur lequel le rideau vient de tomber.

— Excusez-moi… commença M. Satterthwaite.

— Y a-t-il quelque point qui reste obscur en votre esprit ?

— Oh ! un simple détail.

— Je vous écoute.

— Pourquoi vous exprimez-vous parfois en un anglais impeccable, alors qu'à certains moments vous estropiez notre langue ?

Poirot se mit à rire.

— Je vais vous l'expliquer. Je puis, il est vrai, parler un anglais correct. Mais, mon cher ami, l'emploi du mauvais anglais offre cet avantage qu'il incite les gens à vous mépriser. Ils pensent… « Peuh ! un étranger qui n'est même pas fichu de parler convenablement l'anglais ! » Il n'entre pas dans mes vues de terrifier mon public… au contraire, je me prête volontiers à ses moqueries. J'affecte aussi des airs de fanfaron. Et voici ce que pense un Anglais : « Un type qui professe une si haute opinion de lui-même ne doit pas valoir grand chose ! » Telle est la façon de voir de vos compatriotes. Elle n'est pas toujours juste. Mais on se méfie moins de moi. Du reste, ajouta-t-il, c'est devenu chez moi une habitude.

— Dieu du ciel, Poirot, vous avez la ruse du serpent !

M. Satterthwaite se tut un moment, songeant à l'enquête.

— Je crains de n'avoir guère brillé dans cette affaire, dit-il, brusquement irrité.

— Au contraire, mon ami, vous avez su admirablement relever la remarque importante de sir Bartholomé au maître d'hôtel, et l'esprit observateur de miss Wills ne vous a point échappé. Le fait est que vous auriez pu résoudre tout seul le problème, n'eussent été vos réactions de spectateur devant les effets dramatiques.

M. Satterthwaite parut soulagé.

Soudain une idée lui traversa l'esprit. Sa mâchoire s'affaissa.

— Sapristi ! s'écria-t-il. J'y pense. N'importe lequel d'entre nous aurait pu boire le cocktail empoisonné de ce gredin ! Moi, par exemple.

— Une autre catastrophe plus terrible encore et à laquelle vous n'avez pas songé aurait pu se produire.

— Quoi donc ?

— Tiens, parbleu ! cela aurait pu être MOI ! répondit Hercule Poirot.

FIN

---

[1] En français : gueule (NdT.)